IMP

957

LE TOUR DU MONDE

EN 240 JOURS

CANADA — ETATS-UNIS — JAPON
CHINE — HINDOUSTAN

PAR

ERNEST MICHEL
Docteur en Droit, Chevalier de St Sylvestre
Membre de la Société de Géographie de Lyon et de Paris, etc.

TOME SECOND

Chine — Hindoustan

NICE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DU PATRONAGE DE SAINT-PIERRE
1882

Traduction réservée

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

CHINE

CHAPITRE I

Shangaï — Les Concessions européennes — Zi-ga-Way et les Congrégations — La mer jaune.

Le jeudi, 6 Octobre, vers 4 heures du soir, j'abordai à Shangaï. Ma première visite fut pour la Poste et le Consulat, où j'ai trouvé les lettres de ma famille et de mes amis. Après le bain et le dîner, je parcours la Concession française : quelques maisons européennes, beaucoup de maisons chinoises, partout de grands établissements pour les fumeurs d'opium. J'en visite un ; la plupart des célestiaux sont plongés dans le sommeil léthargique, qui leur procure de beaux rêves.

Le lendemain, grande fête pour l'Empire Chinois ; c'est la fête d'automne ; tous les habitants

chôment. Pour moi, je vais entendre la messe chez les Pères Jésuites, à côté de l'hôtel. Leur belle Eglise est consacrée à Saint-Joseph ; à droite sont les femmes, à gauche, les hommes. Quelques-uns font leur prière à haute voix, avec une cantilène à se boucher les oreilles. Le prêtre à l'autel, est habillé en chinois, avec un bonnet à ailes pendantes, et les servants portent un chapeau de mandarin couvert de longs poils rouges. Je passe à l'Etablissement ; les Pères sont tous habillés en chinois, et paraissent fort drôles avec leur queue très-mince, comparée à la belle queue des indigènes ; ils l'allongent avec de la soie. Le Père Basuiau, supérieur, me fait visiter la maison ; elle comprend un externat de 110 élèves de toute nationalité : anglais, américains, français, hollandais, portugais, malais, allemands, etc. La langue qu'on leur apprend est l'anglais ; c'est la langue européenne dans tout l'extrême-Orient. Les Pères ont aussi là 14 internes. Le Père Basuiau me présente au Père Tournade, jeune maître plein d'ardeur, qui a fait partie de nos Conférences à Angers ; aussi, il a demandé et obtenu la permission d'en organiser une ici, et elle compte déjà 14 membres. Elle se réunit, aujourd'hui, et je n'ai pu y assister à cause de mon départ.

Je fais une visite aux Pères Lazaristes qui ont ici une Procure. Le procureur, le Père Meugnot, m'accueille avec beaucoup de bonté ; nous avons des connaissances communes en France. Je me rends ensuite aux principales maisons de commerce, pour lesquelles j'apportais des lettres de recommandation. Monsieur Bell me retient à dîner et me présente à sa femme et à deux autres messieurs, dont l'un, M. Fearon, est le frère de Madame Frazer, jeune épouse avec laquelle je m'étais trouvé, durant le trajet de San-Francisco à Yokohama. Madame Bell a ici un garçon de 4 ans, et 4 autres en éducation à Londres. Elle est à Shangaï depuis treize ans, mais, chaque 3 ou 4 ans, elle va revoir ses parents en Angleterre. Elle fait les honneurs de sa maison avec une grâce charmante. Le dîner et le service sont princiers; par là les commerçants se dédommagent un peu de la triste situation qu'ils subissent au milieu de la saleté chinoise. Les Français, ici, comme presque partout à l'étranger, sont la plupart coiffeurs, boulangers, cuisiniers, hôteliers et presque tous communards; les quelques-uns qui font exception, rougissent, malheureusement, de se dire français.

Le Père Tournade me conduit en voiture à Zi-ga-way, à 10 kilomètres dans la campagne. La route

est bordée de cercueils posés sur le sol et de tombeaux formés de pyramides de terre. Les cercueils sont en bois, épais de 10 centimètres, bien travaillés, souvent sculptés et dorés ; ils coûtent de 10 à 100 piastres ; (la piastre vaut 5 francs). Chaque Chinois tient à avoir son cercueil et se le procure avant sa mort. Un fils bien élevé fait cadeau à son père d'un beau cercueil. Comme ils sont hermétiquement fermés, ils ne présentent pas de danger pour la santé publique, et on les laisse sur la route quelquefois des demi-siècles ; on attend d'en avoir un grand nombre pour plus de solennité dans les funérailles. Dernièrement, le père Tournade fut invité par une famille chrétienne à une cérémonie de ce genre. Il y avait 8 cercueils, les grands-pères, grand' mères, etc., que personne des survivants n'avait connus. Les parents font de grandes amentations ; ils rappellent l' âme des morts : « reviens à nous, disent-ils avec d' abondantes larmes, nous te soignerons bien, nous te ferons de beaux habits. » Les païens mettent toujours sur les cercueils des papiers d'argent en forme de lingots, afin que le mort puisse payer le passage de tous les fleuves dans le grand voyage. Lorsque le cercueil est déposé dans une fosse, on élève dessus une pyramide en terre plus ou

moins grande ; la campagne en est couverte. A un certain endroit, nous voyons des débris de statues ; ce sont les ruines du tombeau d'un célèbre mandarin qui vécut, il y a 2 ou 3 siècles, et qui fut converti au christianisme par les Pères Jésuites. Dix ans après sa mort, il fut condamné à la décapitation. C'est la plus grande infamie qu'on puisse subir en Chine d'être ainsi décapité après la mort. Dernièrement, un Jésuite depuis longtemps sous terre fut décapité ; mais la famille du Mandarin avait été plus habile : elle avait construit pour son illustre membre vingt-cinq grands tombeaux en diverses parties de l'Empire ; elle avait ainsi soustrait le corps et dépisté les autorités.

Par-ci par-là, nous remarquons certaines baraques à volets fermés ; ce sont des fumeurs d'opium ; il leur faut l'obscurité. Nous apercevons aussi deux camps de soldats chinois, et dans le lointain une célèbre pagode à plusieurs étages. A une certaine distance se trouve sur une colline un pèlerinage renommé, où les chrétiens accourent tous les ans par milliers.

Mais nous voici à Zi-ga-way. C'est un ensemble d'établissements qui se sont développés peu à peu. Au centre est un couvent de Carmélites venues de Laval. Elles sont chargées d'attirer sur l'œuvre les bénédictions du Ciel par leurs

prières et leurs pénitences ; il paraît qu'elles remplissent bien leur mission. Zi-ga-way réunit 800 personnes. D'un côté sont les garçons : trois cents apprentis et cent étudiants parmi lesquels plusieurs païens. Il y a aussi un séminaire avec une quinzaine d'élèves se préparant à la prêtrise ; mais peu résistent aux études ; leur santé paraît moins forte que la nôtre. Une quinzaine de Pères indigènes sont d'un grand secours et font espérer qu'on pourra avec le temps former un bon clergé chinois.

Avec les petits sous de nos enfants des écoles, que recueille l'œuvre de la Ste-Enfance, on ramasse ici des milliers de bébés dans les champs, dans les rues ; mais maintenant, ils sont le plus souvent apportés par les parents même aux établissements catholiques. En général, ce sont des estropiés, bossus, aveugles, boiteux, ou des filles dont les Chinois se débarrassent presque toujours. Ces enfants sont baptisés ; peu survivent ; ceux qui paraissent forts sont mis en nourrice, moyennant 3 francs par mois, ou sont nourris au biberon. Quand ils sont un peu grands, ils entrent à l'orphelinat, fréquentent l'école et, vers 8 ou 10 ans, on les met dans un atelier. A Zi-ga-way, les Pères Jésuites ont des ateliers de menuiserie, de sculpture et de peinture, de cordonnerie chinoise, de tailleurs, de lithographie et d'imprimerie européenne

Zi-ga-way, Orphelins imprimeur.

et chinoise. J'ai vu faire à ces jeunes enfants de magnifiques statues en bois de Notre-Dame de Lourdes. Ils copient aussi sur toile avec une exactitude remarquable les tableaux de Raphaël et autres grands maîtres. Très-forts pour l'imitation, ils le sont moins pour l'invention.

A l'imprimerie, j'ai vu tirer un journal hebdomadaire chinois à un sou. Les Pères ont traduit Confucius en latin. L'ouvrage porte en regard le texte chinois. Le tout donne cinq beaux volumes in-8. Les ministres protestants reprochaient aux Jésuites de ne plus faire rien de sérieux, contrairement à ce que leurs Pères avaient accompli ici dans les siècles passés; c'est pour répondre à ce reproche que vient de paraître ce travail remarquable.

Les Chinois impriment au moyen de planches stéréotypiques gravées sur bois des deux côtés. Ce système est employé à Zi-ga-way, mais là on se sert aussi de caractères mobiles en plomb, et pour eux les cases sont innombrables; les caractères chinois étant au nombre de plus de 80 mille, il faut en connaître au moins cinq mille pour savoir un peu lire.

Les cordonniers collent et recollent toutes sortes de vieilles toiles pour les semelles des souliers chinois; elles ont deux centimètres d'épaisseur; le dessus du soulier est en soie noire.

Nous passons au compartiment des filles. Elles sont 400 confiées à la direction des Sœurs Auxiliatrices de Notre-Dame du Purgatoire. Elles ont un pensionnat qui compte cent élèves dont quelques unes encore païennes. Les parents viennent vers l'âge de 7 ans leur plier et casser les 4 petits doigts des pieds, ne laissant libre que l'orteil; et ils leur serrent les pieds de manière à les empêcher de croître. Une femme sans les petits pieds ne trouve pas à se marier. Ces pauvres enfants souffrent, pâlissent, contractent des plaies, des maladies, et quelques fois elles en meurent; en tous cas, elles restent estropiées pour la vie et marchent comme des canards. Les orphelines sont exemptes de ce martyre.

Les filles s'occupent de divers métiers, mais elles sont plus spécialement voués au travail du coton. Elles l'égrennent, le cardent, le filent et le tissent. Elles font aussi de belles broderies de soie. Il n'y a pas de travail difficile ou compliqué, qu'elles n'arrivent à imiter parfaitement; mais si on ne les prévient, elles copient aussi bien le défaut qui pourrait se trouver au modèle.

Les Sœurs auxiliatrices ont déjà plusieurs novices chinoises; les Carmélites en ont deux; les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ont deux professes.

Les plus sages, parmi le jeunes filles orphelines, sont dressées comme catéchistes et on leur apprend la médecine. On les établit deux par deux dans les villages ; elles y font l'école, soignent les malades, surtout les enfants et baptisent les mourants. Leur vertu attire des conversions nombreuses. Elles forment déjà ici une congrégation de 40 membres. Celles qui sont appelées au mariage épousent les orphelins ; il y a déjà 2 villages chrétiens autour de Zi-ga-way. Les Pères donnent du travail à toutes ces familles.

Nous nous rendons à l'Observatoire qui est un des plus complets du monde. Un Père français et un hollandais y consacrent tout leur temps. Leurs observations et leurs écrits sont prisés dans le monde savant. Ils venaient d'installer un magnifique météorographe arrivé de Paris. Ils prévoient facilement les typhons, et en donnent avis aux navigateurs qui en tiennent compte. Un appareil fort ingénieux placé dans une chambre obscure, au moyen de la photographie, cherche à pénétrer les mystères du magnétisme.

A la nuit je rentre à Shangaï, à l'hôtel des Colonies, bien content de ma journée.

Le 8 Octobre, le père Lazariste se fait mon *cicerone*, et me conduit à la Concession américaine visiter l' hôpital tenu par les Sœurs de

Saint-Vincent de Paul. C'est plutôt une maison de santé. En première classe les malades ont une chambre séparée et payent 3 taëls par jour (20 fr. environ), soins, nourriture et médecin compris (la visite d'un médecin coûte ici 5 taëls environ 35 francs). A la seconde classe on paye moitié moins, mais on est dans de petites salles à plusieurs lits. J'ai vu là des malades de toutes les nations ; plusieurs avaient eu le choléra, et les survivants avaient été guéris par des injections de quinine dans les veines.

Nous passons au compartiment des Chinois et arrivons aux fumeurs d'opium. Il y en a qui n'ont pas encore vingt ans et qui sont déjà énervés par ce poison. Ils le fument pour faire de beaux rêves et recevoir une énergie factice ; mais après un certain temps, ils perdent l'appétit et languissent ; on les guérit par *l'assa fœtida* et le quinquina, mais la guérison est plus difficile si, au lieu de fumer l'opium seulement, ils le prennent aussi en boisson. Cette drogue est fort chère, elle coûte 200 fr. le kilog. en sorte qu'elle ruine non-seulement la santé, mais aussi la bourse. A côté de l'hôpital, la pharmacie des Sœurs a une porte qui donne sur la rue, et une antichambre où les Chinois viennent tous les jours en grand nombre faire soigner leurs plaies et

recevoir des remèdes. Les Sœurs font tout ce bien gratuitement, et de plus, elles accueillent et soignent les plus malades dans une grande salle qui en contient une quarantaine. Elles n'ont aucune allocation pour cela ; elles y emploient leur superflu et les aumônes qu'elles recueillent; les lits sont toujours tous occupés; ils le seraient même si on en avait des centaines. Les mourants sont baptisés. Une Sœur de S.-Vincent de Paul chinoise asiste ses nationaux avec beaucoup de dévouement.

Au sortir de l'hôpital, je me rends au Comptoir d'escompte de Paris chercher de l'argent. On me propose la monnaie du pays: des lingots d'argent 2 fois gros comme le poing. La monnaie nominale est le *taël* qui vaut en ce moment 6 f, 44 c., mais elle n'a jamais été frappée. Je suis donc obligé de prendre un carnet de chèques; mais je ne sais combien j'ai, parce que le taël varie de valeur selon les provinces. Impossible de porter de la petite monnaie du pays; une piastre (5 fr.) vaut 1140 sapèques [1], de quoi charger un homme ; il faudra que dans les diverses villes, je vende mes chèques à des banquiers chinois

[1] Monnaie de cuivre ayant un trou carré au centre qui sert à les enfiler à une ficelle.

contre la monnaie qui aura cours dans ces villes. A Shangaï, le prix du taël varie chaque jour et le Mandarin vient d'émettre une proclamation pour en défendre la spéculation.

Après midi, je vais rendre visite à Monsieur Bourré, ministre de France à Pékin. Il est encore à table et ne peut me recevoir. Alors, accompagné d'un frère Lazariste et d'un domestique chinois, je vais visiter la ville indigène. Elle est entourée de grandes murailles crénelées. Aux portes, on expose les pauvres prisonniers avec la cangue. Les rues sont étroites comme à Venise, mais sales et mal pavées ; les maisons sont en bois et enfumées ; le rez-de-chaussée est occupé par des magasins de toutes sortes. Les restaurants étalent des comestibles peu appétissants, il faut boucher son nez. On vend des œufs salés de canard si noirs, qu'on les dirait pourris, et des poissons littéralement corrompus. Le Chinois trouve tout cela bon pour assaisonner son riz. Je ne sais où dorment les gens, où résident les femmes qu'on ne voit presque pas. Dans quelques rues, on voit un âne dans chaque magasin ; il paraît qu'il doit tourner certaines manivelles.

Nous traversons plusieurs pagodes; elles ont toutes un four à côté. Les Chinois y brûlent les lettres qu'ils écrivent à leurs parents décédés. Dans les

endroits où il y a un peu de place, des jongleurs avalent toute sorte de choses et attirent les curieux. Dans les maisons de thé je ne vois pas fumer l'opium ; l'autorité chinoise le défend là où elle a juridiction.

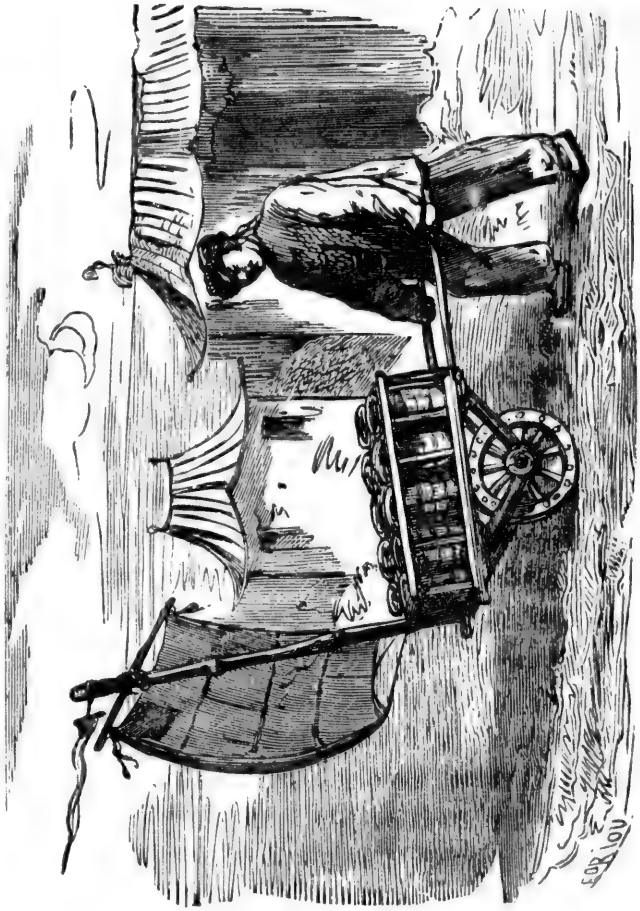
Nous sortons de la ville et, après une demi-heure de marche dans le faubourg, nous arrivons à la cathédrale catholique desservie par les Pères Jésuites. Elle est solidement bâtie en briques et entourée de vastes bâtiments avec portiques; là les Pères ont un petit séminaire avec 15 élèves et un externat avec 250 écoliers ou écolières, car il y a 2000 chrétiens autour de la Cathédrale. Le Père Supérieur, qui est napolitain, nous fait visiter la maison et nous présente à un père qui va bientôt créer une Conférence de Saint-Vincent de Paul composée de Chinois. Je lui ai donné plusieurs détails sur l'œuvre et lui ai laissé un règlement général expliqué.

Nous rebroussons chemin et arrivons à la rivière où je prends une barque, qui me conduit au vaisseau-amiral la Thémis ; j'y voulais rendre visite à l'amiral Duperré, mais il était à terre.

9 Octobre. Ce matin à 9 heures, notre petit vapeur de la Compagnie chinoise lève l'ancre et me voici avec M. Cotteau redescendant le Wang-poo, branche du Yang-tzé-kiang ou rivière bleue,

qui est toute jaune. Bientôt, nous quittons le Wang-poo et nous entrons dans la grande rivière. C'est la plus importante de Chine ; elle descend du Thibet, et arrive ici après 3.314 milles, (environ 5000 kil.) de parcours dans le Céleste Empire. La rivière est parsemée de navires de guerre et de grands navires marchands, de toute nationalité. Les *mails-steamers* anglais et français sont plus grands que les navires de guerre. Un grand nombre de jonques contiennent chacune toute une famille chinoise ; c'est leur maison ; la femme rame aussi bien que le mari. Ces jonques sont en partie couvertes comme les gondoles de Venise, et marchent au moyen d'une longue rame qui pivote au bord du bateau et dont le bout est retenu à la barque par une corde ; cette rame est simplement balancée dans l'eau. Sur les petites barques, l'homme se tient assis à l'arrière et de la main il dirige le gouvernail, pendant qu'avec les pieds, il fait marcher deux rames de forme presque européenne.

Comme moyen de transport, à Shangaï, j'ai trouvé quelques voitures avec chevaux; les djinrikisha importés du Japon et une brouette à grande roue, portant aux deux côtés un siége qui sert aux personnes ou aux marchandises. Le conducteur, au lieu de tirer de l'avant, pousse par



La brouette chinoise.

derrière en portant les deux brancards suspendus à son cou au moyen d'une lanière. Lorsque le vent est favorable, la brouette, dans la campagne, est garnie d'une voile. On se sert aussi de palanquins qui sont nos anciennes chaises-à-porteur ; mais ici les brancards reposent sur les épaules des 2 porteurs, au lieu d'être suspendus à une lanière.

Shangaï compte une population de plusieurs centaines de mille habitants. Les Chinois pullulent comme une fourmillière aussi bien dans la ville indigène que sur les Concessions. Ces Concessions sont des terrains accordés aux nations française, anglaise et américaine. Les quelques centaines d'Européens qui y habitent ont construit de belles maisons en pierre, et les terrains restants sont loués aux Chinois qui y élèvent leurs maisons de bois. Les rues sont assez larges et elles s'entrecoupent à angle droit. Un conseil municipal, composé d'Européens nommés à l'élection, a soin de tout ce qui concerne les Concessions. Les Anglais toujours pratiques ont tracé et planté sur leur terrain au bord de la rivière un magnifique jardin public ; défense est faite aux Chinois d'y entrer. Les Allemands qui augmentent ici en nombre, tous les jours, pendant que les français diminuent, sont en instance pour obtenir

aussi une Concession. L'eau qu'on boit est celle de la rivière. mais il faut la bouillir et la filtrer. Une compagnie installe, en ce moment, de grands travaux pour le filtrage en grand et la conduite de l'eau dans les maisons.

10 Octobre, dans la mer jaune.

Elle est bien baptisée ; l'eau est toujours jaunie par la rivière Yang-tzé-kiang qui s'y déverse. Le Hwang-Ho, rivière jaune qui, il y a quelques années, débouchait au sud du promontoire Shan-Tung, à quitté son lit en 1870 pour se jeter à 100 milles plus loin dans le golfe de Pé-chi-li ; c'est là que nous la verrons demain. Elle vient aussi des montagnes du Thibet après un parcours de 2.620 milles, (le mille terrestre anglais est d' environ 1600 mètres ; le mille marin 1852 mètres).

Nous avons environ 800 milles marins de Shangaï à Tien-tsin ; demain nous passerons le cap Shan-Tung pour arriver à Ché-fou ; puis nous entrerons dans le Pei-Ho pour le remonter durant 50 milles jusqu' à Tien-tsin ; nous comptons y arriver, le Jeudi 14 courant, pour repartir le lendemain pour Pékin. Notre navire est rempli de missionaires américains qui, avec leurs femmes

leurs enfants et leurs élèves, s'en vont à Chéfou, Tien-tsin, Pékin. Tu pourras sur la carte suivre mon itinéraire.

Une quantité de petits oiseaux sont venus folâtrer sur nos mâts : imprudents ! le navire les a portés en haute mer, et ils sont maintenant prisonniers. Ils courent partout sur le pont, mais un épervier vient les saisir jusque dans les cabines; aussi maintenant ils se cachent et attendent de revoir la terre pour s'y sauver.

CHAPITRE II

Che-fou — Le Pei-ho — Tien-tsin— Route vers Pékin.

Che-fou 12 Octobre 1881.

Voyage pénible. A peine sortis de la rivière bleue, la mer, quoique assez calme, balançait fortement notre petit navire. Hier, un vent très-fort s'est levé et, pendant que nous doublions le cap Shantoung, le roulis était tel que nous étions obligés de bien nous cramponner pour ne pas être jetés à bas de nos lits. Nous arrivons enfin à la rade de Che-fou ; nous passons devant deux navires de guerre allemands et un peu plus loin devant un navire de guerre hollandais qui fait l'exercice au canon. Hier soir, à 5 h., nous jetions l'ancre devant Che-fou. Le port est bien garni de navires étrangers, y compris quelques

grands steamers, deux monitors de guerre chinois et beaucoup de jonques. Quoique en rade, le navire balance fortement. On nous déclare que l'état de la mer, interdisant le débarquement et embarquement des marchandises, nous serons forcés de passer la nuit ici; il faut accepter ce qu'on ne peut empêcher.

Ce matin à 6 heures, nous descendons à terre. Je cours à la Mission catholique. Le père Jourdan, franciscain italien qui la dessert, est absent; on me présente un Père chinois avec lequel on peut converser en langue latine. Une vaste église gothique est en construction; les murs sont achevés, il manque la toiture. Je salue Notre-Seigneur, dans la petite chapelle, et parcours la ville. Je commence par grimper, avec M. Cotteau, sur un monticule garni d'une tourelle. De ce point la vue embrasse la rade, la ville, la mer et les montagnes environnantes. Partout de vastes bâtiments protestants; on dirait que les Révérends ont établi ici leur quartier général. Quelques-uns sont venus ce matin à bord; ils étaient vêtus en chinois. Je leur ai demandé s'ils étaient mariés. Ils m'ont dit qu'ils pouvaient se marier, et qu'ils prenaient le costume chinois pour être moins remarqués dans leurs voyages à l'intérieur. Je leur ai demandé s'ils étaient

nombreux ; ils m'ont répondu : « Nous sommes plus de cent, en comptant nos femmes et nos enfants. » Ce sont des Anglais, ils sont facilement reconnaissables à leur queue et barbe blonde. Ché-fou compte 10 à 15 mille habitants et une centaine d'Européens ; sa bonne plage sablonneuse y attire les Européens de Shangaï pour les bains de mer durant l'été.

La ville chinoise est horriblement sale et puante comme partout. Le batelier qui nous conduit à terre ne s'est peut-être pas lavé de sa vie.

9 heures du matin. Nous voilà de nouveau en route; nous avons 200 milles à parcourir pour arriver demain matin, à 6 heures, à la passe du Pei-ho ; si nous manquons cette heure qui est celle de la marée, il nous faudra attendre la marée suivante.

Jeudi, 13 Octobre.

Nous voici depuis quelques heures arrêtés au milieu de la rivière, attendant la marée pour continuer les 22 milles qui nous restent à faire pour gagner Tien-tsin. Si l'eau arrive trop tard, l'obscurité nous empêchera de marcher dans les détours sinueux constamment parsemés de jonques, et il nous faudra attendre le jour. Je profite

de ce contre-temps pour continuer mes notes. La navigation a été pénible, toute la journée d'hier et toute la nuit.

Ce matin à 6 heures, le capitaine en se levant s'est aperçu que le second s'était trompé de route et était allé trop au sud, il doit donc ramener son navire au nord. Enfin nous arrivons à temps pour franchir la passe du Pei-ho, quoique notre navire doive glisser sur la vase. Une heure après nous étions devant les forts de Taku. Ces fortifications en terre élevées à droite et à gauche de l'embouchure du Pei-ho, sont garnies de canons. Nos soldats ne purent les forcer une première fois en 1856, ils les prirent en 1857. Le Pei-ho est une petite rivière, ayant à peine 100 à 200 mètres de large et son cours trace de longs zig-zag dans une vaste plaine d'alluvion. Un peu au-dessus des forts est la ville de Taku ; mais, ici, villes et villages sont composés de maisons littéralement de boue. Elles ne peuvent résister longtemps à la pluie et, après chaque averse, elles sont en réparation.

Parmi les choses nouvelles qui se présentent à nos yeux, je remarque une grande quantité de moulins à vent d'un nouveau genre : une haute et légère charpente circulaire de 8 mètres de diamètre soutient, sur un pivot, un

moulinet dans lequel les voiles sont posées à distance perpendiculairement et tournent exactement comme les chevaux de bois dans nos foires. La campagne est parsemée de tombeaux ou reliefs en terre plus ou moins grands ; les parents du défunt les réparent tous les ans. Un peu plus loin les champs sont bien cultivés ; la population est très-condensée et vient sur le bord de la rivière voir passer le navire ; mais les femmes en général se cachent.

Devant Ku-ko, village important, stationne une quantité de grandes jonques venues de Canton; elles mettent un an à faire le voyage, aller et retour. Leurs voiles sont en toile, mais tendues sur des bambous qui les traversent dans le sens de la largeur et distancés de 20 centimètres ; ces bambous les tiennent raides et les empêchent de gonfler. Plusieurs de ces jonques ont la poupe ornée de dragons dorés.

Nous passons devant le fort de Hsein-chieng que les Chinois ont construit, il y a 6 ans, lorsqu'ils craignaient la guerre avec le Japon. Il est en terre et a 5 milles de circonférence. Je doute fort que, en cas de guerre, il put opposer une sérieuse résistance ; une bien meilleure défense est la boue qui l' entoure et qui rend inaccessibles à l' artillerie les bords du Pei-ho, véritable marais.

L'odeur insupportable de la Chine nous poursuit partout, même sur les rivières. Il nous faudrait toujours de l'eau de Cologne dont je n'ai pas une goutte, et par surcroît, le navire est empesté par l'odeur d'opium que les Chinois fument à bord.

Nous avons toujours nos 7 à 8 missionnaires américains avec leurs femmes et leurs enfants; quelques-uns sont bien élevés; d'autres grossiers, gourmands, insupportables. L'un d'eux s'amusait, ce matin, à contrefaire les cris des coolies qui chantaient sur une grosse jonque, en faisant des efforts pour lever l'ancre; ce n'est pas bien s'y prendre pour les convertir. Parmi eux est une demoiselle à grosses joues et doctoresse; c'est-à-dire qu'elle a pris à Boston ses brevets de médecin, et vient dans la Chine soigner les âmes et les corps des personnes de son sexe.

Nous avons passé la nuit au milieu du fleuve dans la boue, l'obscurité empêchant le navire d'avancer. Ce matin, le thermomètre marque 9 centigrades au-dessus de zéro; il fait froid. A 8 heures nous reprenons notre course avec l'aide de la marée. A 10 ou 11 heures, nous espérons arriver à Tien-tsin, ville de 900 mille habitants, et capitale du Chi-ly. C'est là qu'en 1870 le Consul de France, les Sœurs de

S.-Vincent de Paul et les orphelines furent massacrés. A peine arrivé, je mettrai cette lettre à la poste pour qu'elle ne souffre pas de retard. Nous ferons en sorte de partir aujourd'hui pour Pékin, si c'est possible.

Il est donc bien difficile à atteindre ce fameux Pékin!

Dans la mer jaune, 31 Octobre 1881.

J'ai le journal de 15 jours à t'envoyer, mais je ne trouve pas le temps pour le rédiger ; j'ai vu et appris tant de choses, durant mon séjour à Pékin, qu'il doit nécessairement être un peu long. Je comptais sur les quelques jours de mer pour écrire, mais une affreuse tempête dans le golfe du Pe-chi-li, m'a fortement éprouvé et a prolongé de 36 heures notre voyage. Aujourd'hui, la mer est calme et, malgré la lourdeur de la tête, je prends la plume pour essayer de tracer ici ce que j'ai remarqué et ce qui m'est arrivé depuis le 14 courant.

Mon dernier journal, en effet, était daté de Tientsin, 14 octobre. A peine débarqué, je me rends avec M. Cotteau chez le Consul de France. C'était midi; M. Dillon, homme d'élite sous tous les rapports, nous accueille avec bonté et envoie son petit

François, gentil garçon de 7 ans, dire à Madame Dillon que deux Français viennent d'arriver et qu'elle mette 2 couverts de plus. Madame Dillon, digne compagne de son mari, nous reçoit avec une grâce parfaite.

Je profite de quelques minutes d'intervalle pour aller saluer le Père Cokset, procureur des Lazaristes.

Pendant le déjeuner, le domestique du Consul fut chargé de préparer le départ ; il arrêta 2 voitures pour 4 piastres 1/2 chacune. Ces voituriers promettaient de nous conduire à Pékin dans deux jours et de nous y faire arriver le dimanche à 7 h. du matin, moyennant un schelling chacun de pourboire. Ils demandaient qu'en route on eût patience et qu'on ne leur distribuât pas de coups de bâton. Pour payer les auberges nous leurs remettons deux piastres, sauf à nous rendre compte ; on leur dit les noms des deux villages où nous devons passer les deux nuits et nous voilà en route. J'avais fait acheter du pain et quelques bouteilles de vin. Madame Dillon examine mon bagage et elle a compassion de moi : « vous allez être gelé et brisé dans la voiture » ; et elle me donne sa double et forte couverture de voyage, espèce de matelas de ouate. A 3 heures nous étions partis. Une heure durant, les voitures parcourent les

faubourgs de Tien-tsin ; impossible de dire un mot à nos conducteurs et de comprendre une de leurs paroles ; nous sommes à leur merci ; mais ils ont été fidèles.

Nous traversons un pays plat et monotone, toujours parsemé de monticules, de cercueils. Dans les fermes, on bat encore le millet, on laboure, ou sème le blé, partout on nous regarde avec étonnement.

A 9 heures, on nous dépose dans l'auberge d'un village, nommé Yang-tsoun, où nous réclamons deux chambres. Les maisons sont bâties en boue et n'ont naturellement qu'un rez-de-chaussée ; les chambres sont de petits compartiments dont la porte donne sur la cour où s'arrêtent les voitures ; il n'y a point de fenêtres ; la paroi extérieure est grillée en bois et couverte de papier blanc qui laisse passer le jour ; l'intérieur est divisé en deux parties, l'une est surlevée de 70 centimètres sur le pavé et recouverte en briques, avec une natte formée de petits roseaux aplatis : c'est le lit chinois. Le dessous est vide ; l'hiver on y place des charbons qui font du lit une espèce de poêle. Dans le jour le lit sert de cnaise, et un tabouret y fait fonction de table à manger. Sur une escabelle de bois, on apporte une lampe à huile, consistant en une écuelle

de faïence contenant de l'huile de ricin qui brûle au moyen d'une mèche, et répand une odeur infecte. Nous la renvoyons pour prendre la chandelle de suif de la lanterne de nos voitures. Pour nourriture, on nous sert des petits morceaux de viande cuite à l'oignon ; elle avait bonne apparence, mais assaisonnée à l'huile de ricin, elle était immangeable ; nous nous contentons d'œufs à la coque et d'un pâté de foie gras que nous avions apporté du Japon, puis nous enlevons la table et nous nous étendons sur notre dure couche. Il fut difficile de dormir; le froid nous saisissait.

A 1 h. du matin, les voituriers nous réveillent et nous font comprendre par signes qu'il faut partir. La lune brille au firmament, et laisse apparaître la gelée çà et là dans les champs. Je m'enveloppe dans ma couverture et à 2 h. nous voilà en route.

A 6 h., le soleil se lève radieux et nous laisse voir le même paysage que la veille. Je pensais que vers 8 h. on nous ferait déjeuner quelque part : vain espoir. A chaque village que nous rencontrions, je croyais qu'on allait s'arrêter, il n'en fut rien. Enfin à 11 h. je fais signe que j'ai faim et que je veux manger ; on me fait comprendre par geste que nous allons arriver au relais. En effet, quelques instants après, nos voitures entrent dans

la cour d'une auberge, au village de Ngan-pin. Là, nous demandons des œufs et mangeons une saucisse conservée en boîte, reste de mes provisions d'Arima. Bon nombre de villageois accourent pour nous voir ; nous fermons la porte de notre chambre, mais ils font avec le doigt des trous dans le papier pour nous regarder manger. — A 1 h., nous remontons en voiture. Déjà je compte si tous mes os sont en place, car ces horribles voitures ne sont que de lourdes charrettes massives, avec des roues très-fortes et un essieu de bois ; le dessus est surmonté d'un grillage de bois formant cabane, contre lequel le cahotement risque à tout instant de briser nos têtes. Les routes, en effet, ne sont pas entretenues et sont de vraies fondrières qui font faire à la voiture sans ressort des sursauts continuels et terribles. Le mieux est de se tenir sur le brancard, mais, le soir et le matin, on y gèle ; je fais alors une sorte de coussin élastique de mes petits bagages et m'y laisse balotter, veillant seulement à ce que ma tête ne frappe pas contre le grillage. Ces voitures sont petites et ne contiennent qu'une personne ; le conducteur s'assied sur le brancard.

Le long de notre route nous rencontrons souvent le Pei-ho qui décrit dans la plaine une

succession de zig-zag. Des jonques de diverses dimensions le remontent et le descendent. Nous rencontrons souvent des mendiants presque nus poussant des cris, et demandant l'aumône ; j'en ai vu de tout à fait nus, et d'autres qui n'avaient sur eux qu'un lambeau de natte. Beaucoup de vieilles femmes demandent aussi l'aumône, accroupies dans le chemin.

Vers le coucher du soleil, nos voitures nous déposent dans une auberge, au village de Yü-kia-ouey. C'est un grand village entouré de murs et traversé par un courant d'eau sur lequel on a jeté un beau pont. Nous parcourons la principale rue pour sortir à l'autre bout et admirer le coucher du soleil, toujours fort beau dans ces pays. Je revois avec plaisir ces teintes gris-perlé et ces nuances variées qui se déroulent chez nous sur la crête de l'Estérel.

Pendant que nous retournons à l'auberge, une longue queue de villageois s'est attachée à nos pas ; ils nous suivent et nous observent avec curiosité. Nous achetons quelques *caki* et autres fruits que nous faisons payer par nos voituriers, et nous prenons notre maigre souper. Puis, à mon grand chagrin, je vois que nous n'avons qu'une chambre pour les deux, les autres sont toutes occupées.

Il me fut impossible de goûter un peu de repos sur la dure couche de brique; mais, à 11 h du soir, nos conducteurs étaient déjà prêts pour le départ, nous montrant la lune qui leur permet de voir le chemin. A minuit nous sommes en route; et cette fois, enveloppé dans ma couverture je m'étais endormi dans la charrette, lorsque, à la pointe du jour, je suis réveillé par des bruits multiples : nous étions au milieu d'un camp de voitures, d'ânes, de mules, de chevaux, de chameaux, qui tous attendaient, comme nous, l'ouverture de la porte de Pékin.

A 6 h. précises, la porte s'ouvre. Nous culbutons tout sur notre passage, au risque d'être brisés et foulés, et nous entrons des premiers. Nous traversons la ville chinoise et longeons la rue des fleurs : on étalait tout le long une quantité de fleurs sèches dont les femmes chinoises aiment à envelopper leur coiffure ; malheureusement, elles n'avaient point de senteur pour neutraliser la puanteur des amas de saletés répandues le long de la rue. Nous arrivons à la muraille de la ville tartare, nous franchissons la porte gigantesque, et à 7 h. précises, nous sommes à l'hôtel Evrard, près la Légation de France.

Nos voituriers avaient tenu parole ; ils s'en réjouissent et nous montrent le soleil pour nous

dire qu'ils sont arrivés à l'heure indiquée. Nous les payons et leur donnons un second pourboire, pour lequel ils nous font le *chinchin*, en réunissant les deux poignets et les portant au front et à la poitrine avec un profond *salamalec*.

Nous déjeunons, et à 8 h., nous nous rendons à la Légation de France.

CHAPITRE III

Pékin - La ville — Les Etablissements religieux — Préparatifs des funérailles de Si-taé-ho, impératrice de l'Est. — La Cour.

Nous sommes accueillis à la Légation par M. le vicomte de Semallé, second secrétaire d'ambassade. Le premier secrétaire et le Ministre, M. Bourré, étaient en ce moment à Shangaï. Monsieur de Semallé nous reçoit parfaitement, et comme il est amateur photographe, il nous montre la collection des photographies qu'il a faites des divers monuments de Pékin et des environs ; puis l'immense collection de bibelots qu'il va achetant tous les jours.

Pendant ce temps, dix heures sonnent, la cloche nous avertit que la messe va être célébrée à la chapelle de la Légation et nous en profitons.

Après la messe, M. de Semallé me présente à M. Ristelhuebert premier interprète, au ministre d'Espagne récemment arrivé, et à divers autres personnages dont j'oublie les noms.

Pendant que nous déjeunons à l'hôtel, M. Ristelhuebert nous envoie une lettre d'invitation pour dîner le soir chez lui. M. de Semallé nous avait retenus pour le lendemain. A 1 heure, nous arrêtons, moyennant 5 fr. par jour, un interprète, appellé Barthélemy OU ; il a été élevé par les Lazaristes, et a servi longtemps à la Légation de France ; il parle assez bien le français ; de plus, il a le grade de lettré chinois et connaît bien les choses de son pays. Il est chrétien, marié à une Tartare chrétienne, et père de cinq filles ; s'il était païen, il dirait qu'il n'a point d'enfants, car ici les filles ne comptent pas.

Barthélemy court louer une voiture et nous conduit à travers la ville. Au bout d'une heure et demie, nous arrivons chez les Pères Lazaristes au Pé-tang, (église du nord), où réside Mgr La Place et le Père Favier. Ce dernier est architecte, agriculteur, économe général, musicien, homme d'affaires, etc. C'est lui qui a bâti, et qui bâtit les légations, églises, consulats, etc., c'est l'homme universel ; plein d'esprit, aimable et serviable, tous les étrangers s'adressent à lui.

Le procureur de Shangaï m'avait donné une lettre pour lui, et j'avais une carte du Père Pémartin, secrétaire général de la Congrégation. Je fus bien reçu. Après quelques instants de conversation, le Père Favier nous invite à assister au salut où il doit tenir l'orgue. La vaste église du Pé-tang était presque remplie de Chinois chrétiens qui, à genoux sur les nattes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, avaient une contenance fort recueillie.

Après le salut, le Père Favier nous présente à Mgr La Place, évêque du Chi-li. C'est un robuste vieillard qui est en Chine depuis 35 ans, et connaît bien son monde. Il se trouve être compatriote de M. Cotteau ; ils sont tous deux d'Auxerre et parlent longtemps de Monsieur un tel et de Madame une telle qu'ils ont connus dans leur jeunesse. M. Cotteau marchant difficilement à cause d'une plaie au pied, Mgr le conduit chez les Sœurs qui lui font un pansement. Ce bon ami de Paul Bert, se voyant ainsi soigné par les Sœurs de S.-Vincent de Paul, est ému jusqu'aux larmes. Il faudra renouveler le pansement tous les jours ; l'hôtel est trop loin, Mgr invite M. Cotteau et moi à nous installer au Pé-tang. Nous renvoyons à demain pour voir comment se trouvera le pied. Nous rentrons à

l'hôtel et à la Légation de France pour dîner. Madame Ristelhuebert belle, grande et jeune femme, fait les honneurs avec une grâce charmante. Il est bien tard quand nous rentrons chez nous.

Lundi 17 Octobre.

Le lundi matin, nous recevons la visite du Père Favier. La plaie de M. Cotteau, résultat des fatigues de sa traversée de Sibérie, n'étant pas mieux, nous acceptons l'hospitalité et nous irons dans la soirée au Pé-tang. Avant midi, nous étions à la Légation pour dîner chez M. de Semallé. Il était entouré d'une quantité de marchands de bibelots qui étalaient leurs bijoux, leurs étoffes et leurs peintures. Nous marchandons quelques objets ; les prix sont ridiculement exagérés.

Après le déjeuner, Barthélémy nous conduit à l'ancien Observatoire. Il est adossé à la muraille de la ville tartare et contient encore en parfait état de conservation, quoique en plein air, les beaux instruments de bronze construits au 17e siècle. De ce point élevé notre vue peut saisir le plan de Pékin. Un grand quadrilatère clos de murs forme la ville chinoise ; c'est la partie la plus peuplée et la plus commerçante ; la ville

chinoise s'adosse aux murs de la ville tartare, autre rectangle beaucoup plus grand que le premier, enfermé dans une haute et forte muraille en brique, sur laquelle on peut marcher et en faire le tour en trois heures. Sa hauteur est d'environ 7 mètres, sa largeur peut donner passage aux voitures; les neuf portes placées par intervalle sont autant de forteresses avec une centaine d'ouvertures pour les canons. Dans la ville tartare est une troisième enceinte avec une muraille moins importante, c'est la ville impériale; là, il y a peu d'établissements. Dans la ville impériale est situé le palais impérial entouré d'un fossé plein d'eau et d'une haute muraille à laquelle sont adossés, à l'intérieur, les logements des gardes et des eunuques.

Les rues où se fait le commerce sont parfois larges, mais toujours fort sales et mal entretenues; une poussière noire vous remplit la gorge, et il faut avoir constamment le mouchoir au nez pour les odeurs. Les Chinois se satisfont dans la rue et en public. Les résidus de la nuit sont jetés dans des ruisseaux, et c'est là qu'on puise pour arroser la chaussée. La boucherie se fait dans la rue où les chiens viennent lécher le sang et dévorer les entrailles des bêtes tuées. Enfin, Pékin est une ville immonde. Presque tous les

Missionnaires et les Sœurs y prennent la fièvre typhoïde, mais les médecins chinois la guerissent facilement avec un sudorifique qu' il serait utile d' importer en Europe. Les magasins de tabac, de thé et de meubles de mariage sont souvent bien ornés et ont la façade dorée ; ces façades sont des grillages en bois assez bien travaillés, sur lesquels on colle du papier qui laisse passer le jour. Les maisons particulières sont dans des ruelles et toujours entourées de murs.

En descendant de l'Observatoire, nous visitons, toujours moyennant pourboire aux gardiens, l'endroit où les étudiants de toute la Chine viennent, chaque 3 ans, subir leurs examens. C'est un vaste emplacement clos de mur, dans lequel sont allignées des rangées de petites cellules ouvertes d'un côté ; il y en a 13 mille. Chaque étudiant occupe la sienne pendant le nombre de jours fixés pour les compositions. On dit que pour cela ils ont une semaine ; ils sont surveillés pour empêcher qu'ils communiquent avec les voisins.

Nous nous dirigeons, à une heure de distance, au temple des Lamas. Pendant que Barthélemy entre avec M. Cotteau, le portier me saisit par les vêtements et veut me retenir ; j'avance en l'entraînant et lui fais signe de parler à l'interprète ; je n'ose le battre, crainte d'un tumulte,

car beaucoup de monde s'est rassemblé pour voir ce qui arrivera ; Barthélemy continue à marcher sans s'inquiéter de moi, mais M. Cotteau vient à mon secours, il secoue raidement la main du portier, le gourmande et lui fait lâcher prise.

Plus loin la scène menace de se renouveler, mais Barthélemy glisse quelques pièces de monnaie dans la manche du lamas et nous passons. Chemin faisant, une centaine de ces lamas en habit et toque de soie jaune de forme singulière, sortent en procession d'un temple pour se rendre dans une vaste salle où ils s'installent comme des chanoines pour réciter leur prière. Ailleurs, un autre groupe chante des cantiques, et dans un autre temple on fait de la musique avec toute sorte de tambours et de trompettes. Moyennant un autre pourboire, on nous introduit dans le temple où réside le fameux Bouddha en bois, haut de 15 mètres.

Je demande à ces hommes de quoi ils vivent ; ils me répondent qu'ils sont nourris par l'Empereur. Celui-ci, en effet, leur alloue à chacun un taël 1/2 par mois. Evidemment, avec 10 francs mensuels ils ne peuvent vivre, et Barthélemy me dit qu'ils envoient voler toutes les nuits. Quant à leur nombre, j'apprends d'eux qu'ils sont

Lama ou prêtre de Bouddha.

habituellement 4000 dans ce couvent, mais, en ce moment, il n'y en a que 1500 ; les autres campent sous la tente auprès du corps de l'impératrice défunte, pour les prières et les sacrifices. Ils mangent de la viande, mais ne se marient pas, et portent comme les bonzes la tête rasée.

Du temple des Lamas, nous passons un peu plus loin, au temple de Confucius. Il est presque abandonné et semble tomber en ruines; la famille régnante, étant bouddhiste, n'en prend aucun soin. Autour de la cour, sur 240 grandes plaques de marbre, sont gravées les œuvres du philosophe ou de ses disciples en 10 mille pages; quelques Chinois les noircissent pour en prendre l'empreinte et la vendre aux Européens.

Nous devions voir un docteur allemand qui dirige, depuis 10 ans, les opérations de l' Observatoire russe ; on nous dit que nous n'en sommes pas loin ; malgré la nuit tombante, nous nous dirigeons de ce côté ; mais Barthélemy cherche sa route, la voiture ne peut avancer dans les ruines et nous la laissons en arrière pour marcher à pied.

Après bien des recherches, nous trouvons notre Docteur qui nous fait bon accueil, mais vu l'heure avancée, nous le prions de nous faire chercher une autre voiture pour rentrer plus vite.

La seconde voiture arrive, mais, par un malentendu, Barthélemy avait pris la première et était rentré chez lui. L'autre voiture nous conduit au Pé-tang où nous arrivons vers 8 h.; à pareille heure on ne nous attendait plus. Un instant après, on nous sert un bon souper au réfectoire, et le Père Favier va chercher des draps pour monter nos lits à l'Européenne. Les Pères, ici, sont habillés en chinois, et dorment à la chinoise, sans draps, enveloppés d'une couverture.

Après le souper, nous l'interrogeons beaucoup sur les choses chinoises, et nous apprenons une quantité d'anecdotes curieuses. Le Père Favier nous raconte qu'il venait de donner la 1re communion à une petite chrétienne de 13 ans, lorsqu'il apprend que la mère l'a vendue pour 5 taëls à un marchand (à Pékin le taël vaut 6 fr.). Il veut la retrouver et se met sur ses traces; le marchand l'avait revendue 7 taëls à un mandarin qui l'avait revendu 2 taëls, et enfin, après 5 jours, il apprend qu'elle avait déjà été vendue 7 fois, et qu'elle était auprès d'un mandarin qui l'avait payée 38 taëls. Il lui envoya dire: tu sais que la loi défend de vendre les tartares, si tu ne me renvoies immédiatement la petite fille, je t'accuse: une heure après la pauvre enfant était restituée et placée à l'orphelinat.

Un jour, le Père Favier voit une femme, à 1 h. du soir, courir comme une forcenée dans la rue ; un homme armé d'un sabre la suivait ; la femme aux petits pieds fut bientôt rejointe par l'agresseur, qui la prend d'une main par le chignon, et de l'autre lui tranche la tête d'un seul coup. La foule stupéfiée, ne fait rien pour l'empêcher, et lui demande pourquoi il a fait cela : c'est ma femme, dit-il, j'en ai assez; je n'en veux plus ! Arrêté par la police, il en fut quitte pour une amende de 13 taëls.

Il y a deux ans, un câble télégraphique fut posé entre Ta-ku et Tien-tsin ; un Chinois s'avise un jour de couper un fil : une heure après, il avait la tête tranchée. En ce moment, la Compagnie danoise qui a posé le câble entre S.-Pétersbourg et le Japon à travers la Sibérie, en place un entre Shangaï, Tien-tsin et Pékin ; il sera en fonction en janvier prochain ; les Chinois le respecteront.

Il y a quelques mois, un mandarin gouverneur fut réprimandé de ce qu'il ne faisait pas respecter, durant les 3 mois voulus, le deuil pour l'impératrice défunte en empêchant les hommes de se raser la tête; le mandarin fait couper la tête du premier Chinois rasé qu'il aperçoit, les autres ne se rasent plus. Enfin, nous trouvons bons nos lits qu'avait faits le Père Favier.

18 Octobre 1881.

Je visite l'établissement du Pé-tang. Il est situé dans la ville royale ; le terrain en fut donné au 18e siècle aux Jésuites par l'empereur Kan-si qui avait été guéri par un des Pères. Du haut des tours de l'église, on pourrait voir les jardins du palais impérial qui est tout près, mais de ce côté on a doublé la hauteur du mur. Les Pères Lazaristes ont au Pé-tang un petit séminaire avec 50 élèves chinois, un séminaire et des écoles. Les Sœurs soignent 400 filles et petits garçons de tout âge, à partir des nouveau-nés qu'on leur apporte tous les jours; elles ont aussi un externat, un pensionnat, et une pharmacie qui leur permet de soigner, tous les jours, un grand nombre de Chinois qui viennent frapper à leur porte.

J'ai été heureux de retrouver là une Niçoise, la sœur Verani, qui a été bien contente de pouvoir encore une fois causer de Nice et de ses parents qu'elle n'a pas vus depuis 35 ans. Les Pères Lazaristes ont, au Pé-tang, une magnifique bibliothèque contenant les ouvrages les plus précieux des anciens Pères Jésuites de Pékin, et un beau Musée d'histoire naturelle riche surtout en oiseaux de Chine, découverts par le Père David; les Chinois viennent journellement le visiter.

Une voiture, en une demi-heure, nous conduit au Nan-tang (église du sud), de l'autre côté de la ville. C'est l'ancienne église portugaise; les Chinois l'ont respectée, parce que l'empereur Kan-si y avait tracé une inscription de sa main. Néanmoins elle fut pillée avant la dernière prise de Pékin, mais les Pères ont retrouvé et racheté, dans les magasins de bric-à-brac, les débris des divers objets précieux, et les ont rendus à leur première destination.

Monseigneur La Place m'attendait au Nan-tang. Je le trouve entouré de nombreux enfants qui demandaient la grâce d'un quart d'heure de récréation en l'honneur de l'étranger; la récréation fut accordée, à leur grande satisfaction. L'internat possède 30 élèves, l'externat 50, dont plusieurs sont encore païens.

Au Nan-tang j'ai vu une Congrégation de Sœurs chinoises, création récente de Mgr La Place; on les appelle les filles de S.-Joseph; elles sont au nombre de douze, et la supérieure, trois fois réélue par ses compagnes, m'a paru fort alerte et capable. Elles sont vêtues et coiffées comme toutes les Chinoises: pantalon et blouse bleue et gros chignon traversé d'une lame d'argent. Elles se dévouent à l'enseignement, et surtout au catéchisme, font l'école et tiennent un orphelinat qui compte 40 sujets. Elles leur enseignent

aussi un métier qui leur permettra de gagner leur vie : elles cardent, filent, tissent le coton. Dernièrement, la Comtesse Pauline de Salm a envoyé de Rome 5000 fr. à Monseigneur, pour construire la chapelle de cette Communauté.

Nous passons au compartiment des Sœurs de S.-Vincent de Paul. Elles sont 7 et dirigent un hôpital dans lequel je n'ai vu que des Chinois et des Chinoises. Les Pères n'avaient point d'argent pour entreprendre cette œuvre coûteuse ; le Père Favier, l'homme à ressource, a construit une maison qu'il loue 10 mille fr. et ce loyer fait vivre l'hôpital ; c'est la charité économique, ou plutôt la bonne économie politique. Deux tantes de l'Empereur actuel sont décédées dernièrement dans cet hôpital; elles descendaient d'une branche de la famille impériale qui avait embrassé le christianisme, il y a deux siècles. Lors de la persécution, cette famille préféra l'exil à l'apostasie ; rappelée plus tard, ses biens ne lui furent point rendus ; le dernier des fils survivants est à l' orphelinat des Pères.

A la pharmacie, les Sœurs pansent d'horribles plaies, quelquefois pleines de gros vers, et donnent chaque jour des remèdes à tous les malades qui se présentent. On leur apporte beaucoup de petits enfants qu' elles baptisent lorsqu' ils sont trop

malades. La paroisse du Nan-tang s'étend au-delà des faubourgs jusqu'à 28 lieues.

Je reviens avec Monseigneur dans sa voiture chinoise, assis sur le brancard ; chemin faisant, il me fait remarquer une quantité de choses curieuses : ici, loge tel mandarin bienveillant ou méchant ; là, s'élève l'orphelinat que le gouverneur a construit pour faire tomber celui des Sœurs. Monseigneur a su y faire pénétrer des nourrices et des gardiens chrétiens qui baptisent les enfants mourants : on a ainsi le même résultat que chez les Sœurs ; mais les frais sont à l'Etat. Monseigneur aurait voulu me montrer un des chars qui vont à travers la ville à la recherche des enfants morts ; il le cherchait des yeux, car c'est l'heure où il passe. Chaque quartier a le sien ; quand on le voit, on sort des maisons les petits morts [1] qu'on jette dans la charrette ; souvent on les y met encore vivants. Moyennant un peu d'argent, des chrétiennes ou des chrétiens chinois obtiennent de les baptiser et prennent pour les élever ceux qu'ils trouvent viables.

Le long de la route, beaucoup d'ouvriers sont occupés à construire une chaussée et à la couvrir

[1] Les enfants Chinois n'ont droit à un cercueil que lorsqu'ils ont mis les premières dents.

de sable jaune, couleur impériale. Elle doit servir au transport des restes de l'Impératrice défunte; la cérémonie aura lieu, le 31 octobre, 9e jour de la 9e lune. Son corps est déposé depuis 6 mois dans une pagode, dans l'enceinte qui renferme le mont du charbon (dépôt de charbon, provision faite, il y a des siècles pour le cas de guerre), situé vis-à-vis du palais impérial. Jour et nuit, les lamas s'y succèdent pour la prière, et trois fois par semaine, ils offrent le sacrifice de riz, de thé, d'argent, etc; ils sont parqués en dehors du mur dans de grandes tentes de nattes. Tout autour des murs, des piquets de soldats en guenille stationnent avec leurs lances rouillées et leurs flèches dépointées; la nuit, ils se renvoient de l'un à l'autre le cri de salut et de ralliement lorsque passe un mandarin. Vers les derniers jours, ils revêtent un uniforme de cour: grande tunique en soie rouge fleurie et chapeau mandarin d'été.

Nous voyons sur un certain point les hommes s'exercer à porter le brancard destiné au cercueil. Ils sont au nombre de 80, soit 40 paires, portant sur leurs épaules les 80 bouts de bâton qui soutiennent tout l'échafaudage. Quatre bols pleins d'eau sont placés à l'endroit où sera le cercueil; gare aux porteurs, si un peu d'eau vient à verser;

Monseigneur Ridel, Vicaire apostolique de Corée.

ils goûteront du bambou. Les morts doivent être portés horizontalement ; c'est un mauvais signe, s'ils perdent la ligne horizontale.

La sépulture de la famille impériale est à Ton-lin, à 240 lis, soit à 120 kilom. de Pékin ; il faudra plusieurs jours pour y arriver, car le convoi compte des milliers de personnes, et 2000 porteurs de relais. Les mandarins arrivent de toutes parts ; les Coréens ont même envoyé une députation qui s'est logée dans les magasins chinois qui ont l'habitude du commerce Coréen.

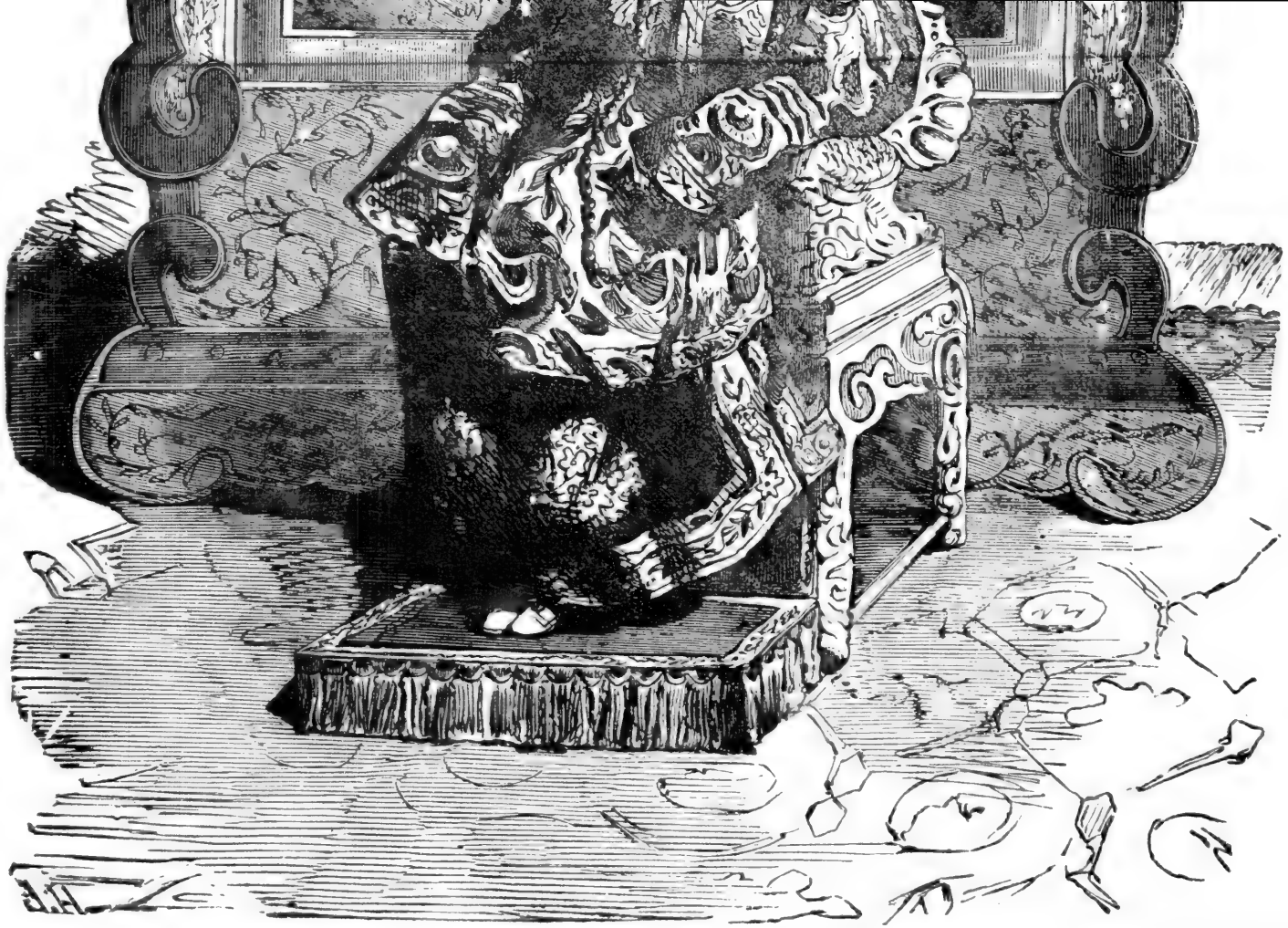
Le 31, toute la population est consignée, les Européens comme les autres ; les Ministres sont chargés de l'organisation du convoi dans la ville de Pékin. Li-oung-tchang, vice-roi du Chi-li, est chargé de l'organisation à travers la campagne. Des tentures sont posées sur le parcours du cortége, de manière à en intercepter la vue au public ; celui qui regarderait s'exposerait à recevoir une flèche ; aussi les curieux se contenteront de jeter un coup d'œil des maisons, à travers les trous faits aux papiers qui servent de vitre. Dans la campagne le convoi sera protégé par des paravents contre la curiosité des villageois. Je me contente de voir ces préparatifs, et je ne resterai pas à Pékin une semaine de plus pour en voir davantage.

L'après-midi *du 18 octobre* je parcours la ville chinoise. Chaque rue a sa spécialité de magasins : ici, c'est la rue des éventails ; là, la rue des porcelaines, ailleurs, la rue des bouchers, etc. Les magasins laissent pendre de longues affiches dorées, car le Chinois écrit ses caractères du haut en bas, et de gauche à droite ; les boutiques sont aussi ornées habituellement d'oriflammes de toutes sortes. Partout dans la rue, même saleté, mêmes immondices. Je visite plusieurs magasins de bibelots, toujours même prix exorbitants. Les marchandises moins belles sont en montre, les plus précieuses sont à l'arrière et tenues sous clé ; on ne les montre qu'à l'étranger qui fait mine de vouloir acheter.

Nous allons au temple du Ciel. Les portes de l'enceinte sont ouvertes, on les ferme rapidement dès que nous approchons ; nous sommes réduits à aller un peu plus loin grimper sur le mur pour donner un coup d'œil ; mais le jardin est vaste, et on n'aperçoit que des arbres. On dit que ce temple du Ciel est un des plus beaux de Pékin ; il renferme une vaste tour ou four dans lequel on cuit, tous les ans, un bœuf entier pour le sacrifice. Pour monter comme pour descendre du mur, nous nous appuyons sur le toit d'une petite

la
na-
rue
rs,
ues
ac-
te ;
ent
la
vi-
urs
ins
ont
on-
oir

de
ent
uits
our
te,
ce
n ;
uel
sa-
du
ite



Si-tae-ho Impératrice de l'Ouest, Mère de l'Empereur actuel de Chine.

maison ; on nous dit que c'est la maison de la police. Nous passons devant le temple de la Terre, ou de l'Agriculture; les portes se ferment à notre approche comme celles du temple du Ciel ; désappointé je regagne le Pé-tang.

Après le souper, je passe plusieurs heures de la soirée à recueillir des renseignements sur la dynastie et sur la Cour. L'Empereur actuel s'appelle Kuang-Shiu ; il a 13 ans ; son prédécesseur s'appelait Toung-djé , et régnait depuis 1860 ; mais son entourage aspirait à une régence, et trouva bon de le laisser pourrir avec les femmes ; il est mort à 17 ans. Un mois avant sa mort, le 1r médecin de Pékin fut appelé en consultation ; il déclara à sa Majesté qu'il n'avait plus qu'un mois à vivre ; sa franchise lui valut la décapitation. Un autre médecin fut appelé ; celui-ci plus avisé dit : « Votre Majesté n'a rien, elle sera guérie dans 15 jours » ; on le fit 1er médecin de la Cour, mais il jugea prudent de s'esquiver et disparut. Toung-djé, à 17 ans, était marié ; sa jeune épouse devait être la régente, mais cela ne plaisait guère à sa belle-mère l'impératrice Si-taé-ho, régente actuelle ; la jeune impératrice fut donc envoyée dans l'autre monde rejoindre son mari, quinze jours après sa mort.

Toung-djé était fils de l'empereur Shien-fong, mort en 1860. Celui-ci avait pour femme légitime Toung-taé-ho (impératrice de l'Est) qui ne lui donna point d'enfant. C'était une honnête femme, rigide, mais ignorante. La conduite de la seconde impératrice l'a abreuvée de chagrin et elle en est morte en avril dernier. La seconde impératrice, Si-taé-ho, ou impératrice de l'Ouest, était la concubine de Shien-fong et elle fut légitimée. D'après la loi chinoise le fils de la concubine appartient à l'épouse légitime, comme au temps de Jacob; c'est pourquoi les deux impératrices étaient régentes en même temps.

Toung-djé, fils de Shien-fong et de la concubine, avant de mourir (à 17 ans), avait adopté l'empereur actuel qui avait alors 5 ans. On le croit un fils de contrebande de l'impératrice Si-taé-ho, femme intrigante, lascive et aimant le pouvoir; son père est le Tsi-ié ou 7e prince, frère de Toung-djé et fils de Shien-fong. Celui-ci avait eu 9 garçons. L'aîné, Toung-djé, lui succéda et mourut à 17 ans, les 2e 3e et 4e sont morts; le 5e Ou-ié est vivant et devrait, comme aîné, être le président du conseil de régence; mais il aime la vie privée, et a été supplanté par son jeune frère, le 6e prince, ou Leou-ié, qui est le prince Kong âgé de 47 ans. Le 7e

prince, ou Tsi-ié, père de l'empereur actuel était généralissime des troupes jusqu'en 1875, mais après l'avénement de son fils au trône, la loi chinoise l'a obligé à démissionner, car, comme père il ne pouvait prendre les ordres de son fils, et comme sujet, il était tenu à lui obéir. Le 7e prince est celui qui intrigue avec la Si-taé-ho, ou 2e impératrice. Celle-ci vient d'avoir une grande maladie dont elle est guérie : tout le monde sait que c'était une maladie de 9 mois, et que l'enfant qu'elle vient d'avoir est le fils du 7e prince. Pour prolonger la régence, on renouvellera peut-être le tour qu'on a joué à Toungdjé ; on lui fera adopter l'enfant qui vient de naître et on l'expédiera dans l'autre monde d'une manière ou d'une autre.

Les médecins, ayant ordonné à l'Impératrice du lait de femme durant la maladie, 60 nourrices avaient été choisies dans tout l'Empire pour être à sa disposition. Cette femme intrigante, voulant témoigner sa satisfaction au 7e prince, pensa lui envoyer en cadeau de magnifiques objets du palais impérial ; mais, attendu que la loi défend de rien en sortir, le mandarin, chargé de la garde de la porte, arrêta les porteurs de ces objets. La loi était précise; le mandarin avait fait son devoir, on ne pouvait le punir; mais la

méchante impératrice sut tourner la difficulté ; elle acheta un pauvre diable qui eut le mot d'ordre de se faufiler dans les appartements de l'impératrice ; là, il fut surpris, arrêté et décapité; et la régente put dire : qu'est-ce donc que ce mandarin gardien de la porte, qui ne sait veiller que sur ceux qui sortent et non sur ceux qui entrent ? Elle le fit donc dégrader et envoyer en exil.

6.000 eunuques vivent dans le palais impérial. Il est facile de s'imaginer ce qui doit se passer d' intrigues et d'horreurs dans un tel endroit! On raconte des détails révoltants ; aussi, ce n'est pas étonnant si en de pareilles mains le pouvoir s'avilit. Les vice-rois des provinces tendent à se rendre indépendants et discutent, au lieu de les exécuter, les ordres venus de Pékin. A leur tour la plupart passent le temps dans le plaisir et pressurent le peuple ; les autres magistrats sur toute l'échelle volent à qui mieux mieux ; les places se donnent non au mérite, mais au plus offrant, et ceux-ci, pour se rattraper, vendent les jugements et lâchent les coupables moyennant finance. Aussi un proverbe chinois dit : « Si tu as raison et pas d'argent, ne poursuis pas ton procès ; si tu as tort et de l'argent, tu peux poursuivre hardiment. »

Le préfet d'un pauvre district ne reçoit que 25 mille fr. par an, mais il trouve moyen d'extorquer au moins 80 mille taëls, environ 400 mille fr. par an, à l'occasion des procès.

Chaque ville, chaque province a une douane spéciale. Le gouvernement les afferme à ses employés qui pressurent les marchands et leur arrachent pour leur propre compte des millions de francs par an. Il n'est pas étonnant qu'un tel gouvernement soit abhorré du peuple, et il faut bien le peuple chinois si patient et si soumis, pour l'endurer si longtemps. Cette situation explique la réussite de l'insurrection des Taëpings, qui, vers 1864, auraient certainement renversé le gouvernement et la dynastie, s'ils n'avaient été subjugués à l'aide des Européens. Mais le désir d'un changement est dans tous les cœurs; on en est à soupirer après une guerre avec le Japon, avec l'Europe, avec la Russie ou avec toute autre Puissance, dans l'espoir de voir dans la crise sombrer la triste administration actuelle.

La présence des Européens dans les ports ouverts et la vue de leur administration plus droite et plus honnête stimule encore ce désir de changement; le peuple compare et dit à ses mandarins : « les Européens, voilà bien de vrais mandarins qui ne volent pas et font justice. » Les mandarins chinois se

mordent les lèvres de dépit et voudraient envoyer bien loin tous les Européens.

Si une guerre extérieure ne vient aider la crise, on est persuadé, quand même, qu'une révolution se fera. Viendra-t-elle du palais ou de quelque vice-roi? on ne sait; mais on sent que le vieil édifice s'écroule et qu'il lui est impossible de tenir debout plus longtemps.

CHAPITRE IV

Télégraphe — Chemins de fer — Usines — Administration — Travail — Nourriture — Vêtement — Logement — Famille — Armée — Religion — Missions — Douanes.

Depuis plusieurs années, les Chinois s'expatrient; mais toujours avec esprit de retour, et, s'ils meurent en pays étranger, ils veulent que leur corps soit reporté auprès des os de leurs pères, dans leur village natal. Plusieurs, après avoir réussi à ramasser de petites fortunes en Californie, en Australie, aux Indes, reviennent dans leurs pays avec des idées nouvelles, et, la civilisation chrétienne leur apparaissant meilleure, ils se plaisent à la faire connaitre.

Les voyages dans l'intérieur sont aussi devenus plus faciles; les *steamer* remontent le Yang-tzé-Kiang (rivière bleue) jusqu'à Jchang, à 800 lieues

dans le centre de la Chine. Les missionnaires catholiques, et même les protestants, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bibles, sillonnent maintenant toutes les provinces sans aucun danger.

Les usines à vapeur montrent déjà en plusieurs endroits leurs hautes cheminées, et beaucoup d' entre elles sont aux mains des Chinois.

Le télégraphe fonctionne déjà depuis 2 ans entre Taku et Tien-tsin et, en mars prochain, il fonctionnera de Shangaï à Pékin. On discute en ce momement sur l'opportunité d'adopter les chemins de fer; les uns les veulent, les autres les repoussent. A la tête du mouvement de réforme est Lioung-tchang, vice-roi du Chi-li, résident à Tientsin. On le dit l'homme le plus intelligent de la Chine; mais il veut la Chine pour les Chinois.

La Compagnie Jardine a déjà en route un navire chargé de rails, et il est probable qu'ils ne tarderont pas à trouver leur emploi. Nous sommes déjà loin de l'époque où les autorités chinoises achetèrent, pour le détruire, le petit chemin de fer que les Européens avaient construit entre Wousung et Shangaï!

La Chine est un riche pays; le jour où les voies de communication lui permettront de mettre, au profit de sa nombreuse population, ses richesses maintenant inabordables, la Chine de-

viendra une forte et redoutable puissance ; ses marchands commenceront à envahir l'Europe par le commerce, et ses ouvriers par le travail, en attendant, peut-être, que ses soldats l'envahissent par les armes.

Les aptitudes commerciales des Chinois sont connues de tout le monde ; l'esprit d'association est inné chez eux; déjà une Compagnie [1] vient de se former pour l'exportation et l'importation directe avec l'Europe. Leur premier navire est parti de Shangaï, le mois dernier, emportant à Londres un chargement de thé et autres denrées chinoises ; il sera certainement suivi de beaucoup d'autres, et les compagnies commerciales se multiplieront. Le Chinois, dans le commerce, est encore plus patient, plus économe et plus habile que le Juif; il faudra que les Européens forment à leur tour de fortes et solides sociétés, s'ils veulent résister avec succès.

Administration. Il y a six ministères en Chine : 1° le Lee-poo qui fait le choix des divers mandarins et les surveille ; c'est un repaire d'intrigues. 2° le Hoo-poo, qui préside aux finances. 3° le Ly-poo, qui a la garde des rites et cérémonies, et veille à ce que nulle innovation n'y soit intro-

[1] La Chinese Merchants steam-navigation Company.

duite; c'est le tribunal le plus conservateur qui ait jamais existé au monde. 4° le Ping-poo, ou guerre et marine. 5° le Hing-poo, police et justice. 6° le Kung-poo, ou travaux publics.

Depuis la guerre de 1860, on a ajouté le Tsoun-ly-ya-men, ou conseil chargé de l'exécution des traités avec les Européens. Tous les ministres en font partie et il est présidé par le prince Kong.

En province, l'administration est confiée à des vice-rois qui président à des districts composés de 2 ou 3 provinces; des Tao-taï ou gouverneurs, réunissant souvent le pouvoir politique et militaire, commandent les provinces et les villes. Celles-ci sont de trois catégories; les Tche-fou ou villes chefs-lieux de préfecture de 1er ordre; les Tche-Thceo chefs-lieux de préfecture; les Tche-shien chefs-lieux de sous-préfecture.

Travail. J'ai demandé au Père Favier quelques renseignements sur les conditions du travail. Les professions sont ordinairement organisées en sociétés ou pour mieux dire, il y a un grand nombre de sociétés dans chaque profession; ainsi quelques centaines de maçons formeront une société pour les travaux qu'ils pourront obtenir, et tous obéiront à leur chef; si le chef meurt, son fils, quoique mineur, hérite de son autorité; les manœuvres ou coolies n'entrent pas dans la société.

Les marchands ont aussi de grandes associations appelées *Koui*. Les contrats d'apprentissage sont passés entre le père de l'apprenti et le patron, et durent de 3 à 5 ans ; l'apprenti ne reçoit que sa nourriture.

La journée de travail dure du lever au coucher du soleil, moins les heures de repos ; c'est une moyenne de 9 à 10 heures par jour. Les salaires sont bien moins élevés qu'en Europe ; le maçon reçoit de 1 fr. à 1,50 par jour, le menuisier autant, le serrurier n'existe pas. Le tailleur de pierres reçoit de fr. 1,25 à 1,75; le tailleur d'habits *idem*. L'homme de peine ou coolie reçoit sa nourriture et 2 fr. 50 par mois. Les domestiques, chez les mandarins, ne sont pas payés ; ils reçoivent les pourboires des gens qui ont à traiter avec leurs maîtres. Les cuisiniers n'ont pas de traitement ; ils s'en font un sur les achats au marché.

Les agriculteurs, dans le nord, sont inactifs durant les six mois d'hiver ; ils ne savent pas s'adonner à un métier quelconque dans la froide saison ; mais leur travail est excessif durant les autres six mois. L'ouvrier agriculteur reçoit sa nourriture et, en plus, de 40 à 140 fr. par an. Le meunier ne garde que le son pour sa paye.

Nourriture. Le Chinois est généralement très-sobre ; mais ceux qui le connaissent s'accordent

à dire qu'il l'est, non par principe, mais par nécessité; les mandarins, qui ont la bourse fournie, se payent des repas de Lucullus ; les plats les plus raffinés sont constamment sur leur table, tels que œufs de pigeons, ailons de requins, nids d'hirondelle, graines et racines de lotus, etc. Dans les grands restaurants on peut faire des repas qui dépassent 100 fr. par tête. A chaque nouvelle portion les domestiques crient à haute voix les plats que le client a déjà précédemment demandés, et en doublent le prix pour flatter son amour propre, ainsi ils diront : donnez un nid d'hirondelle à M. un tel, qui a déjà pris pour 10 fr. d'ailons de requin, pour 5 fr. de chat, pour 4 fr. de graines de courge, pour 6 fr. d'œufs salés de canard. Si l'hôte est peu gourmand, on crie : donnez deux sous de soupe pour M. un tel, qui n'a encore pris que pour un sou de riz, etc.

Le Ministre d'Espagne venait d'arriver à Pékin, et avait été reçu en audience et à déjeuner par le prince Kong ; le lendemain, selon l'usage, il reçut chez lui ceux des mets du déjeuner qu'il avait semblé préférer. Monsieur le ministre me montra cette collection de plats. Il y en avait une trentaine, parmi lesquels je remarquai deux grandes oies, un jeune porc rôti, une pyramide de graines de courge, des œufs de canard salés et conservés

sous le fumier, et toutes sortes de sucreries ; plus deux amphores en terre remplies de vin chinois, esprit de riz ou d'autres grains. M. le ministre a fait photographier cette exhibition et m'en a remis une copie. Je n'aurais pas voulu des ragoûts offerts à M. le ministre; mais j'aurais bien aimé les jolis bols de porcelaine qui les contenaient.

Le peuple, dans le sud, se nourrit généralement de riz qu'il assaisonne avec du poisson pourri ; dans le nord, il mange le millet, le sorgo, des légumes frais durant l'été, et salés durant l'hiver. Deux fois par mois l'ouvrier a droit à une petite noce ; il reçoit alors la farine et la viande, ou bien le *tot-fou*, pâte de haricots blancs qui, à la vue, ressemble à du fromage, mais qui, au goût, ferait reculer les moins délicats. L'ouvrier, comme tout le monde en général, fait trois repas par jour : le matin, à midi et le soir. Le lait est cher à Pekin, on le vend f 0, 50c le litre ; mais en Mongolie, il se vend 0, 05c le litre, ou pour mieux dire ne se vend pas. Le Mongol est excessivement hospitalier ; il est dans ses habitudes, quand arrive un étranger, de lui abandonner sa tente, sa femme, sa fille, et tout ce qu'elle contient.

La boisson du peuple est l'eau bouillante ou le thé de mauvaise qualité. Le Chinois boit aussi un vin composé de millet simplement fermenté ;

pris en quantité il grise, et à la longue il porte à la folie. Le riche boit le bon thé et l'eau-de-vie de riz.

Le Chinois mange le mouton et le porc ; il lui est interdit de tuer le veau et le bœuf. Les repas commencent par les desserts qui, dans les dîners d'apparat, varient de 70 à 80 plats, et finissent par les potages qui sont toujours au nombre de 8 ou 10 ; il y a pour cela comme pour toute chose, en Chine, une infinité de règles établies.

Voici les prix des principaux aliments pour Pékin : viande excellente, mouton ou bœuf, la livre de 16 onces, 40 centimes; porc, f 0, 50c; chien, 0, 50c; mulet mort, chameau crevé 0, 20c; poisson, carpe, brochet, 0 f., 30; une grosse carpe coûte beaucoup moins que la carpe d'un pied parce qu'il faut qu'elle puisse entrer dans le bol, tous les ragoûts étant servis dans des bols de porcelaine. On y prend la nourriture avec des bâtonnets de bois ou d'argent.

Le riz, dans le nord, vaut de 15 à 20 fr. les 140 livres ; dans le sud, il coûte moitié moins. Le millet vaut de 10 à 15 fr. les 140 livres ; le sorgo de 10 à 12 fr. ; la farine de blé de 25 à 30 fr. Les légumes sont bons et peu chers, excepté les primeurs. Une gousse de petit-pois en primeur se paye 1 centime 1/2 ; un petit radis 2 centimes. Les fruits ne sont pas chers ; le raisin

vaut de 15 à 20 cent. la livre, il est excellent et donne un vin alcoolique analogue à celui de notre St-Raphaël. Un poulet vaut de 0 f., 50 à 0 f., 60 cent; un œuf, de 2 centimes à 0, 05 centimes; œufs pourris salés de canard, de 20 centimes à 0, 30 centimes. La perdrix bartarelle rouge vaut de 0 f., 30 à 0 f., 50; une paire de faisans superbes vaut de 1 f., 50 à 2 f., 50. Le Chinois n'aime pas ce qui est sauvage, c'est pourquoi l'Européen a le gibier à bon marché [1].

Vêtement. Pour les vêtements, le Chinois les a très-simples; un pantalon et une blouse plus ou moins longue, aussi bien pour les hommes que pour les femmes et les enfants. Les vêtements sont ouatés durant l'hiver. Le coton est l'étoffe du peuple, la soie, celle du riche; on voit pourtant, surtout dans les ports ouverts, quelques riches Chinois employer le bon drap pour les vêtements d'hiver. Le peuple n'a que deux vêtements par an, celui d'été et celui d'hiver. Pour prendre l'un ou l'autre, il attend que la gazette officielle de Pékin annonce que le Fils du Ciel a inauguré la nouvelle saison en prenant

[1] Une maison française met en boîte à Pékin les conserves de faisans, de perdrix, de canards, pour les expédier en Europe.

les vêtements d'hiver ou d'été. Le peuple n'a pas de chemise, et ne pouvant laver le vêtement d'hiver, les insectes s'y mettent : on voit les pauvres aux coins des rues les chercher et les manger : « ils me mordent, disent-ils, je puis bien les mordre.» Les riches ont trois habits par saison, et comptent huit saisons. Ils mettent leur amour-propre à entasser de riches vêtements. La couleur des habits est ordinairement le bleu ou le brun pour les hommes, mais les femmes portent des couleurs voyantes : rouge-écarlate, jaune-serin, vert-clair. Le blanc est le vêtement de deuil; mais pour les princes la couleur adoptée est le noir. Les habits chinois sont parfaits pour la décence.

Habitations. — Les maisons chinoises sont fort simples, et pour la classe aisée, elles sont généralement entourées d'un mur qui les sépare de la rue. Le foyer chinois est sacré et impénétrable; les fenêtres donnent sur une cour intérieure ou pour mieux dire, il n'y a point de fenêtre ; le jour passe par la grille en bois plus ou moins travaillé qui forme la paroi et sur laquelle on colle du papier blanc. Une partie de la chambre est occupée par le lit; ce lit est une construction en brique élevée de 0, 70 centim. au-dessus du sol et couverte d'une natte de roseaux. Durant

le jour, on y place de petites tables, et c'est le lieu du travail; le soir, on ôte les petites tables et on s'y couche en s'enveloppant d'une couverture. Dans le nord on place sous le lit des charbons allumés composés de poussière de charbon de terre et de boue, et on transforme ainsi le lit en un poële. Les familles pauvres qui n'ont pas assez d'argent pour chauffer plusieurs lits dorment pêle-mêle dans un même lit et il s'en suit de graves désordres; les familles aisées ont des chambres séparées pour les femmes.

Les Chinois ont peu de meubles ; on trouve dans les chambres une table, un ou deux fauteuils ou chaises, une armoire et un chandelier.

Dans les villes les maisons sont en bois, quelquefois en brique et couvertes en petites tuiles concaves; elle n'ont ordinairement qu' un rez-de-chaussée, rarement un étage. Dans beaucoup de villages, les maisons et les toitures sont en boue pétrie avec de la paille. Les boutiques de tabac, de thé, de meubles de mariage sont souvent richement décorées.

Famille. — L'autorité paternelle est sans limite; le père vend parfois ses enfants, mais il est défendu de vendre les Tartares. La femme ne compte pas; elle fait les gros travaux et mange ce qui reste après le repas des hommes. Le Chinois croit

que la femme n'a pas d'âme; s'il n'a que des filles, il dit qu'il est sans enfant.

Une déplorable habitude en Chine, ainsi que je l'ai déjà dit, est celle d'estropier les femmes pour leur faire des petits pieds; souvent cela leur engendre des plaies dont elles meurent, ou qui répandent une odeur insupportable. On dit que la jalousie a été le mobile de cette terrible invention; on donne aussi divers autres motifs. Les femmes ainsi estropiés ne peuvent guère vagabonder. Lors des ravages des Taë-prig (1861-1865), ne pouvant courir pour se sauver, elles étaient massacrées en grand nombre. Dans le Nord cette coutume est générale; on voit les petits pieds aux dernières paysannes et jusqu'aux femmes qui mendient sur le chemin. Les femmes tartares, gardent leurs pieds naturels.

La naissance n'est entourée d'aucune cérémonie particulière. Le mariage se fait toujours au moyen d'un entremetteur, comme une affaire quelconque; les parents seuls arrangent la chose. Les parents du jeune homme donnent à ceux de la jeune fille des présents; ceux-ci en gardent ce qu'ils veulent, et donnent le reste à l'épouse, puis on annonce aux futurs que le mariage est conclu. On va chercher l'épouse à la maison paternelle avec un grand apparat; on la porte à la maison de

l'époux sur une chaise fermée, richement ornée et dorée, précédée et suivie de lanternes et de drapeaux, et avec accompagnement de musique. Les mariages se font pour les jeunes gens, à l'âge de 17 à 18 ans, et pour les jeunes filles, à l'âge de 16 ans. Le mari peut prendre à côté de la femme légitime autant de concubines qu'il peut en nourrir, et le divorce est également florissant. Le travail de la femme, broderie, filage, etc. d'un soleil à l'autre, lui donne un profit de 0, fr 20c à 0, 50c par jour.

— Pour les funérailles, on répète à peu près le même convoi que pour le mariage, mais les cercueils sont souvent riches et d'un bois très-épais. A Tien-tsin j'ai vu les funérailles d'un mandarin. A la porte de la maison, des musiciens avec des flûtes et des *tam-tam*, faisaient une musique plaintive; à l'antichambre, on voyait le portrait du défunt flanqué de deux mannequins à cheval en guise de gardes. Devant le portrait étaient les insignes de la qualité du défunt: la main de la justice, le chapeau de magistrat, etc, puis des chandeliers, des plats de riz et autres comestibles et des paquets de lingots d'or et d'argent en papier qu'on brûle pour envoyer au défunt dans l'autre monde. Les visiteurs se succédaient, portés sur des chaises de deuil. Il

est d'usage que la famille du défunt envoie des invitations à tous ses amis et connaissances. Ceux-ci viennent faire une visite, mangent, boivent et ont aussi leur moment pour les pleurs; en partant, ils laissent une somme pour aider aux frais. De cette manière, les funérailles, au lieu d'être une occasion de dépenses, sont une occasion de gain. C'est un progrès sur l'Europe où il coûte si cher pour se faire enterrer.

Médecins. Les brevets ne sont pas requis en Chine pour exercer la médecine, mais le médecin agit à ses risques et périls; s'il est prouvé qu'il a causé une mort par son inexpérience, cela peut lui coûter la vie ou causer sa ruine. La profession de médecin est inséparable de celle de pharmacien; chaque médecin fournit lui-même ses spécifiques; on ne paye pas ses visites, mais on paye ses remèdes. Souvent, on traite à forfait; on convient d'une somme à donner seulement après guérison; parfois le médecin déclare qu'il faudra employer un remède coûteux; on l'accepte s'il répond de la guérison; dans le cas contraire, devant le malade même, on suppute les chances, et le patient finit souvent par dire : « il ne vaut pas la peine de faire cette dépense pour si peu d'espoir, employez l'argent à me faire un joli cercueil. » Les médecins chinois emploient avec succès plusieurs

simples, et les missionnaires sont souvent guéris par eux. Une méthode qui leur réussit est *l'acupuncture* ; ils font pénétrer dans les diverses parties du corps, sous les ongles, sous la langue, dans le dos, dans le ventre, etc, des épingles longues de 4 à 10 centimètres, et obtiennent, par ce moyen, des guérisons ou un soulagement instantané.

Armée. — L'armée est surtout composée de Tartares. Tout Tartare mâle est soldat en naissant et reçoit une pension de l'Empereur. Cette pension est de 3 taëls par mois (21 fr), mais l'Empereur commence lui-même à retenir un taël ; les intermédiaires prennent aussi chacun quelque chose, en sorte qu'il n'arrive guère qu'un taël ou un taël 1/2 au soldat. Souvent, lorsque le pensionné meurt, la famille continue à percevoir la pension qu'on passe frauduleusement au nom d'une fille ; ceci ne peut se faire qu'avec la connivence des employés qui alors partagent le gain.

On sait que la dynastie actuelle est tartare ; c'est pourquoi elle compose son armée spécialement de Tartares; mais les Chinois aussi peuvent devenir soldats, moyennant un examen sur le maniement de l'arc et de la lance. Presque tous les soldats sont armés de ces vieilles armes ou d'un gros fusil à mèche. Mais dans certaines provinces, comme au Chi-li et au Kwang-tung, des vice-rois

intelligents emploient des officiers français, anglais, américains ou allemands, à instruire leurs troupes qu'ils équipent avec des armes achetées en Europe. Le vice-roi de Tien-Tsin possède déjà 4,000 hommes biens équipés et bien instruits. On opère de la même manière à Shangaï, à Canton, et sur bien d'autres points. De plus les arsenaux de Tien-Tsin, de Shangaï, de Foochau etc. fabriquent déjà de la poudre, et de bons fusils à aiguille, et construisent des navires de guerre qui, quoique non blindés, sont pourvus de bonnes machines et de gros canons, de 30 et même de 100 tonnes.

Industrie. — On voit déjà, dans les ports ouverts, plusieurs hautes cheminées qui indiquent que la vapeur est déjà mise en action pour soumettre les matières premières à des préparations diverses. Les Chinois intelligents adoptent volontiers cette force motrice qui leur procure de beaux bénéfices. [1]

---

[1] Il serait désirable que les chrétiens indigènes se missent à la tête, ou tout au moins suivissent ce mouvement industriel, pour conserver l'influence et la richesse. S'ils restent en arrière, bientôt la franc-maçonnerie, tout en les exploitant, se moquera d'eux, et leur dira qu'ils seront toujours pauvres tant qu'ils suivront la religion et les conseils des prêtres, qui ont intérêt à les tenir dans l'ignorance et la faiblesse pour les diriger.

Religion. —La dominante dans le peuple est le Bouddhisme. Les lettrés sont surtout partisans des doctrines de Confucius et de Laotze. Les Chinois ont 4 grandes fêtes : une au commencement de

Lettré Chinois.

chaque saison. Chacune des innombrables pagodes a sa fête annuelle. A part quelques exceptions, la généralité n'a recours à la Religion que dans les calamités publiques, guerre, famine, sécheresse, inondation, etc. Les moines sont de deux sortes; les *lamas* habillés en jaune et les

bonzes habillés en gris avec collet noir; tous ont la tête complètement rasée et sont voués au célibat (en principe); leur conduite étant peu régulière, le peuple les méprise. A Canton, la populace avait envahi et pillé un couvent dans lequel les moines, contrairement à la règle, avaient introduit des femmes qu'ils refusaient de rendre.

On trouve dans presque toutes les pagodes une idole appelée *Tomo-mono*. Il porte ses souliers à la main, un courgeron au côté et son manteau relevé en guise de voyageur; la forme de son vêtement, sa barbe européenne indique un individu étranger à la Chine et on croit que, sous cette idole, se cache St Thomas l'apôtre qui a évangélisé les Indes. On dit que l'Empereur chinois, qui vivait de son temps, ayant entendu une voix mystérieuse qui lui disait qu'un Saint avait paru en Occident, envoya une ambassade pour s'enquérir du fait. Arrêtée en route par plusieurs obstacles, elle ne put parvenir qu'aux Indes où prêchait St Thomas, et en rapporta le Bouddhisme dans lequel on trouve facilement les traces de la révélation chrétienne et les cérémonies de notre culte.

Les Missions. — Civilement la Chine est partagée en 18 provinces; mais le Saint-Père l'a

divisée en 36 Vicariats apostoliques ayant chacun un évêque missionnaire à sa tête. Ces missions sont partagées entre les Pères des Missions-étrangères, les Lazaristes, les Jésuites, les Dominicains espagnols de Manilla et les Capucins italiens. Le nombre des prosélytes catholiques s'accroît chaque jour et dépasse déjà le million. Les protestants ont aussi leurs ministres au nombre de 200 anglais et 100 américains. Ils voyagent maintenant sans danger avec leurs femmes et leurs enfants dans toutes les provinces; mais, aux yeux des Chinois, un homme marié ne saurait être un prêtre. A Shangaï ils ont voulu imiter l'orphelinat que les pères Jésuites ont à Zi-ga-way; ils n'ont pu réussir et leur maison est en vente. Dans les ports ouverts, la majorité des commerçants est composée d'Anglais, d'Américains et Allemands prostestants, qui, voyant les œuvres des missionnaires catholiques, les admirent et les aident souvent de leur bourse.

Douane européenne. — Elle est confiée à la direction de Monsieur Hart, Irlandais protestant. Il reçoit un tant par an du gouvernement chinois pour les frais de gestion, et choisit, paye et dirige son personnel consistant en 2.314 personnes dont 500 Européens et 1.814 Chinois. Les candidats doivent ordinairement subir à Londres

un examen, et, s'ils sont admis, ils reçoivent ici un premier appointement de 540 francs par mois, outre le logement. L'indemnité de logement pour Shangaï est de 2.800 francs par an. Environ chaque 2 ans, ils montent de classe avec 25 taëls de plus par mois (150 fr). Monsieur G. de Galembert, qui me donne ces renseignements, est ici depuis 4 ans et a déjà 8.400 fr. d'appointement avec 2.800 fr. d'indemnité de logement. Sa pension, au premier hôtel avec chambre et salon, ne lui coûte que 1.800 fr. par an; donc économie considérable. Avant qu'un employé de douane en France arrive à gagner autant, si jamais il y arrive, il aura 60 ans et devra avoir la chance d'être directeur dans une grande ville. Les employés de la douane ici vont au bureau à 10 heures et en sortent à 4 h. avec une heure libre à midi pour le déjeuner; donc 5 heures de travail par jour.

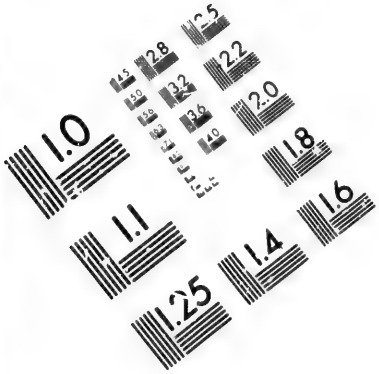
Après avoir passé par les deux sections des quatre classes, l'employé est nommé député-commissaire au traitement de 2,500 fr. par mois, puis commissaire avec un traitement de 40 à 75 mille francs par an. Tous les ans, 40 employés en moyenne vont en congé. La douane est chargée de la perception des droits et en même temps de l'entretien des ports et du service des phares.

Les marchandises européennes payent à l'entrée un droit de 5 0/0 *ad valorem*. Si elles sont réimportées des ports ouverts à l'intérieur, elles payent un autre droit égal à la moitié du premier et, ce moyennant, reçoivent une *passe* qui les exempte de tout autre droit de douane aux nombreuses barrières que les mandarins ont établies à chaque dix lieues, pour percevoir des droits. Les marchandises chinoises, thé, soie, porcelaine qui vont en Europe payent à la sortie un droit de douane de 5 0/0 *ad valorem*.

En 1880, la douane européenne a donné au Céleste Empire un revenu de 14,258,583 taëls au prix de f. 8, 50, soit 121 millions de francs environ. La valeur des marchandises importées et exportées a été de 1 milliard 815 millions de francs environ. En 1873 le revenu de la douane n'était que de 11 millions de taëls, environ 100 millions de fr.

Sur les 385 maisons de commerce étrangères, qui existent en Chine, 236 sont anglaises, 65 allemandes, 31 américaines, à peine 16 sont françaises. Il y a dans toute la Chine 4.051 étrangers; sur ce nombre, 2. 085 sont anglais, 470 américains, 341 allemands, 175 japonais et à peine 164 sont français.

Mais il est temps de reprendre mon journal de voyage que j'ai laissé au soir du 18 Octobre.



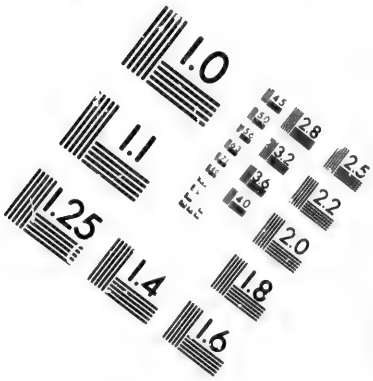
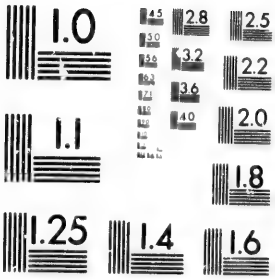
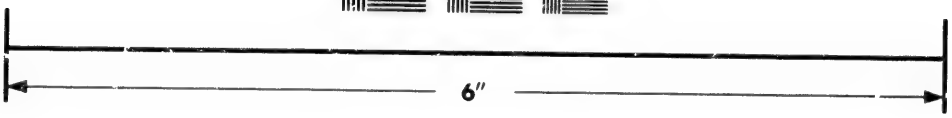
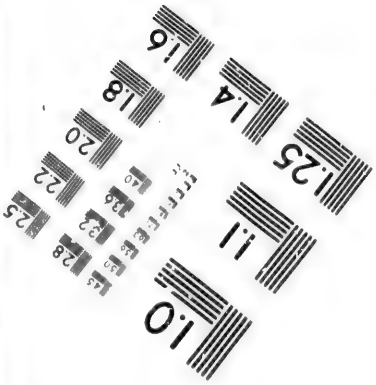
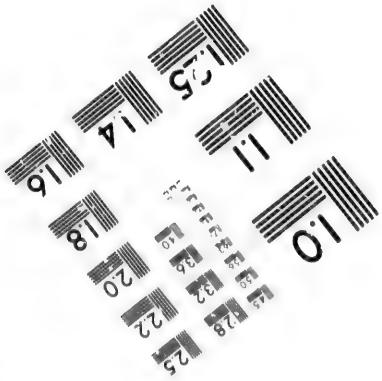


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

CHAPITRE V

Excursion à la Grande Muraille. — La Grande Cloche. — Le Wan-shou-shan. — Le palais d'été. — Les tombeaux des Ming — Ning-po. — La Grande Muraille. — Tang-shan et le bain impérial. — Les veilleurs de nuit. — Le cimetière portugais.

Le mercredi 19 octobre, après les préparatifs nécessaires, à 9 h. du matin, je monte en voiture avec Barthélemy OU pour l'excursion à la *Grande Muraille*. En traversant la ville, nous rencontrons un convoi mortuaire avec longue suite de lanternes et oriflammes, et suivi des parents habillés de blanc. A 10 heures, nous arrivons au temple de la Grande Cloche (*Ta-chung-sse*), à quelques lieues de la ville ; c'est la plus grosse cloche que j'aie jamais vue ; elle m'a paru bien plus grande que celle du Kremlin à Moscou. Elle

a 19 pieds de haut et elle est couverte de caractères chinois à l'intérieur et à l'extérieur. A la sortie Barthélemy eut à se débattre longtemps pour se délivrer des solliciteurs de pourboires. Sur la route, nous trouvons des tombeaux nombreux d'une forme ronde, ce sont les tombeaux des bonzes et des lamas. C'est ici un des endroits choisis par eux pour la crémation de leurs morts ; eux seuls ont le privilége d'être brûlés après le trépas. Plus loin nous trouvons plusieurs tombeaux plus grands entourés d'arbres et d'un mur en terre avec une maison pour le gardien ; ce sont des tombeaux de mandarins et le gardien n'est pas superflu ; on place, dans les cercueils des riches, des lingots d'or et d'argent, des bijoux et des choses précieuses qui tentent si facilement les voleurs. — A 11 heures, nous arrivons au Palais d'Eté, en chinois Yüen-ming-yüen.

— C'est un enclos de 7 kilom. de circonférence ; 40 gardiens sont à la porte qu'il est défendu de franchir, sous peine de mort. Mais mon rusé *lettré* prend un détour et s'en va dans une cabane au chef des gardiens ; lui glisse un pourboire et obtient un garde pour nous conduire. Celui-ci nous mène le long du mur de clôture, à une certaine distance, jusqu'à ce que nous y trouvions une brèche par laquelle nous entrons. A en juger

par ce qui reste, l'intérieur a dû être un des plus beaux parcs du monde, mais c'est maintenant la désolation des désolations ; les lacs sont désséchés ou remplis de roseaux sauvages, les ronces et les épines poussent partout, les palais sont des amas de ruines. Les gardiens coupent et emportent les arbres et pillent ce qui reste. J'ai vu des femmes enlever des corbeilles de briques qu'elles vendront pour les constructions du village. Il reste encore debout un petit palais entouré d'un lac que les flammes n'ont pu traverser, et une Pagode.

— En 1860, les troupes anglo-françaises, après la bataille du pont de Pa-li-kao, suivirent la route dallée qui conduit à Pékin ; mais, s'étant égarées, elles prirent l'embranchement, également dallé, qui mène au Palais d'Eté ; là, les troupes françaises attendirent les anglaises, et ensemble pillèrent les palais, y compris celui un peu plus loin de Wan-shou-shan. Les mandarins ensuite y mirent le feu. A l'angle nord, j'ai trouvé les ruines du palais européen, ainsi appelé parce qu'il fut construit par les Jésuites sur le modèle du palais de Versailles. J'aurais voulu emporter de belles sculptures de marbre blanc que le pied foule à chaque instant ; j'ai essayé, mais c'était trop lourd. Vers le centre-nord, se trouvent les

ruines du palais de l'Empereur, entouré d'une haute muraille. En dehors de cette muraille se dressaient d'innombrables maisons destinées aux ministères et à leurs employés. Mon Barthélemy, qui avait été écrivain dans un de ces ministères, avait vu le palais et le parc dans toute leur splendeur. Vers le sud, sont les ruines du palais de l'Impératrice et du palais des Concubines, et vers le milieu les ruines du théâtre. Que d'intrigues et que d'horreurs raconteraient ces pans de mur s'ils pouvaient parler !

— Après 2 h. de parcours sur ces vastes ruines, je continue ma route et, à 1 heure, j'arrive à un autre palais impérial, à Wan-shou-shan. Là, dans l'intérieur d'une cour, je trouve un amoncellement de poutres ; j'en prends une pour siége et m'installe pour déjeuner. Tous les gardiens et les habitants des environs, grands et petits, accourent pour voir l'étranger ; quelques-uns tâtent même mes vêtements, et je suis obligé de manger en présence de tout ce monde qui observe avec curiosité tous mes mouvements. Après le déjeuner, je parcours le parc et monte sur une haute esplanade soutenue par un mur en grosses pierres ; c'est une montagne artificielle du haut de laquelle on jouit du superbe panorama de la campagne, avec Pékin dans le lointain. Les

alliés ont pillé le palais et les mandarins l'ont brûlé. Ils ne pouvaient pas dire à l'Empereur qu'ils avaient laissé piller, ils ont voulu pouvoir dire au Fils du Ciel que les dégâts était produits par le feu du Ciel.

— Sur la colline artificielle, j'ai de la peine à sortir des jujubiers sauvages ; les épines emportent quelques morceaux de mon pantalon. Je continue ma route, et après 40 kilomètres, à 7 heures du soir, j'arrive au village de Sha-ho où je soupe et m'endors assez fatigué. Je n'ai pour nourriture que le peu de provisions apportées du Pé-tang, et pour lit, que les briques de la couche chinoise. A 3 heures 1/2, on me réveille ; la lune brille au firmament ; à 4 heures nous partons.

— A 6 h. le soleil se lève radieux et nous arrivons à la ville de Chang-ping-chow. Elle est entourée d'une haute muraille en ruine et devait contenir une nombreuse population ; mais on cultive maintenant les choux dans son enceinte, et elle compte à peine 3,000 habitants, ou trois mille *vies*, comme disent les Chinois. Au milieu de la ville, selon l'habitude indigène, se dresse une haute et grande tour carrée qui a vu bien des siècles. Nous parcourons la rue principale. Les habitants se mettent partout au travail. Au marché je

vois avec plaisir nos poivrons ou piments, que je n'avais pas revus depuis l'Europe. Après une heure nous arrivons à l'autre porte où nous trouvons deux bourriquets plus petits que nous, pour nous porter; mais avant de partir pour les Tombeaux des Mings, je sors mes provisions pour un rapide déjeuner. Comme à Wan-shou-shan, tous les habitants accourent et je suis obligé de manger au milieu d'un cercle de badauds. Plusieurs sortent d'une maison voisine et sont déguenillés ; on me dit que c'est la maison des pauvres, que le gouvernement tient à la disposition de ceux qui n' ont pas de logement.

Enfin, nous montons sur nos bourriquets qui plient le dos sous le lourd fardeau et nous voilà trottant vers les tombeaux des Mings à 29 *lis* de distance (12 kil. 1/2) vers la montagne.

Nous suivons une route large de 5 ou 6 mètres et dallée en grosses pierres de marbre; mais, comme toujours, elle n'a pas été réparée depuis des siècles et les trous et les crevasses y abondent. Nous voyons sur la route des arcs, des colonnes de marbre, des ponts de marbre écroulés ou encore debout, et l'avenue commence enfin à se peupler à droite et à gauche d'animaux et de personnages de marbre: c'est l'avenue des *Monolites*. Nous voyons alignés sur la route, des deux côtés, 4 lions, puis 4

chameaux suivis de 4 éléphants et de 4 chevaux; puis viennent 4 soldats debout, 4 bonzes, 4 ministres ou mandarins.

Enfin, nous arrivons à la Pagode des sacrifices. On y a accès par un beau perron de marbre sculpté; 24 grandes colonnes de sapin posées sur un pavé de marbre, soutiennent le vaste toit et le plafond, divisé en cases innombrables sculptées et pinturlurées de rouge, de bleu, de vert avec de grands serpents ailés à la manière chinoise. Au milieu de l'édifice est un autel avec chandeliers, vases à fleurs, brûle-encens, le tout préparé pour le sacrifice. Nous poursuivons, et obtenons qu'on nous ouvre l'enclos, où se trouve le Tombeau principal, celui qui renferme les restes du fondateur de la dynastie. L'enclos contient encore quelques beaux cyprès d'une espèce particulière, mais il renferme surtout maintenant un grand nombre d'arbres de *caki*, donnant une sorte de fruit jaune et tendre qui mûrit en automne; il est plus utile aux gardiens que le cyprès. Le tombeau est une sorte de forteresse en brique, surmontée d' une grande pierre tumulaire en marbre posée verticalement. Le lieu où repose le corps n'est pas connu; les ouvriers, qui le mirent à sa place, furent aussitôt envoyés dans l' autre monde pour les empêcher de divulguer le secret.

Tombeaux des Mings.

des Mings. — Allée des Monolithes.

C
clin
les
par
che
mer
lée:
débo
autr
nom
dyna
cette
des
teur
pour
à loy
gran
faire
Au
des e
son l
vers
aperç
les ye
plus
Les
les pi

On monte dans le tombeau par un plan incliné qui conduit jusqu'au sommet. En entrant, les pas des visiteurs sont tellement répercutés par un écho sonore, qu'on croit entendre la marche d'un nouveau survenant. Du haut du monument on jouit d'une vue magnifique sur la vallée: vaste amphithéâtre formé par des collines déboisées et arides, au bas desquelles gisent les autres tombeaux de la famille des Mings, au nombre de treize. Je suppose qu'au temps de cette dynastie qui régnait avant la dynastie actuelle, cette vallée devait être transformée en parc, avec des collines mieux boisées ; aujourd'hui l'agriculteur promène partout sa charrue, soit qu'il cultive pour son compte, soit qu'il cultive en métairie ou à loyer, moyennant caution. Les *caki* sont là en grande abondance, on en récolte les fruits pour les faire sécher au soleil et les conserver pour l'hiver.

Au dehors de l'enclos, un paysan chasse avec des engins qui nous sont peu familiers : il a sur son bras une espèce de petit faucon qu'il lance vers le lièvre ; l'oiseau plane, et aussitôt qu'il aperçoit de loin sa victime, il plonge, lui crève les yeux ou lui perce le crâne, et le chasseur n'a plus qu'à aller le prendre.

Les oiseaux de proie abondent. Pour préserver les pigeons, les Chinois ont imaginé d'attacher

sur leur queue un engin de bois léger, percé de plusieurs trous : lorsqu'ils volent, l'air qui pénètre dans ces trous produit un sifflement d'un son fort et sourd qui effraie les oiseaux de proie ; à Pékin on est sans cesse étourdi par cette curieuse musique.

En quittant le tombeau des Mings, il nous reste encore 30 lis (15 kilom.) pour arriver à Nan-Kow, où nous devons dîner : Barthélemy pousse son âne qui bientôt fait la cabriole entraînant son cavalier. Nous traversons deux ou trois villages, tous plus pauvres les uns que les autres, et à une heure nous arrivons à Nan-kow. Cette ville fortifiée est la première qu'on trouve en sortant du défilé des montagnes que ferme la Grande Muraille. Le maître de l'auberge où nous descendons avait été blessé par un éclat d'obus à la prise des forts de Taku, et il se plaisait à faire des avanies aux « *diables d'étrangers.* » Heureusement il est mort, et son fils qui n'a point eu d'obus, n'en veut qu'aux piastres.

Après un court déjeuner, je monte sur un blanc cheval mongol harnaché de cordes, avec deux anneaux de bois pour étriers. Je trotte le long d'un torrent desséché encombré de pierres et de roches arrondies. Le passage est étroit et facile à défendre. Avant la nuit nous arrivons à la Grande Mu-

raille, qui a vu tant de siècles. Elle a été bâtie par l'Empereur Che-Kwang-té, le premier empereur de la dynastie des Tsin, 240 ans av. J.-C. Elle commence à Lyn-teaou au Shensi ouest, et finit à la mer à Liao-tong, avec un parcours de plus de 1,500 milles (2,400 kilom.). Elle court sur les montagnes, plonge dans les gorges, traverse les fleuves et les marais. Elle est surmontée de créneaux et flanquée, de distance en distance, de tours hautes de 40 pieds. Six chevaux de front peuvent marcher dessus; elle est large de 6 mètres et haute de 7. Elle est bâtie en pierres jusqu' à la hauteur d'un mètre, et pour le reste en grosses briques grises, à demi cuites, comme les briques de Pékin; leur dimension est 40 à 50 centimètres de long, sur m. 0,20 de large, et m. 0,10 d'épaisseur. Ce revêtement de briques ne forme que les deux parrois de la muraille, l'intérieur est de terre durcie, peut-être pétrie avec quelque ciment.

Le tiers de tous les hommes de la Chine fut employé à cette immense construction, et elle put être terminée en 5 ans. On a calculé qu'il a fallu plus de briques pour cette immense muraille que pour toutes les maisons de la Grande-Bretagne; on a calculé encore qu'elle suffirait à entourer la terre d'un double cercle de six

pieds de haut et de deux pieds d'épaisseur. Ché-Kwang-té l'avait construite pour se défendre des incursions des Mongols, qui pourtant règnent en ce moment sur la Chine; elle ne sert plus aujourd'hui que comme barrière de douane; elle est souvent crevassée et l'herbe pousse partout.

Au village de Chü-yung-kwan, où existe présentement la douane, elle se divise en plusieurs branches: les unes montent presque à pic sur la montagne, les autres couronnent le sommet de divers plateaux; outre les tours, on voit parci par-là quelques forteresses. Au centre de ce même village s'élève un bel arc de triomphe en marbre richement sculpté. C'est près de cet arc qu'un grand Chinois, sans doute poussé par sa femme qui se tenait derrière lui, m'appelle et me débite un discours que je ne puis comprendre. Barthélemy m'explique qu'il demande si je suis médecin, et si je puis lui indiquer un remède pour se délivrer de l'opium: « Je le fume, dit-il, 8 fois par jour et je sens qu'il me ruine et me tue; grand étranger, viens à mon secours et guéris-moi. »

Au retour, nous avons beaucoup de peine à nous frayer un passage au milieu des centaines de chameaux sur lesquels les Mongol portent les briques de thé à travers leur pays jusqu'à la

Sibérie : il leur faut 5 jours pour traverser les montagnes, 20 ou 30 jours pour arriver à Kia-ta, frontière de la Russie. Ces chameaux sont les plus grands que j'aie jamais vus : ils sont tous attachés à une corde qui leur traverse le nez et qui est liée au chameau précédent, en sorte qu'un seul conducteur peut en diriger plusieurs. Ils portent sur leur dos à deux bosses trois petites caisses qu'on dit très-lourdes, parce que le thé qui est de qualité inférieure, et destiné au peuple russe, est comprimé de telle sorte qu' il a la forme, la densité et le poids des briques de terre. Nous rencontrons aussi sur notre route un mandarin voyageant en chaise, et d'innombrables troupeaux de magnifiques moutons qui viennent de la Mongolie alimenter le marché de Pékin. Nous apercevons un cavalier qui pousse sa mule au trot à travers des rochers, dans des chemins de chèvres : c'est le courrier de Pékin ; dans 4 heures, il cèdera les lettres à un autre; là, où les bêtes ne peuvent passer, c'est un piéton qui prend le paquet et le porte en courant, pour le céder, une heure après, à un autre piéton ou cavalier. La poste rapide a des relais beaucoup plus fréquents que la poste ordinaire.

— Enfin, apres beaucoup de peine, à nuit close, nous arrivons à Nan-how. Mon Barthélemy et

le charretier font bombance; mais moi, exténué par les sursauts de la voiture du matin, et par les 60 kilomètres faits à âne ou à cheval, je peux à peine prendre un peu de nourriture et je m'étends sur les briques de la dure couche chinoise. Mon repos ne sera pas long : il nous reste pour demain de 60 à 70 kilom. à faire pour rejoindre Pékin, et il faut y arriver de bonne heure, car les portes ferment au soleil couchant. A 2 h. 1/2 du matin, j'éveille mon monde qui dort pronfondément; le charretier est de mauvaise humeur et nous ne partons qu' à 3 h. 1/2.

Durant une heure et demie, nous marchons à pied le long du lit désséché de la rivière; la charrette a de la peine à s'y frayer un passage, et elle aurait dégringolé mille fois sans le secours de la lanterne; toujours même procession de chameaux et de moutons. A la pointe du jour, à 6 heures, nous voici de nouveau sous les murs de Chang-ping-chow, que nous traversons pour prendre à l'autre bout, au pied de la muraille, un peu de nourriture à la hâte. Nous obliquons à gauche, et à 10 h., nous arrivons au village de Tang-shan, station d'eau minérale avec bain impérial. Moyennant sapèques, nous obtenons l'entrée de l'enclos des bains. Nous traversons un ancien parc couvert de ronces et d'épines,

puis des ruines et des ruines, et nous arrivons à deux grandes piscines de marbre, dans les quelles bouillonne une eau sans saveur et sans odeur, chaude à 40 degrés, et produisant des fanges comme les eaux des environs de Padoue *ai Monti Euganei*. A côté, est une petite piscine que je fais remplir, et j'y prends un bain. La piscine de l'Empereur, ses logements, ceux des Ministres et des Concubines sont en ruine. M. de Rochechouart, notre Ministre à Pékin, avait obtenu de restaurer à ses frais une pagode pour une cure qu'il venait faire ici tous les ans. Le gouvernement de Pékin alloue 3,000 taëls par an pour l'entretien des bains de Tang-shan, mais la presque tolalité reste en route; il n'en arrive au mandarin gardien qu'à peine 150, y compris son traitement.

Aux abords du mur de clôture, le long du ruisseau par lequel l'eau s'écoule, on voit les femmes qui viennent laver leur linge : il paraît que cette eau chaude leur économise le savon. Dans le village, il y a deux piscines destinées au peuple, une pour les hommes, l'autre pour les femmes, mais parfaitement sordides.

Après un autre repos pris au milieu des gens du village, nous continuons notre route sur Pékin. A mesure que nous approchons de la ville, les tombeaux se multiplient, et ils couvrent un grand

espace de terrain, au détriment de l'agriculture. Parfois on permet aux pauvres de cultiver entre les tombeaux. Les riches Chinois ont aussi emprunté aux habitudes chrétiennes, et donnent quelquefois en aumône des vêtements et des vivres, et le produit de certains terrains qu'ils livrent aux pauvres pour la culture.

Nous arrivons à Pékin avant la fermeture des portes, et nous passons sous la tour de la cloche qui sonne au coucher du soleil. Aux quatre coins de la tour le tambour se fait entendre, et annonce aux veilleurs de nuit que l'heure de leur besogne est arrivée: ceux-ci sortent munis de deux petits morceaux de bois, et parcourent toute la nuit le district qui leur est assigné, en frappant ces bois l'un contre l'autre; il faut longtemps pour s'habituer à dormir avec un pareil bruit. Cette institution est répandue jusque dans les moindres villages. A Pékin, ces pauvres veilleurs reçoivent un peu de riz et 3 fr. 50 par mois pour passer ainsi toutes leurs nuits.

— Enfin, à 7 h. j'arrive au Pé-tang, les os brisés et exténué de fatigue. Je n'y retrouve plus mon bon Père Favier: il est allé dans le nord, à 3 jours de distance, prêcher une retraite à une chrétienté des montagnes; mais il a laissé un suppléant en la personne du Père Prévost.

Le matin, je me rends au cimetière portugais, accompagné par un catéchiste chinois. Sur ma route, je vois démolir quelques maisons pour améliorer la voie, à l'occasion du convoi des funérailles de l' Impératrice; je vois aussi la femme d'un mandarin en charrette. Une servante, assise sur le brancard, chasse la poussière pour en préserver sa maîtresse, deux hommes à cheval escortent, à droite et à gauche, l'insigne promeneuse à la face poudrée, aux lèvres fardées et portant de jolies fleurs artificielles dans les cheveux. Mon catéchiste parlait un peu latin et pouvait me donner quelques renseignements.

Après une heure de marche à travers la ville et la campagne, nous arrivons devant une grande noria : une vingtaine d' enfants poussaient les manivelles qui, donnant le mouvement à une roue perpendiculaire, soulevaient les seaux de bois et les versaient dans la rigole qui allait arroser les légumes. A côté, quatre autres jeunes gens tournaient chacun, au moyen d'un bâton, un cylindre qui, en roulant une corde, tirait du puits un gros seau déversé aussi dans les rigoles. Les Pères cultivent en cet endroit l'excellent chou chinois, et beaucoup de primeurs dans des caisses de terre recouvertes de châssis de verre ou de nattes.

Les enfants, qui arrosaient, appartenaient à l'orphelinat créé et dirigé par les Pères. Les orphelins y sont au nombre de 126 et apprennent les divers métiers d'agriculteur, tailleur, cordonnier, menuisier, sculpteur.

A côté de l'orphelinat s'étend le vieux cimetière portugais rempli des tombes des anciens jésuites qui, depuis deux siècles, ont évangélisé la Chine. J'ai copié l'inscription mortuaire d'un des plus célèbres, le Père Ricci, et je la transcris ici : — *P. Mathœus Ricci, Italus Maceratensis, Societatis Jesu professus, in qua vixit annos XLII expensis XXVIII in sacras apud sinas expeditiones ubi primus, cum christiana fides exercitium jam inveneretur, sociorum domicilia erexit, tandem doctrina et virtutis fama celeber obiit Pekini, anno Christi MDCX die XI maii œtatis suæ LIX.*

A mon retour, étant fatigué, je saute sur un des ânes qu'on trouve dans les rues et à midi 1/4 j'arrive au Pé-tang.

Dans l'après-midi, nous allons faire, avec M. Cotteau, nos visites d'adieu à la Légation de France et au Ministre d'Espagne. Nous saluons aussi M. Paul Splinger, un Belge employé à la douane chinoise : il a épousé une Tartare et va retourner dans sa station aux confins du Thibet.

Nous allons ensuite faire une collection de photographies dans la ville chinoise. Nous passons encore une fois sur le pont des mendiants : c'est un pont de marbre littéralement occupé par des mendiants debout, assis, accroupis ou couchés par terre ; les uns tout couverts de haillons, pleins de gros poux qu'ils mangent avec délices, d'autres sont complètement nus ou couverts d'un morceau de natte : la misère est si grande à Pékin que tous les hivers il y meurt de 50 à 60 personnes par jour de faim et de froid. On dit que l'Impératrice fait distribuer des vivres et des vêtements, mais les pauvres les vendent ou les jouent et retombent dans le dénûment.

La passion du jeu est tellement forte chez ce peuple, qu'on voit souvent des individus, qui ont perdu jusqu'au dernier vêtement, jouer les phalanges de leurs doigts : le partenaire les coupe impitoyablement si la chance est pour lui. Nous voyons partout des enfants tendre la main et se rouler par terre comme des cylindres pour obtenir quelques sapèques ; ils nous étourdissent avec les cris de : *ta-loé*, *ta-loé* (grand seigneur). Des femmes viennent aussi à chaque instant offrir le bâtonnet allumé pour la pipe ou le cigare, en demandant l'aumône. Vers le soir, nous rentrons au Pé-tang.

CHAPITRE VI

Départ de Pékin — Tien-Tsin — Les massacres de 1870 — Une tempête dans le golfe du Pé-chi-ly — Retour à Shangaï — L'arsenal — Le tribunal mixte — La bastonnade.

Dimanche 23 octobre 1881.

Le 23 octobre, nous avons décidé de partir par bateau afin d'éviter les horribles secousses de la charrette. Une voiture devait nous porter à 5 ou 6 lieues à Tung-chow, lieu d'embarquement, mais il fut impossible d'en trouver aucune; les mandarins, au retour, les auraient réquisitionnées pour les bagages des gens qui doivent suivre le convoi dans les funérailles de l'Impératrice. Nous sommes donc réduits à chevaucher à âne.

A 11 heures, après avoir pris congé de nos aimables hôtes, nous nous mettons en route. Bientôt, au sortir de la ville, nous sommes suivis d'une douzaine de Chinois et d'un Coréen qui trottent aussi dans la même direction; nos ânes pris d'émulation font des prodiges et à 4 heures, nous arrivons à Tung-Chow au moment où défile un grand cortége de mariage. La rue principale est obstruée de curieux et de musiciens, de porteurs de lanternes et de drapeaux au milieu desquels s'élève la chaise dorée qui porte l'épouse: nous sommes forcés de prendre une rue de traverse pour atteindre le quai d'embarquement au point convenu avec Barthélemy. Nous avions expédié celui-ci avec nos bagages, le matin à 7 heures, pour qu'il vînt arrêter une jonque; nous ne le trouvons pas, et il nous est impossible de nous faire comprendre. La ville est grande, elle contient plus de 400 mille habitants; le quai est d'une longeur interminable, où irons-nous trouver notre Barthélemy? Nous étions fort en peine, lorsque nous le voyons déboucher par une rue: nous sommes sauvés.

C'est à Tung-Chow que les armées alliées, en 1860, envoyèrent à l'armée chinoise une vingtaine de parlementaires: ceux-ci, contrairement au droit

des gens, furent saisis, garottés, mis en cage et tellement torturés que la moitié en moururent. Les troupes alliées, indignées, marchèrent en avant, battirent près de là les troupes chinoises au pont de Pali-kao et pillèrent le Palais d'Été.

Bientôt le bateau est trouvé, nous achetons des provisions pour deux jours, et nous voilà partis. Notre jonque est fort grande, cinq ou six personnes peuvent s'y loger commodément; sous le toit rond de natte, l'espace est divisé en deux, une chambre pour les hommes, l'autre pour les femmes; deux rameurs manœuvrent chacun une longue rame et un garçon est au gouvernail. Il semble que nous serons à l'aise : pas du tout. Et d'abord, durant notre souper, nous nous apercevons que nous n'aurons d'autre eau que l'eau sale, jaune et bourbeuse de la rivière; heureusement que le Père Prévost avait mis dans notre panier quelques bonnes bouteilles de vin du Pétang. Ce vin est un des meilleurs que j'aie jamais bu; il est fait avec du raisin *braquet* que les Pères récoltent dans leur jardin. Les Pères font aussi un vin qui a toutes les qualités du vin de Chypre. Si on me laissait cultiver la vigne à Pékin, j'aurais bientôt fait fortune.

A peine sommes-nous couchés sur la dure planche, que nous sentons les courants d'air souffler

de tout côté ; je me place donc à fond de cale, mais bientôt je suis couvert de cafards dont je brûle quelques douzaines avec ma chandelle, et finis par faire avec les autres bonne compagnie : ils étaient si humbles lorsqu'ils venaient prendre les miettes qui tombaient de mon repas que je finis par leur pardonner.

Les bateliers avaient promis de nous faire arriver à Tien-tsin, le mardi matin à 5 h. ; je leur promets une demi-piastre de bonne main s'ils arrivent à 3 h., et nous convenons qu' ils prendront le monde nécessaire pour ramer jour et nuit sans discontinuer. Or, pendant la nuit je m'aperçois que les rames ne marchent plus ; je sors et trouve mes hommes occupés à manger le riz : je gronde et leur fais comprendre par signe que, à tour de rôle, un peut manger et dormir, et les autres deux voguer.

La 1re nuit se passe sans rien de nouveau. Le lendemain, nous continuons à descendre la rivière parcourant ses tours et détours dans un pays plat, privé d'arbres, semé de blé et presque inhabité à cause des inondations. Nous rencontrons de temps en temps quelques processions de jonques avec la voile déployée. Celles qui remontent le courant sont tirées au moyen d'une corde attachée au bout du mât par des hommes

qui, au nombre de 5 à 6, ou de 10 à 12, marchent sur le bord de la rivière. A part cela, nous n'avons d'autre distraction que le lever et le coucher du soleil. La 2e nuit, nos bateliers prennent un homme de renfort, mais il sont fatigués et je dois les réveiller sans cesse pour les faire voguer; aussi le mardi matin, nous étions encore loin de Tien-tsin, et ce n'est qu'à midi que nous débarquons devant le Consulat de France.

Nous avions ainsi mis 43 h. à descendre les 200 kilom. de la rivière avec tous ses zig-zag; la route en ligne droite n'est que de 85 milles, environ 100 kilomètres. M. Dillon notre Consul nous accueille avec sa bienveillance habituelle et nous restaure par un bon déjeuner. Nous faisons porter ensuite nos bagages au *Pé-chi-li*, navire de la Compagnie Jardine. Il n'est construit que pour les marchandises et n'a point de cabine; le capitaine nous offre son salon. Nous rendons visite au Père Cokset lazariste qui nous installe à la *Procure* et nous fait dîner avec Mgr Bulté, jésuite, vicaire apostolique du Chi-li occidental. Une nuit passée dans un lit, c'était une fortune! Je pris un bon repos.

Mercredi 26 octobre, à 8 heures du matin, Mr Dillon vient nous chercher; il veut bien se faire notre *cicerone* et nous montrer les endroits

intéressants de Tien-tsin. Nous avions surtout demandé à voir les établissements français et les endroits témoins des massacres de 1870. Combien peu les touristes français se soucient de ces choses ! ils ne demandent qu'à parcourir les boutiques de bibelots pour lesquels ils dépensent des sommes fabuleuses. Parfois ces rares voyageurs appartiennent à de nobles familles qui fuient la France dont le gouvernement leur déplaît : si au moins à l'étranger ils donnaient le bon exemple ! Ils se posent en chrétiens, vont à la messe, portent le chapelet, mais dans les salons ils tiennent parfois les conversations les plus scandaleuses et donnent un scandale encore plus grand par leur conduite immorale. Ils devraient songer à mieux respecter leur foi et leurs personnes.

Notre matinée fut remplie d'aventures, au moins pour M. Cotteau. Les djinrikisha ne sont introduits à Tien-tsin que depuis le mois d'août dernier, et ceux qui les conduisent sont encore novices. Monsieur Cotteau monte en voiture et son conducteur le laisse renverser en arrière ; la victime se débattait sur son dos sans pouvoir se relever, comme une tortue qui a les quatre pattes en l'air. Le Consul, au lieu de l'aider, administrait une bastonnade en règle au malencontreux conducteur : le tableau était à pho-

tographier. Je viens au secours de M. Cotteau, et l'aide à se relever, à reprendre son casque et sa voiture. Nous parcourons la partie des Concessions non bâtie : on rencontre des flaques d'eau partout et de nombreux canards sauvages qui ne demandent qu'à être tués et mangés. Nous arrivons sur un mur en terre élevé de 5 ou 6 mètres et entouré d'un fossé plein d'eau. Ce talus a 10 lieues de circuit ; il a été construit pour protéger la ville contre les Taé-pings. Il est assez large pour que nos voitures puissent y passer sans danger. De ce point élevé nous jouissons d'une belle vue sur la campagne, sur les Concessions françaises et anglaises et sur la ville chinoise. M. Cotteau marche en tête et court un autre danger : des soldats chinois tirent à la cible contre l'une des extrémités du rempart, quelques balles envoyées trop haut sifflent à ses oreilles. Nous arrivons à la Pagode des Traités, ainsi nommée, parce qu'on y signa les traités avec les Puissances en 1861. Le pauvre M. Cotteau est encore menacé de mort : il regardait, la tête en l'air, la grosse cloche que M. Krupp le fameux fondeur de canons a envoyée au vice-roi du Chili, lorsque tout à coup le battant s'ébranle et, poussé par un ressort, frappe fortement à la cloche rasant la tête du pauvre touriste.

Près de la Pagode des Traités, nous visitons une fabrique de cartouches dirigée entièrement par des Chinois. Dans un autre quartier, un arsenal assez complet fabrique aussi des fusils.

Poursuivant notre route, nous arrivons à la ville chinoise, grand carré d'un kilomètre de côté, entouré d'une muraille. La population y fourmille; elle est estimée, y compris les faubourgs, à 930,000 habitants. Nous visitons quelques boutiques de bibelots, mais sans rien acheter, tant les prix sont élevés. Nous nous procurons pourtant ailleurs quelques statuettes en terre cuite ou peinte; la physionomie, le coloris sont parfaits, c'est une spécialité de Tien-tsin. Madame Dillon nous avait aussi procuré des queues de yack, autre spécialité de ce pays. Nous parcourons les faubourgs ornés de riches magasins; dans plusieurs on vend aux enchères des vêtements d'hiver.

Nous arrivons au Canal impérial qui, se détachant du Péi-ho, traverse la Chine, rejoint la rivière jaune et la rivière bleue ou Yang-tsze-kiang, et descend dans le sud. C'est l'œuvre la plus colossale du monde; mais dans ce moment une partie n'est pas entretenue et se trouve hors de service.

Nous voici enfin devant le palais du vice-roi. C'est en sortant de ce palais et longeant le quai

étroit qui mène à l'ancien Consulat, que M. Fontanié, consul de France, fut massacré en 1870. A la porte du Consulat, furent immolés aussi deux jeunes époux arrivés de France la veille, et se rendant à Pékin ; ils cherchaient à s'enfuir vers leur barque. L'église brûlée par les rebelles a encore debout la moitié de ses murs et la tour élevée. Le Père Chevier blessé à mort sauta un mur et vint mourir dans une autre cour ! 16 tombeaux sont alignés dans cette cour ; ils ont été construits aux frais du gouvernement chinois ; sept d'entre eux, à gauche, contiennent les restes mutilés et informes de 10 sœurs de St-Vincent de Paul massacrées avec leurs orphelines à l'orphelinat situé à 2 milles de là. Plus tard, trois autres sœurs ont voulu être enterrées à côté d'elles. A droite sont les tombeaux de M. Fontanié, des deux jeunes époux et de trois Allemands ou Russes qui furent massacrés le même jour.

L'ancien consulat a été rasé. Le gouvernement chinois a donné 2 millions d'indemnité pour les familles des victimes. Mgr La Place refuse de relever les ruines de l'église, à moins que l'empereur n'accorde d'y placer une inscription impériale: ces inscriptions sont toujours respectées par le peuple ; sans cette précaution on risquerait de la voir de nouveau démolir. Pour garantir la tranquillité, des

canonières de diverses nations, et surtout une canonière française, stationnent, chaque hiver, à Tien-tsin dans les glaces du Pei-ho. On sait que ces massacres sont dûs à la mésintelligence qui régnait entre le vice-roi de Tien-tsin, le maire de la ville et le gouverneur de la province : ces deux derniers étaient hostiles aux chrétiens et fomentaient le trouble sans croire qu'il pût aller si loin ; le vice-roi, dans le désir de les compromettre, les laissait faire; l'imprudence du consul Fontanié qui, refusant de croire au danger, ne sut rien faire pour le prévenir, le tout fut cause de ce déplorable événement qui aurait pu coûter plus cher à la Chine, si la France n'avait eu en 1871 la Prusse sur les bras. Les deux mandarins coupables furent envoyés en exil ; le vice-roi dut venir en France faire des excuses au gouvernement qu' il ne savait où trouver : il fut présenté à l'Empereur qui disparut à Sédan, puis à l' Impératrice qui régna quelques jours, puis à la Députation de Tours, à l'Assemblée de Bordeaux, et enfin à Mr Thiers.

Au retour, nous prenons un raccourci à travers de sales ruelles et la campagne encore plus sale. Nous voyons creuser des fossés destinés à conserver pendant l'hiver les fruits et les légumes ; on les recouvre et on y fait du feu comme dans une serre.

A 1 heure, nous arrivons au Consulat où le déjeuner nous attendait. Là, on nous apprend que le *Hae-ting*, navire de la Compagnie-Chinoise est arrivé, et qu'il part demain de grand matin. Nous y transportons nos bagages, non sans peine, car sur le *Pé-chi-li* on embarquait une cinquantaine de chevaux par un procédé primitif et dangereux : on les conduisait à bord où les Chinois leur serraient avec une corde la lèvre supérieure, d' autres les tenaient par la queue, jusqu'à ce qu'on pût les envelopper d'une toile au moyen de laquelle le treuil les hissait en haut et les descendait dans la calle. J'en ai vu quelques-uns se cabrer et s'élancer en renversant tout sur leur passage. Ces chevaux mongols, qui ont été achetés 50 fr. à Pékin, seront vendus 300 fr. à Shangaï, 500 fr. à Hong-Kong et 800 à Calcutta.

Nous rendons visite à Mr Weber consul russe, pour lequel M. Cotteau avait des lettres. Madame Weber m'a paru une des femmes les plus gracieuses qu' on puisse rencontrer ; ses nombreux petits enfants, à l'éducation desquels elle se dévoue, sont gracieux comme la mère. Elle retient M. Cotteau à dîner, pendant que je vais partager la table de M. Gauvin, qui avait réuni quelques amis pour la soirée. Ce capitaine de frégate en retraite est maintenant pour trois ans

au service du gouvernement chinois ; avec le commandant Mignard il est chargé d' organiser la marine dans le nord ; leurs appointements sont de 5 à 600 täels par mois, (le täel vaut de 7 à 8 fr.). Un des fils de M. Gauvin est né à Nice, rue Cassini ; sa fille aînée entre au Carmel.

Nous parlons de la déplorable infériorité de notre personnel consulaire et diplomatique, de la nécessité d' améliorer leur instruction professionnelle. Il n'y aurait pour cela qu' à imiter l'Angleterre, toujours pratique : ses élèves, consuls ou diplomates, commencent par arriver dans le pays auquel ils se destinent, et passent plusieurs années à y apprendre la langue. Outre leur traitement de 5000 fr. comme élèves, les premiers numéros aux examens reçoivent une prime, ils deviennent alors interprètes, ou commis-chanceliers, puis chanceliers, puis consuls, parcourent les postes d'un même pays, et finissent par le connaître parfaitement.

Lorsqu' ils réussissent bien dans un lieu, on les y laisse, en leur donnant des avancements sur place. Le Ministre actuel de la Grande-Bretagne en Chine est dans ce pays depuis 35 ans ; il y a commencé sa carrière comme interprète ; aussi est-il un des sinologues les plus distingués.

Au Japon, M. Harry Park est aussi le diplomate le plus capable parmi les ministres des diverses nations ; et presque partout le même fait se produit. Chez nous c' est le rebours : on envoie les consuls et les diplomates d' un bout du monde à l'autre sans autre raison que celle d'augmenter le traitement : le fonctionnaire ne s'attache pas au pays, il cherche à en sortir le plus tôt possible pour un autre poste plus lucratif, et ne fait aucun travail utile. Il arrive même qu' un consul ou chancelier est changé plusieurs fois de poste dans une même année, et envoyé souvent dans un pays dont il ne connaît pas même la langue. On disait que le gouvernement du peuple par le peuple est le meilleur des gouvernements, mais jusqu' à ce jour, il n'a pas amélioré cette partie du service public, et on peut dire avec Alphonse Karr que « en regardant de près, on voit que plus ça change, plus c' est la même chose. »

Je ne veux pas quitter Tien-tsin sans tenter la fortune : une partie des terrains de la Concession est encore à vendre au prix minime d' environ 700 fr. l' hectare ; je prie M. Gauvin de m' en acheter un hectare, et le Père Cokset de l' administrer. Lorsque le chemin de fer me conduira voir aux antipodes mon nouveau domaine, il vaudra peut-être un million de francs.

Enfin, je prie M. Gauvin de tenter avec M. Mignard la création d'une petite Conférence de St-Vincent de Paul, avec le concours, durant l'hiver, de quelques officiers des canonières. M. Gauvin, qui a fait partie des Conférences à Toulon, promet de tenter l'essai, et je viens de lui envoyer le règlement.

Après avoir pris congé de tous ces braves gens, à 10 h. je rentre au bateau pour y passer la nuit.

Jeudi, 27 octobre. Le matin, je m'éveille croyant que le steamer a déjà fait un bon bout de chemin : il était encore sur place. A 10 h. il essaie de tourner, un radeau de 1000 poutres lui barre le passage ; le *Pé-chi-li* prend le devant, et nous partons après lui. A midi, le *Pé-chi-li* est pris sur un banc de boue et nous barre la route ; il lance un câble à notre navire qui essaie en vain de le tirer de là. Durant ce temps, notre capitaine stoppe et vient déjeuner. En remontant sur le pont, nous ne voyons plus le *Pé-chi-li ;* il s' était débourbé et avait suivi sa route ; mais nous, nous avions perdu une heure, c'est-à-dire assez pour manquer la marée à la barre du fleuve. Vers la nuit nous arrivons à Taku. Nous passons devant le Yatch de Lyoung-tchang, et à 7 h. on jette l' ancre à la

barre du fleuve : nous sommes là pour toute la nuit.

Vendredi, 28 octobre. Le matin, à 5 h. 1/2, la marée permet de passer, et aussitôt entrés en pleine mer, le vent souffle avec violence, les vagues forment des montagnes et des vallées entre lesquelles notre navire balloté et inondé avance lentement. Je passai la journée et la nuit au lit en me cramponnant avec force pour ne pas être enlevé de ma couchette.

Samedi, 29 octobre. A 9 h., nous entrons en baie de Ché-fou. Les navires à l'ancre sont horriblement secoués; on charge et décharge, et, à 3 h., on continue la route. Sur le pont je trouve de gentils oiseaux que l'orage a tués dans sa violence.

Dimanche, 30 octobre. La nuit du samedi et le dimanche se passent sans incidents. La mer perd de sa fureur, la gaieté revient aux passagers, la table se garnit encore. J'ai, à mes côtés, M. le Baron de Bulow, un des officiers allemands qui sont venus avec moi depuis St-Francisco, et en face, un *Tao-tai* ou gouverneur chinois qui voudrait bien se faire comprendre, mais il ne peut parler que par signes. Il est fort poli; son domestique fait sa toilette, rase sa tête, à l'exception de la partie réservée pour la queue, et tresse celle-ci qui va jusqu'à terre.

Sur le pont, de gentils oiseaux viennent queter les miettes que nous leur jetons, et le ir, ils se posent sur un repli derrière la voile l'abri du vent.

Lundi, 31 octobre. La nuit est plus calme. matin nous apercevons les terres, l'eau de- nt de plus en plus bourbeuse : nous approchons Yan-tzé. Un passager anglais, qui voyage r le compte des missions protestantes, nous onte que, depuis quatre ans, il parcourt l'in- ieur en tout sens, et qu'il a pu constater un ble progrès dans la sécurité du voyage : les nois l'entourent bien par curiosité, mais au- ne lui a été hostile. En cas d'embarras, il ujours eu recours au Yamen ou à l'autorité qui jamais manqué de faire respecter le passe- t. Il nous a parlé d'agglomérations nombreuses populations qu'il a trouvées, surtout sur le lac g-ting, où il a vu un ensemble de villes a- 7 millions d'habitants.

ers 2 heures, nous sommes sur le Wang-poo; heures, nous passons la barre à Woo-sung, 4 heures, notre steamer, qui a un charge- t de cartouches, s'arrête à une lieue de Shan- pour décharger. C'est dans un petit sampan forme de gondole de Venise que, vers 6 h., s arrivons au quai et à l'hôtel des Colonies.

Le *Tsin*, steamer des messageries maritimes, va partir dans la nuit du mardi au mercredi; le prendre, c'est manquer Canton pour Saïgon. Nous étions, au reste, assez fatigués pour avoir besoin de quelques jours de repos. Le mercredi soir, M. Cotteau monte sur un navire qui doit remonter le Yan-tzé jusqu'à Han-kao (300 lieues), j'hésite et finis par le laisser partir seul : par suite de mon excursion à la Grande Muraille, je suis plus fatigué que lui, et j'ai besoin de mettre ordre à mes notes, d'écrire mon journal et diverses correspondances. Au reste, je puis ici voir de près beaucoup des usages chinois; les tribunaux, les bastonnades, la cangue, la torture, les camps des soldats, l'arsenal, les courses de chevaux, etc, et faire quelques achats de porcelaine, de thé, de soie. M. Cotteau ne pourra être de retour que dans huit jours; il manquera mercredi la malle anglaise, et, s'il ne trouve d'autre navire pour Hong-kong avant la malle française, il sera dans le même embarras pour Canton et Macao.

Mardi, 1er Novembre. Le 1er Novembre, jour de la Toussaint, après la sanctification de la fête, je passe la journée à prendre des renseignements divers. Le mercredi, après la messe des morts, je parcours avec un Chinois les

magasins de la ville indigène et j'y fais diverses emplètes de porcelaine de Kiukian, de peintures chinoises, tabac, pipes, soie, peaux de chèvre de Mongolie, etc. Le Père Meugnot, procureur des Lazaristes me donne deux boîtes de thé du Chan-si, le meilleur de Chine, don des chrétiens de cette province, et j'achète une grosse caisse en bois de camphrier pour emballer tous mes achats: elle servira à Nice à préserver des mites les habits de laine pendant l'été. Je compte expédier cette caisse en douane à Nice par les Messageries.

Jeudi, 3 Novembre. Entre la rédaction de quelques pages de mon journal, je fais plusieurs visites et une excursion au champ des courses. Depuis hier la ville est sens dessus dessous, les bureaux sont fermés: ce sont *les Races.* Les Anglais portent avec eux cette institution partout où il vont, fût-ce le bout du monde. A Pékin, j'arrivais le lendemain des courses; à Tientsin, le jour de mon départ était le jour des courses; ici elles vont durer 3 jours. Je constate pourtant une amélioration: les individus, qui montent les chevaux, ne sont pas des jockeys mercenaires, ce sont des amateurs; ils prendront plus de souci pour conserver leurs personnes et leurs chevaux. Les Chinois accourent en masse: les mamans avec leurs bébés bariolés. les Eu-

ropéens sont tous dans l'enceinte réservée dont l'entrée est à 3 dollars pour une course, ou 6 dollars pour les 3 jours. La pluie tombe, mais la foule ne discontinue pas : qui dira les paris et les pertes de ces jours de folie ? Pendant les courses, les Anglais, pour le jeu, sont plus chinois que les Chinois.

Vendredi, 4 Novembre. Je visite l'arsenal où les Chinois fondent d'énormes et nombreux canons, genre Krupp. Je pénètre dans l'enceinte d'un camp de soldats et vois leurs exercices et leur tir; leur maintien me paraît peu martial.

Le Père Tournade me conduit visiter l'établissement des Sœurs Auxilatrices. Elles ont en ville un pensionnat avec 25 élèves, un orphelinat avec 30 élèves et 95 externes. Pauvrement logées jusqu'à ce jour, elles viennent de construire une belle et vaste maison où leurs œuvres pourront se développer. Leurs orphelines sont presque toutes de sang mêlé ; elles les marient de bonne heure : elles remarquent que les Chinoises développent leur intelligence et leur activité au contact de l'Européen. Le soir, je passe plusieurs heures avec M. Galambert à compiler des chiffres de douanes, et à 8 h., je me rends chez M. Bell qui m'avait invité à dîner. Madame est radieuse de diamants, elle fait

les honneurs de sa maison avec une grâce exquise. Les invités sont en habits et cravate blanche ; je suis en redingote et cravate noire, mais un capitaine russe est dans le même costume, je me console. Je n'énumèrerai pas les mets et les vins de cette table de Sardanapale ; les riches négociants peuvent se traiter ici à l'égal des princes. Après le dîner, M. et Mme Bell tour à tour égaient la société par le chant et la musique, et quoique parlant peu le français, M. Bell poussa la condescendance jusqu'à chanter une romance française. A 11 h., je prends congé et rentre à l'hôtel.

Samedi, 5 Novembre. J'assiste, chez les Jésuites, à une messe chantée pour tous les membres décédés des Conférences de S.-Vincent de Paul. A 10 h., je me rends au Consulat français, à la salle des audiences pour y voir fonctionner le Tribunal mixte. Le commissaire de police français, qui est de Toulouse, me reçoit et me fait asseoir dans l'enceinte réservée. Un mandarin assisté de son secrétaire procède à l'interrogatoire des divers prévenus ; ceux-ci se tiennent à genoux, les mains à terre ; ils répondent aux questions et sont absous ou condamnés à l'amende au profit d'une caisse de secours, s'ils ont de l'argent, ou bien à la prison ou à la

cangue ou à la bastonnade. Quelques femmes sont aussi amenées et interrogées.

Le reste du jour est employé à écrire et à emballer ma caisse.

Dimanche, 6 novembre. — A 8 h., je me rends à la mairie française; le mandarin arrivé, on descend à l' antichambre des prisons; des curieux se pressent à la porte. On appelle par ordre les condamnés; le premier arrive, on le fait mettre à genoux; il subit un court interrogatoire, puis un sbirre le saisit par la queue et le jette à terre, un autre lui tire son pantalon et s' agenouille sur ses jambes; à un signal, un Chinois frappe avec un bambou sur les muscles des cuisses 20 coups à la même place; le patient hurle et se débat, mais le sbirre le tient par la queue et lui presse le dos sous ses genoux: au premier exécutant en succède un second qui frappe lui aussi 20 coups à la même place, puis un troisième; quelquefois la condamnation est portée jusqu' à 5000 coups qu' on reçoit en plusieurs jours; le malheureux se relève, pouvant à peine se tenir sur ses jambes, il remonte son pantalon, se met à genoux pour remercier et reprend sa liberté: il avait volé un parapluie. La même opération se renouvelle pour un second; il avait volé un vêtement.

Après plusieurs bastonnades,arrive une femme ; elle ne subit pas le bambou, mais on la frappe à la joue et sur les dents avec trois ou quatre lanières de cuir semblables à des semelles de souliers: elle se débat, crie, pleure, mais sa tête est serrée entre les mains des exécuteurs; elle remercie à genoux et va laver le sang qui lui sort par la bouche.

Après l' exécution des jugements, vient l'interrogatoire des prévenus. Les uns sont accusés de vol, les autres de jeu ; pour les faire avouer, on les soumet à la bastonnade: à l' un d' entre eux j' ai vu la chair déchirée sans qu'il avoue; il est renvoyé en prison et l' opération sera renouvelée aussitôt que ses plaies seront guéries.

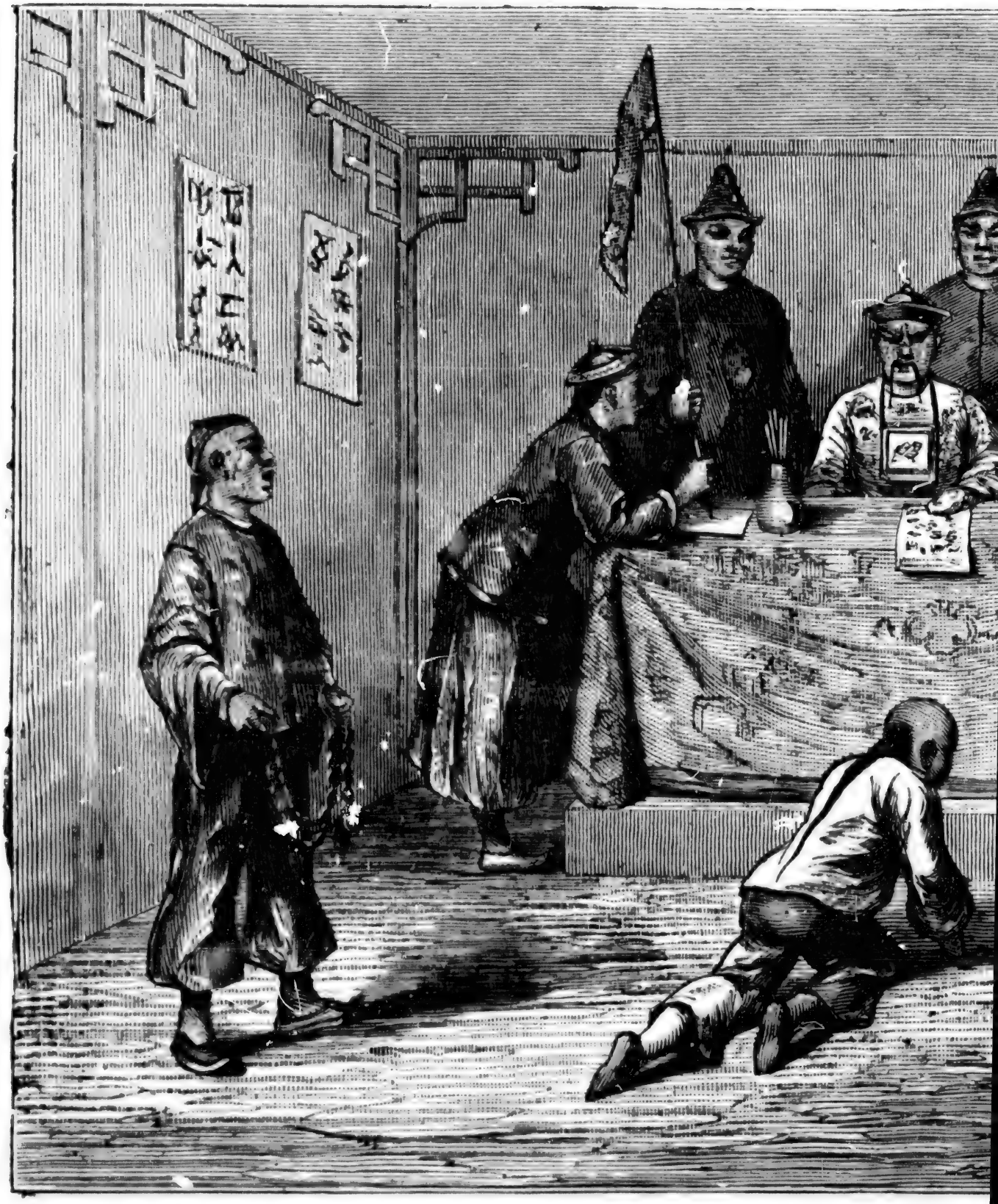
Le commissaire de police me fait visiter les prisons: elles puent comme des cloaques; les prisonniers sont hâves, et pourtant les peines sont bien mitigées sur la Concession: la cangue est réduite à 5 ou 6 kilogr., et on l'ôte la nuit pour que le condamné puisse dormir; on lui fournit même une couverture. Je vois un pauvre malheureux qui crie et se tord; on le croit fou, et on l'envoie à l'hôpital chinois. Dans un coin séparé est le compartiment des femmes.

Le commissaire de police, M. Binos, me dit qu' ici comme en Europe, ce sont toujours les

mêmes qui donnent à faire à la justice. Les voleurs sont habiles et ont presque tous des spécialités : les uns volent des pipes, les autres coupent les poches, d' autres cherchent les habits ; cela tient à la spécialité des recéleurs.

Souvent les objets volés sont portés aux monts-de-piété qui ici ne sont pas gratuits ; ils perçoivent le 2 0/0 par mois. Au lieu de torturer ces pauvres malheureux, qui n' en sont pas corrigés, on ferait mieux d'en purger la société et de les envoyer peupler quelques-unes des îles désertes si nombreuses dans les mers de Chine. Un grand nombre sont arrêtés pour jeu : c' est la passion dominante du Chinois ; sur ce point il est incorrigible.

— Je visite le tribunal dans la ville chinoise : les audiences y ont plus de publicité, elles ont lieu sous un hangar dressé sur la place. Les prévenus arrivent, la chaîne au cou, se mettent à genoux, subissent un interrogatoire et reçoivent les condamnations. Lorsque le bambou ne suffit pas pour les faire avouer, on les place sous une presse dont on serre les vis ; rarement ils résistent à cette épreuve. J' ai vu là des cangues de divers poids, et quelques-unes extrêmement lourdes. J'ai vu aussi une espèce de cage dans laquelle le patient est enfermé debout avec



Canton. — Tribuna

— Tribunal chinois.

la seule tête dehors de manière à ne pouvoir la rentrer.

J' ai parcouru les prisons, elles sont dans la rue, à la vue du public. Des barreaux de bois ou de bambou laissent voir les prisonniers maigres et hâves, traînant leurs pieds dans les chaînes; ils viennent me tendre leur main desséchée pour demander l'aumône. Je donne à chacun quelques sapèques, car ils reçoivent juste assez de riz pour ne pas mourir. Un gardien se tient immobile jour et nuit devant chaque prison. Le spectacle est bien triste, et pourtant les tortures antiques ont presque disparu, et les punitions actuelles sont fort mitigées. On dit que le bambou est nécessaire pour retenir les malfaiteurs: espérons qu'avec le temps on trouvera un meilleur système.

A 11 h., j'assiste à la Conférence de S.-Vincent de Paul: elle est bien conduite et promet beaucoup. Dimanche prochain elle décidera si elle doit ou non commencer la fondation d' un orphelinat pour les garçons; elle a déjà deux orphelins à sa charge, et plusieurs familles pauvres reçoivent ses visites; les membres sont au nombre de 12, la plupart Portugais.

Je quitte la plume pour aller dîner chez M. Galambert. Il m'apprend que, aux avantages déjà

énumérés pour les employés de la douane, il faut ajouter la faculté d'avoir deux ans de congé, chaque 5 ans; ces deux ans comptent dans le service, on y reçoit demi-paye, mais chaque 7 ans on a la gratification d'une année de paye entière.

Hier soir, 7 novembre, M. Binos, commissaire de police, a été assez bon pour venir me prendre à l'hôtel, et me conduire visiter les principales fumeries d'opium, les restaurants chinois, les mauvais quartiers et le théâtre chinois; il m'a donné de curieux détails sur les mœurs de ce peuple dans les grandes villes.

Je pars demain pour Hong-kong et Canton où j'espère retrouver vos lettres. Mes souvenirs aux amis.

P. S. J'ai fait encore quelques achats et fermé mes caisses; j'ai visité l'église catholique dans la ville indigène, elle a la forme d'une pagode. A côté est un internat avec 100 élèves dont quelques-uns païens; et un externat composé de 150 élèves presque tous païens: ceux-ci assistent à l'instruction faite aux élèves chrétiens. Près de là j'ai parcouru l'hôpital chinois construit par les chrétiens indigènes sur l'emplacement de l'Eglise protestante achetée par eux et démolie. Cet établissement est dirigé par

eux; il contient surtout des vieillards païens; ils sont logés six par chambre dans des étagères comme sur les bateaux à vapeur : pour les rendre heureux on a posé, dans le couloir qu' ils traversent le plus souvent, les magnifiques cercueils qui les attendent.

CHAPITRE VII

Départ pour Hong-Kong — La ville — Les œuvres catholiques — Mœurs chinoises — L'émigration.

En mer 9 9bre 1881.

Hier soir, j'ai salué mes amis et connaissances et entre autres la supérieure des Sœurs Auxiliatrices : elle venait de recevoir 4 bébés dont un de 8 mois, fils d'un ouvrier qui a perdu sa femme. A midi, j'étais sur le *Kasgar*, steamer de la *Oriental and Peninsular Company*. J'y trouve un Père Augustinien espagnol de Manille, et nous nous adressons souvent des *buenos dios, buenas tardes* et *manâna*. J'ai rencontré également ici quelques autres voyageurs que j'avais eus pour compagnons dans la traversée du Pacifique. En parcourant le navire, j'aperçois plusieurs des chevaux que j'ai vu embarquer à Tien-tsin ;

leur vigueur sauvage fait qu'ils se débattent et ont leur bouche en sang ; deux aliborons sont plus pacifiques. On peut s'apercevoir que nous marchons vers les Indes : cuisiniers, domestiques et matelots sont presque tous hindous. Grands, maigres, presque noirs, aux dents blanches et à l'œil perçant, ils sont vêtus de blanc et portent un turban rouge. Quel contraste avec les Chinois ! Encore trois ou quatre jours de mer ! On dit qu'elle est ordinairement mauvaise dans le détroit de Formosa.

Le *Kasgar* a 362 pieds de long, 36,1/2 de large et une machine de la force de 450 chevaux, sa capacité est de 2700 tonnes ; il peut porter 60 passagers de 1re classe, 20 de 2me et plusieurs centaines d'entre-pont.

Jeudi, 10 9bre. Rien de particulier ; navigation assez calme : de temps en temps, nous apercevons la terre : Ning-po, puis *Fuh-chau* et diverses îles. Des bandes de dauphins viennent faire les sauts-de-mouton autour du navire, la pluie tombe légèrement, le vent est favorable, toutes les voiles sont déployées ; nous filons de 12 à 13 nœuds. Un Arménien qui habite Hong-Kong me donne des détails sur Canton. Une dame de Boston me parle d'un prêtre, son cousin, qui est mort à Nice. Nous essayons une partie au *bull* ; on lit, on se promène entre les 5 repas règlementaires ; la nuit

arrive, bonsoir. Ma cabine est assez grande, elle a trois places et je l'occupe seul; je choisis la couchette la plus élevée; il y a plus d'air, mais elle est si dure qu'elle rappelle les lits de brique chinois, et si étroite que je crains d'aller par terre si je remue.

Vendredi, 11 9bre. Je prends un bain de bonne heure. Nous sommes dans le détroit de Formosa : on s'en aperçoit au roulis. Nous passons devant Amoy, nous traversons des flottes de bateaux pêcheurs : j'y compte des centaines de jonques stationnant à distance et formant de grands cercles pour saisir le poisson. Mon excursion habituelle sur le pont me fait rencontrer, aux 3mes, un garçon de 12 ans qui a un livre italien : je peux donc parler avec lui. Il me montre ses trois petits frères et sa jeune sœur ; son père et sa mère sont dans la cale. C'est une famille juive de Trieste, mais les enfants sont nés en Egypte ; ils sont venus rendre visite à une sœur mariée à Manilla et de là ils sont passés à Shangaï pour y trouver du travail; le père est tailleur, mais dans ce métier, impossible de lutter avec les Chinois : à Yokohama ils m'ont fait pour 25 fr. un vêtement blanc que je paye 60 fr. en Europe, et l'étoffe vient de France. Se trouvant sans le sou, cette famille est expédiée gratuitement par les soins du Consul d'Autriche, à Calcutta, où elle espère trouver de l'ouvrage. Sassoun, l'agent de la

Compagnie, étant juif, lui aussi, accorde facilement le passage à ses coreligionnaires.

A la proue, les Hindous lavent leurs pantalons et leurs blouses blanches qu'ils sècheront sur leurs dos. Ils lavent aussi consciencieusement leur corps au savon, mais il ne se fera jamais blanc : ce sont de beaux types bruns et noirs avec traits européens. Ils diffèrent essentiellement des Mongols qui ont la figure aplatie, les joues saillantes et les yeux coupés en amande. Il y a aussi à bord des nègres qui ont soin du charbon, — la couleur convient ! — une vache pour le lait, beaucoup de moutons, de poules et un bœuf pour la marmite. Je trouve un capitaine qui vient de Tien-tsin où il a laissé son navire chargé de charbon dans la vase du Pei-ho ; n'ayant pu le retirer, on a dû le faire sauter avec une torpille pour dégager le passage. Ce soir, nous passerons devant Swatau ; demain matin, Dieu aidant, nous espérons arriver à Hong-Kong.

Samedi 12 9bre. Voici Hong-Kong. Je vois dans le port de nombreux *steamer* : peut-être y trouverai-je quelque combinaison qui me permettra d'abréger mon chemin. En attendant, je jette cette lettre à la boîte. Mes souhaits de bonne fête et de nouvel an aux parents et aux amis, sans oublier fermiers et domestiques.

En mer de Cochinchine sur le steamer Aratoon-Apkar 19 Novembre 1881.

A Hong-Kong, à Canton et à Macao, j' ai un peu écourté ma visite, et le temps m'a manqué pour écrire mon journal. Je le fais ici maintenant sur le bateau, quoique le mouvement soit assez fort et que le mal de tête qu'on éprouve en mer soit peu favorable à la rédaction.

C'est le *samedi, 12 9bre*, à 8 h. du matin, que le Kasgar, steamer de la O. *Peninsular*, ou *P. and. O*, comme l'appellent les Anglais, entrait dans le port de Hong-Kong. Déjà, aux approches de cette ville, nous voyons les collines des îles arides devenir plus vertes et plus boisées, et au détour d'un cap, nous apercevons la ville de Hong-Kong échelonnée le long d'une montagne escarpée à 45 degrés. Le vent du sud-est est arrêté par un rocher; il paraît que l'été on rôtit dans la ville. Les Anglais ont bâti des maisons à la cime des pics, et des coolies les y portent en chaise le soir, pour qu'ils puissent respirer pendant la nuit. Le port est une vaste nappe d'eau enfermée soigneusement entre des îles ; de nombreux navires y sont à l'ancre : j'y remarque les *stamer* de la

Pacific mail qui vont à Yokohama et à St-Francisco, les navires des Malles anglaise et française, les navires qui vont journellement à Canton et à Macao, ceux qui vont chaque semaine à Manilla dans les Philippines, d'autres qui vont à Saïgon et à Bankok, et un qui part chaque trois mois pour Sourabaya, Samarang, Batavia, et enfin ceux de l'*Oriental* pour l'Australie, sans parler des *steamer* à opium des Compagnies Jardine et Sassoun, qui vont chaque mois à Calcutta prendre l'opium du gouvernement anglais destiné à empoisonner la Chine.

Je vois aussi plusieurs pontons et navires de guerre anglais et une grande quantité de jonques chinoises; mais ce qui fourmille, ce sont les *sampans*, sorte de gondoles qui servent de logement à toute une famille. La femme rame avec le mari, et souvent seule avec sa fille, pendant que le mari fume sa pipe. Elle n'a pas ici les pieds estropiés; cet honneur, dans le sud de la Chine, est reservé aux classes élevées; elle est habillée comme dans le nord : pantalons et blouse, elle porte des bracelets d' argent aux pieds, et à la tête de beaux peignes ou épingles d'argent ou de jade.

C'est sur un de ces *sampans* que deux femmes déposent mes malles et rament pour me conduire à ter-

re. Pendant que je m'assieds, des petits enfants sortent de dessous mon siége; je lève la planche et j'en vois cinq accroupis comme des petits chiens dans leur niche. Ces pauvres bambins ne connaissent point le mal de mer: les sampans dansent sans repos sur l'onde mobile, même dans le port; les plus grands gardent les plus petits ou font la cuisine dans un vase de terre. Aussitôt qu'ils peuvent tenir une corde ou une rame, ils aident les parents ; les nourrissons sont attachés par des bandes de toile sur le dos de la mère pendant que celle-ci conduit le bateau — curieuses mœurs !

La population, qui vit ainsi sur les bateaux sans avoir connu d'autres maisons, s'élève à plusieurs milliers. Mais voici que le *sampan* accoste au quai et mes deux femmes prennent chacune une malle sur leur tête et les portent à Hong-Kong hôtel : 1 franc sera toute leur rétribution ; si je n'étais étranger, je ne devrais que la moitié.

A peine débarrassé de mes paquets, je me rends à la Poste et n' y trouve point mes lettres. Je monte en djinrikisha et demande au conducteur de me conduire au Consulat de France ; il semble avoir compris et part au grand trot : il n'a rien compris du tout, car je m'aperçois qu'il tourne et retourne dans tous les quartiers de la basse ville, sans savoir où il va. J'en profite pour voir

la ville. La *Queen's road* est fort animée : de grands magasins européens et chinois étalent toutes les marchandises de l'Europe et de l'Asie, surtout de belles porcelaines et objets variés d'ivoire. Les maisons n'ont pas plus de deux étages avec portiques aussi bien au rez-de-chaussée qu'aux étages : cette précaution est indispensable pour intercepter, l'été, les rayons du soleil brûlant et rendre les chambres moins chaudes.

Je passe devant les casernes ; les soldats sont vêtus de blanc et portent le casque indien formé de moelle de sureau recouvert de toile blanche. Je trouve à l'Hôtel de ville un petit musée, une vaste bibliothèque et un théâtre. A côté, sont le *cricket ground* pour les bourgeois et un autre séparé, pour les soldats. Je passe devant les maisons et les magasins des grandes Compagnies de commerce, puis je finis par dire à mon bon homme, que je veux aller au Consulat ; il demande et redemande et finit par y arriver.

M. Lemaire, notre consul, demeure dans la ville haute. Je quitte mon djinrikisha qui ne peut grimper la raide montée, et sur les indications du consul, je cherche le palais du Gouverneur. Je tourne et retourne en tous sens et me perds dans les jardins publics ; j'en profite pour les visiter : ils sont de toute beauté, et la pente escarpée n'a

servi qu'à les rendre plus pittoresques : sur un rocher nu on a su planter et faire croître les arbres les plus gracieux des tropiques, et tracer des talus et des prairies avec ce beau gazon vert que les Anglais portent toujours avec eux.

Je m'adresse à un grand Indien habillé de blanc et coiffé d'un énorme turban rouge, il porte le bâton de policeman ; il ne me comprend pas. Plus loin, je vois le même bâton de policeman entre les mains d'un Chinois à costume original; celui-ci me comprend très-bien, et me conduit poliment au palais du gouverneur. Il est entouré d'un jardin magnifique et domine la ville. Des ouvriers chinois sont en train de refaire la façade ; on fait partout des améliorations en vue de la prochaine arrivée des enfants du Prince de Galles qui visitent en ce moment le Japon. Les Chinois ont fait autour du palais un treillage de bambou, et travaillent là-dessus en se cramponnant comme des singes.

Du perron du palais, je jouis d'une vue féerique sur la ville et sur le port. Je suis introduit dans les appartements : les salons sont vastes et richement meublés ; j' y trouve les plus belles pièces de la porcelaine chinoise et japonaise. M. Hennesy, pour qui j'avais des lettres, me reçoit avec bonté et me parle longue-

ment des Chinois, pour lesquels il a un amour de prédilection. Sur plusieurs points il développe des théories que je suis loin de partager ; enfin je le quitte après qu'il m'a fait promettre d'aller le revoir avant mon départ.

Après le déjeuner, je fais ma visite à M. l'abbé Borgognoli, vicaire-général de Mgr Raymondi que j'avais laissé à St-Francisco. C'est un homme distingué, à longue barbe et de taille courte, éveillé, énergique et plein de tact ; il me reçoit avec affabilité et m'invite pour le lendemain à déjeuner, après quoi il me présentera aux deux Conférences de S.-Vincent de Paul, et me fera visiter les Œuvres catholiques de Hong-Kong. Cette ville et une partie du territoire environnant est confiée aux soins des Missions-étrangères de Milan.

—Je passe le reste du jour à me renseigner auprès des diverses Compagnies de bateaux à vapeur et à parcourir les boutiques: j'avais appris un peu de *picin,* mélange de toute espèce de langues qui s'est formé dans l'extrême Orient à l'usage du commerce: je commence à me faire comprendre. Le soir, en rentrant, j'assiste à une scène déplorable : deux Anglais, sans doute un peu *gris,* s'étaient pris de querelle et donnaient de la boxe ; l'un d'eux, la figure en sang, gisait par terre, demandant

grâce, mais l'autre l'aurait assommé, si on ne l'en avait empêché ; ce n'était plus un homme, c'était une bête sauvage.

Dimanche, 13 9bre. Je me rends de grand matin à la Cathédrale pour la messe : le plus grand nombre des fidèles sont des Portugais de Macao, les femmes sont toutes habillées et voilées de noir comme des religieuses, c'est le costume d'église des femmes portugaises : s'il en était ainsi dans les autres pays, les jeunes gens n'iraient plus à l'église pour y voir les jeunes filles. Les chants sont en latin, et la musique est bonne. — Après la messe, je fais diverses visites, et à 9 h. 1/2 j'arrive chez l'Abbé Borgognoli. Il a habité longtemps l'intérieur ; il est en Chine depuis 20 ans, et m'a donné sur ce pays de longs et curieux détails.

Les Chinois jouissent partout d'une grande liberté municipale, ils administrent eux-mêmes leurs affaires et recourent le moins possible aux mandarins. Pour s'adresser à eux et demander justice il faut beaucoup d'argent ; on y a recours quand on veut exercer une vengeance. Ils accusent alors celui dont on veut se débarrasser. Le mandarin commence par le mettre en prison, et les parents auront beaucoup à payer pour lui obtenir que la cangue soit moins lourde, la

bastonnade légère, les chaînes supportables, la nourriture suffisante. Avant que justice soit rendue, si jamais elle l'est, la famille sera ruinée, ou le patient mort sous la torture. M. Borgognoli avait vu un jeune homme riche de 19 ans arriver de l'intérieur, appelé comme témoin : le mandarin le met en prison et lui fait dire nettement qu'il n'en sortira qu'après que son père lui aura versé 500 täels (environ 4000 francs) ; le jeune homme écrit à son père qui s'empresse de s'exécuter.

Le Chinois craint le fort, mais il est sans cœur pour le faible. Les villages sont souvent en guerre entr'eux ; ils ne sont pas bien farouches durant la lutte et jouent plus des jambes que de la flèche ou du fusil, mais ils aiment à attendre l'ennemi en embuscade, ils sèment sur ses pas des clous empoisonnés ou creusent des trappes où il se brisera les jambes.

Gare à la jeune fille ou femme qui se laisserait séduire ! la ruine de la famille s'en suivrait immédiatement ; on ferait la guerre à la famille ou au village où le mal aurait eu lieu, et cela sans pitié, jusqu'à ce qu'on eût déboursé autant d'argent qu'on peut en donner. Souvent, quand on ne peut réunir une somme suffisante, la femme ou la fille sont vendues : le prix

arrive parfois à 60 piastres, ou à 80 si elle est enceinte (La piastre comme le dollar, vaut 5 fr.).

Le Chinois se pique d'orgueil ; un des moyens de montrer sa haute situation est de laisser croître les ongles : j'en ai vu avec des ongles longs de 10 centimètres ; ils les tiennent ordinairement dans un bambou pour les empêcher de casser ; il n'est pas rare aussi de voir des batelières avec les ongles des pouces, longs de 3 ou 4 centimètres.

Les Chinois imitent facilement et parfaitement tout ce qu'ils voient faire. Ils sont ici les meilleurs tailleurs, et comme ils se contentent d'un petit gain, ils accaparent la clientèle. Dans 24 heures ils m'ont fait un vêtement complet de flanelle bleu foncé pour un prix inférieur de moitié à ce que je paye en Europe. Peu à peu ils prennent le monopole des métiers et du petit commerce, et il n'y aura bientôt plus place pour l'Européen.

La Compagnie Jardine Matheson avait établi ici une filature à vapeur pour la soie, immédiatement les Chinois l'ont imitée et en ont monté 12 dans divers villages autour de Canton. Elles marchaient fort bien et donnaient de beaux bénéfices, mais les anciens chefs d'ateliers qui voyaient leur situation compromise ont monté la tête à la population, ils ont réuni mille hommes, se sont

rués sur une filature et l'ont brisée ; ils allaient faire le même parti aux autres, mais à la seconde, le chef averti se barricada et les reçut à coups de fusil, puis les patrons se sont concertés, ont publié que tout individu qui viendra les défendre recevra un dollar par jour, et s'il est tué la famille recevra 500 dollars ; s'il est blessé, on donnera plus ou moins selon la blessure ; ils ont par ce moyen réuni 3,000 hommes. La lutte devenant menaçante, le vice-roi a envoyé sur les lieux 1500 soldats et a fermé les filatures. A Lyon, les ouvriers, au commencement, brisèrent aussi le métier Jacquard.

— A 11 h, j'assiste à la Conférence de S. Vincent de Paul: prière, procès-verbal et distribution des bons comme partout, mais rien de plus; j'ai dit à ces excellents Confrères qu'ils avaient bien le corps de l'œuvre, mais que la vie manquait. Je prends une chaise-à-porteur; il y en a ici de toutes les formes, à 10 sous l'heure. Dans une ville où l'on est constamment obligé de monter et de descendre, on en fait usage largement ; on évite ainsi la transpiration habituelle sous une température de 25 à 30 degrés même en novembre.

On explique à mes porteurs qu'ils doivent me conduire à l'orphelinat des Frères de la Doctrine chrétienne ; ils partent au pas de charge et me

conduisent tout droit à un orphelinat protestant. Les directeurs mirent mes porteurs sur la voie, et après une demi-heure de course, ils me déposaient à l'autre bout de la ville chez les Frères de la Doctrine chrétienne. Je trouve là une soixantaine de petits chinois fort occupés à gambader : ce sont ceux qui survivent dans l'Œuvre de la Ste-Enfance ; les métiers sont assez négligés. J'ai vu là aussi trois petits orphelins portugais de Macao: ils ne peuvent se faire avec les Chinois. Le frère directeur vient de Saïgon qu'il a habité durant plusieurs années; il me raconte toutes les misères que le gouvernement colonial fait endurer là aux écoles catholiques : plusieurs ont lâché prise, les autres les suivront. Les Frères ont aussi, dans la ville de Hong-Kong, un collége pour les Européens avec plus de 200 élèves.

Mes porteurs rebroussent chemin et viennent à l'autre extrémité de la ville. Après une heure de marche rapide, ils me déposent à l'église St-François Xavier, chez les Sœurs Canossiennes de Milan. Ces bonnes sœurs ont là un double externat ; celui des Chinoises compte 60 élèves, celui des Européennes en a 40. J'ai vu dans cette maison une œuvre bien intéressante et bien nécessaire : celle des *Madeleines*. Elles sont 19, et plusieurs ont leur bébé; j'en ai compté 12. Sur les 19,

trois sont anglaises ou irlandaises. Les Sœurs Canossiennes ont aussi, non loin de la cathédrale, une vaste maison que j'ai visitée avec le bon Père Borgognoli. J'ai trouvé là deux externats pour les Européennes, un orphelinat également pour les Européennes; les jeunes filles y sont occupées à la broderie, aux tissages et aux autres métiers; on les marie difficilement. Il n'en est pas ainsi pour les orphelines chinoises de la Ste-Enfance; celles-ci sont toujours retenues d'avance. Les Chinois sont nombreux ici, il y en a plus de 100 mille à Hong-Kong et à peine quelques centaines d'Européens; de plus, la mauvaise habitude qu'ont les Chinois de tuer ou d'exposer les filles à leur naissance, fait que plus tard ils en manquent.

J'ai vu aussi chez les Sœurs Canossiennes les bébés de la Ste-Enfance : dans une salle j'en ai compté 17 mourants, plusieurs avaient des plaies et des tumeurs et portaient la peine des désordres des parents. Dans cette immense maison des Sœurs qui s'étage le long de la montagne, il y a, à la partie supérieure, un local pour les vieilles femmes pauvres et infirmes, un local pour les aveugles; j'y ai même vu une pauvre folle.

L'œuvre de la Ste-Enfance à Hong-Kong est partagée entre les Canossiennes et les Sœurs de

St-Paul de Chartres : c'est la maison de ces dernières qui a été le berceau de la Ste-Enfance, de cette Œuvre qui arrache tous les ans à la mort tant de milliers de pauvres créatures : je la visite avec émotion. Les bébés sont rangés en bon ordre et me font leur salut le plus gracieux ; ils sont 150 de tout âge. « Que Dieu vous conduise ! » me disent-ils en chinois ; les plus petits sont au réfectoire ; ce sont des femmes aveugles qui les servent à table. Ces Chinoises aveugles de naissance, recueillies elles aussi par la Ste-Enfance, ont une habileté inconcevable : elles sont chargées de la couture, du blanchissage du linge et de plusieurs soins aux petits enfants.

Dans la salle des mourants un seul est au berceau. 150 sont en nourrice, moyennant 1 dollar 1/2 (f.7,50) par mois. Tous les jours un certain nombre sont portés à la porte du couvent enveloppés dans un linge ou dans une feuille de papier ; quand la sœur portière entend la clochette, elle arrive et ramasse la pauvre créature. Durant l'année 1880, 800 ont été ainsi ramassés à la porte du couvent des Sœurs de St-Paul, et autant à celui des Canossiennes.

Je demande à la supérieure, des détails sur les petites Chinoises. Elles sont peu sensibles, me dit-elle, et montrent peu de cœur, c'est

le caractère national; elles ne cèdent qu'à la crainte. J'étais près de sortir, quand une sœur apporte un petit bébé qui venait d'être recueilli : c'est une fillette qui paraît mourante. On me prie de la baptiser : c'est la première fois de ma vie que je remplis cet acte religieux ; je verse avec émotion l'eau

Coolie Chinois.

sur le front de l'enfant en prononçant les paroles sacramentelles, et je m'en vais tout content d'avoir envoyé une Ernestine en Paradis, mais tout pensif sur les mœurs singulières de ce pays !

Je passai la soirée au Club. Ici, comme à Shangaï et dans tous les pays où les Anglais s'éta-

blissent, le club est le point de réunion générale; on y trouve salle de lecture, bibliothèque, billards, salles de jeu, restaurant, salle de bal et plusieurs chambres et salons qu'on loue aux membres du club ou aux personnes présentées par eux. J'y rencontre M. Kopmanshop pour lequel j'avais une lettre. Ce monsieur est hollandais, et entrepreneur d'émigration pour les coolies. Il m'a donné sur son entreprise des détails intéressants.

Il a, à sa solde, des Chinois qui parcourent l'intérieur et engagent, dans les villages, les jeunes gens qui veulent s'expatrier. L'engagement est ordinairement pour deux ans; on promet au coolie un gain de 25 à 30 dollars par mois, s'il travaille en Californie aux chantiers de chemin de fer, mais là, sa nourriture lui absorbera la moitié du gain; il gagnera 12 dollars par mois, outre la nourriture, dans les plantations de cannes à sucre de la Louisiane. L'embaucheur remet à l'embauché 60 dollars, dont 50 sont destinés à payer la traversée en bateau à vapeur, et 10 pour se rendre de l'intérieur à la mer; il signe une obligation de 100 dollars à rendre par payements mensuels durant l'année; si la somme n'est toute rendue dans l'année, ce qui reste porte intérêt, et les intérêts chinois sont au moins de 30 0/0. L'embauché doit

donner une caution; quand la famille n'a pas de quoi répondre, ses sœurs servent de caution. Si le coolie manque à ses engagements, s'il s'échappe ou ne paye pas, la pauvre créature sera vendue au plus offrant et l'argent empoché par l'embaucheur.

M. Kopmanshop m'a dit que le gouvernement anglais lui suscite de grandes difficultés : les contrats d' engagement sont défendus, il est obligé de faire l'engagement sur parole, sauf à rédiger l'écrit en mer ; le coolie, interrogé par le commissaire du gouvernement, répond qu'il se rend librement et sans engagement en Amérique dans l'espoir d'y trouver du travail. M. Kopmanshop était occupé à en exporter 1000 à St-Francisco par le *steamer* de la Pacific Mail l'*Océanic* qui doit partir dans trois jours.

Le gouvernement anglais, qui défend dans ses ports l'émigration des coolies, l'autorise pour les colonies anglaises. Il venait d'en expédier lui-même un plein navire dans une partie de l'Inde, avec engagement pour 8 ans, au gain de 8 piastres (40 fr.) par mois.

Depuis deux mois que M. Kopmanshop est à Hong-Kong, il a déjà vu partir pour diverses destinations 50[illegible]0 coolies. (Dans l'extrême Orient, on appelle coolie l'homme de peine). Ils sont ici fort peu payés et gagnent à peine leur nourriture ; s'ils

sont bien traités à l'étranger, avec de l'ordre ils amassent de petites fortunes qu'ils reportent invariablement dans leur pays. S'ils meurent sur la terre étrangère leur cadavre sera rapatrié et déposé à côté de leurs pères. Malheureusement, le Chinois comme l'Anglais porte partout ses mœurs avec lui : le jeu et l'opium sont ses deux plaies inséparables.

Pendant que le gouvernement de Washington vient d'obtenir à Pékin un traité pour limiter l'immigration chinoise en Californie au strict nécessaire; le gouvernement de Rio-Janeiro a passé un traité avec la Chine pour l'immigration de plusieurs milliers de coolies au Brésil. M. Kopmanshop attend le texte du traité pour s'occuper de l'exécution ; la poste entre Pékin et Canton, étant faite par voie de terre, le traité restera un mois en route. Dans la prévision des difficultés qu'il aura pour embarquer ses coolies à Hong-Kong, il a fait écrire par le consul de France aux autorités françaises de Saïgon pour savoir s'il pouvait les embarquer dans la colonie française ; dans ce cas il les dirigerait de Hong-Kong sur Saïgon où les contrats seraient signés. Il y a quelques années, les coolies s'embarquaient au port de Macao, maintenant cela est défendu , et on dit que ce résultat est dû aux intrigues anglaises près le gouvernement de Lisbonne.

CHAPITRE VIII

Canton. — Les pirates. — L'industrie. — La torture. — Macao. — La grotte de Camoëns.

Lundi, 14 9bre. A 8 heures du matin, me voici en route pour Canton sur le *Kiu-kian* grand *River-steamer* à deux étages et à deux roues, comme on les voit sur les fleuves d'Amérique. Dans l'étage inférieur, des centaines de Chinois sont entassés et accroupis dans tous les coins : les uns fument la pipe, les autres l'opium; ici, un groupe écoute un conteur d'histoires; là, d'autres sont attentifs à la musique qui se fait entendre dans le salon des femmes.

Ce salon est à l'arrière; j'y vois environ 150 Chinoises et plusieurs bébés; les jeunes filles sont pinturlurées, fardées, et chargées de bracelets. Ces passagers payent 40 cens (2 fr.) de Hong-Kong à

Canton. A l' étage supérieur, les Chinois de 1re classe payent 1 dollar 1/2 : je vois parmi eux plusieurs lettrés à grandes lunettes. Un salon spécial est réservé à l'avant pour les Européens : ceux-ci payent toujours double partout, leur prix de passage est de 3 dollars (15 fr.).

Nous naviguons dans un labyrinte d'îles arides et rocailleuses; si elles étaient boisées, on se croirait au Japon dans la mer intérieure; l'eau est de couleur vert de bouteille. Partout des bateaux de pêcheurs réunis en grandes compagnies; par-ci, par-là, de longues lignes de pieux fixés au fond pour tenir les filets.

Au détour d'un cap, nous apercevons le *Fouyou*, steamer chargé de riz, en route pour Canton. Quoique en plein jour, à cause de la pluie et du brouillard, il s'est engagé dans les rochers et on le décharge pour le mettre à flot, un grand nombre de jonques tirées par un remorqueur viennent en recevoir le chargement.

J'essaie de renouveler ma visite à l' étage inférieur, mais je trouve tout barricadé : les passages des escaliers sont recouverts de grilles en fer assujetties par un cadenas et, à chaque porte, un Portugais est posté, le sabre à la main, prêt à larder les Chinois. Je demande la raison de ces précautions ; on me répond qu' il y a 5

ou 6 ans, le *Spark*, steamer de la même Compagnie, faisait route entre Canton et Macao, lorsque, à un moment donné, les Chinois dans l'étage inférieur simulèrent une lutte ; le capitaine descendit pour les tranquilliser, mais il fut tué immédiatement; les passagers européens eurent le même sort, et le navire fut jeté à la côte après le pillage : ces singuliers passagers étaient des pirates déguisés. Aussi, toutes les jonques ont des canons pour se défendre contre les pirates ou sont elles-mêmes repaires de pirates.

Vers 10 h. 1/2 nous laissons au loin, à gauche, l'île de Macao ; vers 1 heure, l' eau commence à jaunir; à midi, nous entrons dans la rivière des Perles ou rivière de Canton. Quatre forts en défendent l'entrée; les uns sur collines, les autres quelques mètres au-dessus de l' eau ; ils sont ornés d' une grande quantité de drapeaux blancs avec un disque rouge au centre. Nous rencontrons le *Ei-chian*, steamer qui fait au retour la route vers Hong-Kong; puis des canonnières chinoises qui, au nombre d'une quinzaine, sont commandées par des officiers européens, mais les deux dernières ont des officiers chinois sortis de l' école française de Fuh-Chau.

Nous voyons aussi les *gun-boats* anglais qui circulent pour tenir en respect les pirates. La campagne

est verte et riante, les bords de la rivière sont plantés de cannes à sucre, dont on fait ici deux récoltes par an; les Chinois en extraient le sucre et le raffinent grossièrement. Nous voyons aussi de grandes plantations de bananes d' excellente qualité; de vastes rizières donnent deux récoltes de riz par an, et souvent une troisième de froment. De riantes collines s' étagent dans le lointain. Elles portent au sommet de hautes pagodes en forme de tours à 8 ou 10 étages, et sur les flancs de nombreux tombeaux de famille. Nous longeons plusieurs îles de diverses grandeurs et laissons de côté des anses et des golfes assez profonds.

Vers 3 heures, le navire stoppe; des centaines de sampans l' environnent; ils prennent les passagers pour Wan-poe, ville située près de là sur l' autre bras de la rivière. Enfin, le fleuve s' anime de plus en plus, nous apercevons par-ci par-là des cerfs-volants d' enfants, puis les hautes tours de la cathédrale catholique et les tours des Monts-de-piété.

Nous passons devant l'île de Shamien où sont les Concessions européennes, et à 4 h. 1/2, nous descendons sur le quai à Canton. La rivière continue d'être navigable pendant plus de 100 milles et rejoint les canaux qui se dirigent de tous les côtés et

arrivent jusqu'à Pékin. Une batelière me passe à l'autre rive, au bureau de M. Deacon et Cie. M. Duval, qui régit la maison, me reçoit poliment et m'invite à loger chez lui.

Je prends un *cicerone* chinois qui parle un peu l'anglais et profite de ce qu'il reste de jour pour visiter sur la rive gauche le grand faubourg de la ville. A travers un dédale de rues étroites, de ponts jetés sur des canaux, mon guide me conduit au temple de Honan, le plus important de Canton. Je remarque dans la cour deux *banians* dont le tronc mesure environ trois mètres de diamètre. Nous traversons plusieurs cours, longeons sous des portiques les longues files de cellules des lamas et arrivons à la cuisine où nous remarquons d'énormes chaudrons, dans chacun desquels tiendrait un bœuf entier. Le réfectoire a de longues tables allignées comme les bancs d'une école.

Au jardin, on voit de magnifiques fleurs et une belle collection de crêtes-de-coq jaunes, rouges et mélangées de toutes les couleurs. Un peu plus loin, sont les orangers, les mandariniers, arbres à petites oranges amères que nous appelons *chinois*, et une collection de plantes taillées en forme d'animaux divers : grenouilles, cerfs, lions ; il y en a en forme de lanternes,

de *campanile*, et une grande quantité en forme d'homme ou de femme : les pieds, les bras et la figure sont en terre cuite ; le corps est formé de la plante.

Nous traversons le potager pour arriver à l'endroit de la crémation : c'est le privilége des prêtres chinois d'être brûlés après leur mort. Dans une petite tour carrée en brique, on dépose leur corps sur un trou contenant le bois à brûler; la fumée s'échappe noire et épaisse par le haut ; ce qui reste des ossements calcinés est déposé dans une urne numérotée, qui prend place dans une chambre assez semblable aux *colombarii* qu'on voit à Rome.

Au retour, nous assistons à l'office. Les lamas arrivent en bon ordre avec leur habit de chœur, et prennent place dans le temple, à droite et à gauche de l'autel. Le grand-prêtre se fait un peu attendre : pendant ce temps, les lamas se pressent autour de moi, examinent mes habits et posent à mon guide de nombreuses questions sur la qualité de mon mandarinat en Europe.

Le *tam-tam* retentit, chacun se range : le chef est là. Il est jeune et sympathique, il me salue gracieusement. Les cierges sont allumés comme dans nos églises, chacun est à son

poste ; le chef agite une sonnette et l'office commence. Tous se prosternent à terre, puis, à gauche, on bat sur une grande cloche, on chante, on joue en cadence sur quelques instruments, on se prosterne ; puis, à droite, on frappe sur un énorme tambour, on chante, on prie de même, on se prosterne, et ainsi de suite. Dans un coin est une machine à prier : c'est un cylindre sur lequel on roule un papier portant de longues prières.

Continuant notre exploration, nous arrivons à une chambre dans laquelle on conserve les porcs sacrés : ils doivent être douze ; j'en ai compté huit seulement, blancs et fort gras ; on ne peut les tuer ; ils doivent mourir de vieillesse.

Les lamaseries ont leurs biens et sont souvent fort riches; néanmoins le peuple déteste les lamas, car ils sont rarement à leur devoir; ils se recrutent trop souvent parmi les mauvais sujets : un banqueroutier qui se rase la tête et entre dans une lamaserie ne peut y être recherché.

En sortant du temple de Honan, j'arrive par des rues tortueuses à la rivière. Je monte sur un sampan : il est propre et orné de miroirs et de fleurs comme une gondole; une jeune fille de 12 ans rame à la proue et sa mère à la poupe ; il me semble que je traverse le grand

canal de Venise. Sur l' autre bord, mon guide me conduit encore le long de mille petites rues fort semblables à celles de la ville des doges, et enfin nous arrivons à la cathédrale catholique.

Elle occupe l'ancien Yamen du vice-roi Yeh dans la ville neuve. Le terrain a 875 pieds de longueur et 500 de large; l'église a été commencée en 1860 par Mgr Guillemain et les tours ont été achevées l' an dernier ; on travaille encore à l'intérieur. La longueur du monument est de 236 pieds sur une largeur de 88 et 96 au transept, la hauteur est de 75 pieds à la nef et de 150 pour les tours ; sa forme est celle d' une croix latine ; elle a trois nefs avec 7 autels de chaque côté , elle est de style gothique pur et construite entièrement en granit : les ouvriers chinois, qui ont exécuté sur cette dure pierre de si belles découpures, sont d'habiles gens.

Ce n'est pas sans peine qu'on a pu élever les deux tours : les Chinois y ont fait toutes sortes d'oppositions, croyant qu'elles couperaient pour plusieurs le vent du bonheur; ils ont fait une émeute et brûlé les maisons de plusieurs chrétiens.

Je visite l'orphelinat qui renferme environ 100 petits Chinois. Un peu plus loin de pieuses filles chinoises ont soin des orphelines au nombre de 60. Les Sœurs de S.-Vincent de Paul qui

les dirigeaient se sont retirées d'ici après les massacres de Tien-tsin : des indices sérieux leur faisaient craindre le même sort.

Mgr Guillemain, évêque de Canton, est vieux, et séjourne à Rome ; il a obtenu un Coadjuteur en la personne de Mgr Chausse qui m'accueille avec bonté, et me donne plusieurs détails intéressants sur la Chine et sur les Chinois.

La chrétienté de Canton compte 1500 fidèles dans la ville, et 24.000 sont éparpillés dans la province ; les Pères des Missions-Etrangères de Paris desservent 37 postes. Je vois dans le jardin quelques mûriers ; ici on les coupe en broussailles, et ils repoussent sans cesse. Les Pères cultivent aussi quelques vers-à-soie : une récolte prend trois ou quatre semaines ; ces récoltes ici se succèdent sans interruption, on en fait ordinairement six par an; cette année on en a fait sept.

C'est bien tard quand je quitte Mgr Chausse ; les veilleurs de nuit faisaient entendre partout le bruit monotone de leur crécelle. Le gaz n'est pas encore connu à Canton : l'évêque missionnaire m'avait muni d'une lanterne. Nous suivons encore notre labyrinthe de rues jusqu' à la rivière que nous descendons en sampan.

Chemin faisant, nous voguons devant une rangée de barques illuminées. Je demande à les visiter :

ce sont les «bateaux des fleurs» *(flower-boats)*. Je trouve, sur chacun d' eux, une troupe de jeunes filles pinturlurées et de riches jeunes gens en robe de soie: ici on dîne, là on chante, ailleurs on rit. On fait chanter pour moi la meilleure chanteuse ; elle tire de son luth quelques notes plus ou moins harmonieuses et de sa poitrine des sons qui ne le sont pas du tout.

La musique chinoise ne vaut pas grand chose et de leur côté, les Chinois ne sont pas sensibles à la nôtre. Les instruments à vent les fatiguent : les Pères Jésuites qui avaient formé une Bande de musique avec leurs élèves Chinois à Zi-gua-way furent forcés d'y renoncer.

Je finis par répondre aux gracieuses invitations de tous ces jeunes gens que, pour ce qui les concerne, c' était peu avancer leurs études et trop gaspiller leur argent que la fréquentation des *flower-boats*, et tranquillement je m'esquive, les laissant à leurs plaisirs. Je continuai à descendre la rivière, et à 7 h. 1/2 j' étais à l'île Européenne devant la maison de M. Deacon.

Les maisons des négociants, ici, sont des palais : portiques, vastes et hautes chambres, riches jardins, nombreux domestiques, mobilier et service princiers.

Après le dîner, M. Duval me conduit au club où je rencontre quelques Français. L'un d'eux M. Pratt, inspecteur de soie, me donne beaucoup de renseignements relatifs à la soie. La Chine en exporte annuellement 80. 000 balles sur lesquelles 13. 000 sortent de Canton ; le Japon en exporte 20.000 balles ; la balle pèse 100 livres, soit environ 48 kilogrammes. Les Chinois la vendent à *picul*, poids de 130 livres ; le prix varie souvent; il est actuellement d'environ 450 dollars le picul, soit environ 2,000 fr. la balle, ou de 4 à 5 mille francs les 100 kilogrammes. La nuit était déjà bien avancée lorsque je vins chercher à la maison un repos nécessaire.

Dans une chambre de prince je ne trouvai qu'un matelas de crin sur grillage de bambou; c'est la couche anglaise en Chine, en Europe, et partout; on y est moins sensible lorsqu'on a dormi longtemps sur les briques de l'auberge chinoise.

Mardi, 15 9bre. Le matin à 6 h. mon bain était prêt, à 6 1/2 le déjeuner servi, à 7 h. les chaises-à-porteur avec le guide stationnaient à la porte.

Je commence par visiter un établissement français dirigé par un des jeunes gens de Lyon, chargés de vérifier la *condition* de la soie. Ils ont

installé une machine qui, moyennant un poële et une prise d'air, arrive à sécher complètement des échantillons de soie ; ceux-ci sont pesés à l'état naturel et après l'opération ; on connaît ainsi de combien d'eau la soie était imprégnée. Les Chinois étaient arrivés à l'imbiber jusqu'à 12 0/0, ce qui faisait une grande perte pour le commerçant européen. On a eu de la peine à faire accepter cette vérification aux marchands indigènes ; mais comme ils vendent leur soie plus cher si elle est passée à la *condition*, ils y trouvent maintenant leur compte.

Je parcours l'île des Européens et je vois avec étonnement que la partie supérieure réservée aux Français ne contient pas une seule maison. La France n'a ici aucune maison de commerce. Je rends visite à M. Henri Dent, jeune inspecteur de soie que j'avais rencontré en Amérique sur le chemin de fer du Pacifique, et je poursuis ma route vers la vieille ville.

Je passe la matinée à parcourir les boutiques de porcelaines, de soie, d'ivoire, de broderies, de meubles sculptés, etc. Comme étranger, on me fait des prix assez forts et j'achète peu de chose. Je visite plusieurs ateliers d'orfèvrerie, de chaudronnerie, de fabricants de cercueils, de charpentiers, de polisseurs de cristal de roche et

de pierres de jade, de fabricants de verre, de tisserands. Partout on travaille ; Canton est un immense atelier ; sa population atteint le chiffre de 1.250.000 habitants dont 250.000 vivant sur la rivière dans les bateaux.

C'est avec étonnement que je vois les plus belles broderies exécutées par des hommes. Je visite des restaurants, des maisons de thé, j'y vois des sucreries et des confiseries variées à l'infini et les mets les plus singuliers. J'achète un nid d'hirondelle dont les Chinois sont si friands. Je vois avec horreur peler les chiens et les chats, ceux-ci miaulent dans une cage et semblent me demander leur délivrance.

J'achète pour Mgr Postel un peu de tabac qu'on rabote sous mes yeux, et je visite la maison d'un riche Chinois. Les salons et les galeries sont bien disposés et richement meublés. On a peu de soin pour les chambres, il faut si peu de place à un Chinois pour s'y blottir.

Chemin faisant je rencontre deux cortèges de mariage; ils sont en tout semblables à ceux que j'ai vus dans le nord.

Toutes les boutiques ont un riche Bouddha avec des cierges exactement comme à Gênes, et à Naples; mais en plus, à côté de la boutique, sur la rue, il y a des niches où les femmes

brûlent les bâtonnets d'encens pour attirer le vent du bonheur. Il est plus de midi lorsque j'arrive à la Mission ; les Pères sont déjà à table, mais la course a tellement aiguisé mon appétit, que je les rattrape facilement.

Après le dîner, je grimpe sur une des tours de la Cathédrale d'où je domine la ville entière. Un missionnaire qui s'est fait mon *cicerone* me donne des explications sur les divers monuments et quartiers : ici la vieille ville avec ses anciens murs qui ont 6 milles de long ; là, la ville nouvelle ; plus loin, tel *yamen* ou telle pagode, la maison des vieillards, des orphelins, des aveugles, le village des lépreux, le *white claud mount* ou montagne du nuage blanc, etc.

Je descends de la tour, prends congé des missionnaires et continue ma course en chaise. Je grimpe sur la muraille de la vieille ville, elle a 25 pieds de haut et autant de large. Comme pour la Grande Muraille, les parois extérieures sont en briques, et le dedans en terre. Sur une tour qui surmonte la porte, sont de vieux canons rouillés; au pied est une horloge à eau fort simple et qui date de plus de mille ans : 4 baquets sont étagés les uns sur les autres et ont au bas chacun un petit trou avec un tuyau ; l'eau se déverse goutte à goutte du plus haut dans

le 2e, du 2e dans le 3e et de celui-ci dans le 4e; ce dernier porte une natte qui s'élève et pousse en haut une règle numérotée à mesure qu'il se remplit; ses gradations indiquent l'heure qui est affichée en dehors sur de grandes planches, pour le public: pas plus difficile que çà!

Dans la même tour, je parcours les salles d'une imprimerie chinoise; leur système est aussi fort simple et a précédé le nôtre de quelques siècles: ils gravent la page sur une planche de bois, y passent l'encre avec un pinceau, posent le papier et frottent dessus, c'est notre stéréotypie.

Je pénètre dans un Mont-de-piété. Ils sont nombreux et on les aperçoit de loin; ce sont de hautes tours carrées en briques dans lesquelles on étage les objets donnés en gage, soigneusement empaquetés et numérotés. Je passe à travers des portes et des grilles de fer et par des échelles de bois, j'arrive au sommet. La vue, comme celle de la tour de la cathédrale, domine la ville et la campagne. Ce genre de construction est nécessaire pour préserver les gages contre le feu et les voleurs. L'intérêt est de 2 0/0 par mois, après 3 ans le gage est perdu.

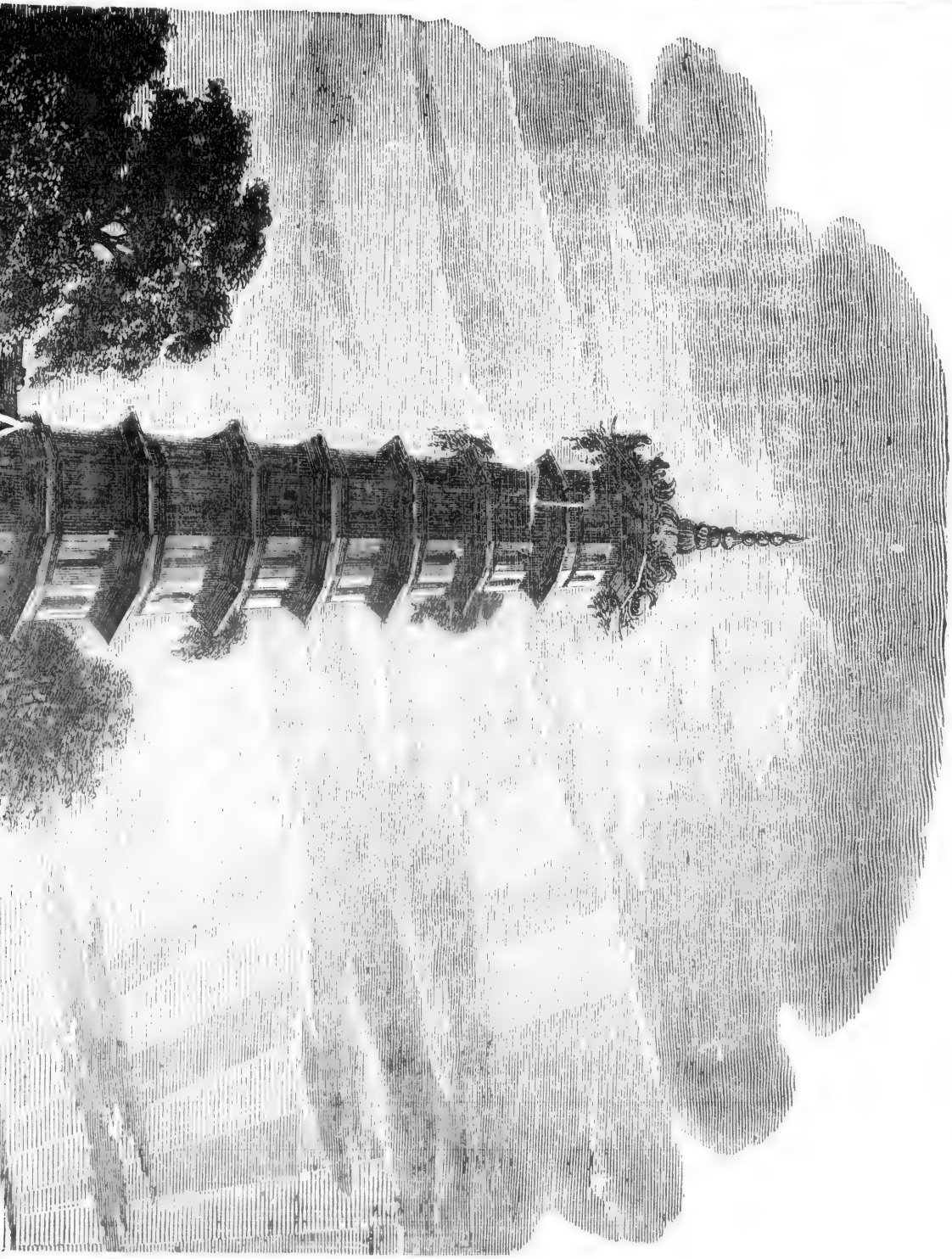
J'arrive au Consulat de France construit sur un ancien *yamen*. Les troupes françaises et anglaises stationnèrent à Canton depuis 1857,

jusqu'en 1861. Durant ce temps, la ville fut administrée par les alliés; après la paix, les Anglais ont choisi dans la ville un yamen et les Français un autre pour leur consulat. Une allée de *banians* dans le Consulat français est de toute beauté. Le Consul et son chancelier m' accueillent poliment.

Je continue ma route et j'arrive à la Pagode des 9 étages, haute de plus de 50 mètres. Plus loin, j' entre dans la Pagode des 500 disciples de Bouddha. Ce sont des statues en pierre richement coloriées, ayant toutes une posture différente. A côté de la statue de l' Empereur j'ai remarqué une statue à costume vénitien, le guide me dit que c' est celle de Marco Polo.

Je visite encore des Mosquées et des Pagodes. L' une d'elles arrête principalement mon attention: c'est la Pagode de l'Horreur. Les Chinois y ont retracé leur enfer en statues de grandeur naturelle; elles sont disposées par groupes, à droite et à gauche d' une vaste cour, en 5 compartiments de chaque côté. Le 1er groupe représente la transmigration des âmes; dans le 2e, on presse le coupable entre deux meules; dans le 3e, un autre est jeté dans une chaudière d'huile bouillante; dans le 4e on en pousse un sous une cloche rougie par le feu; dans le 5e groupe on

Canton. — Pagode chinoise.

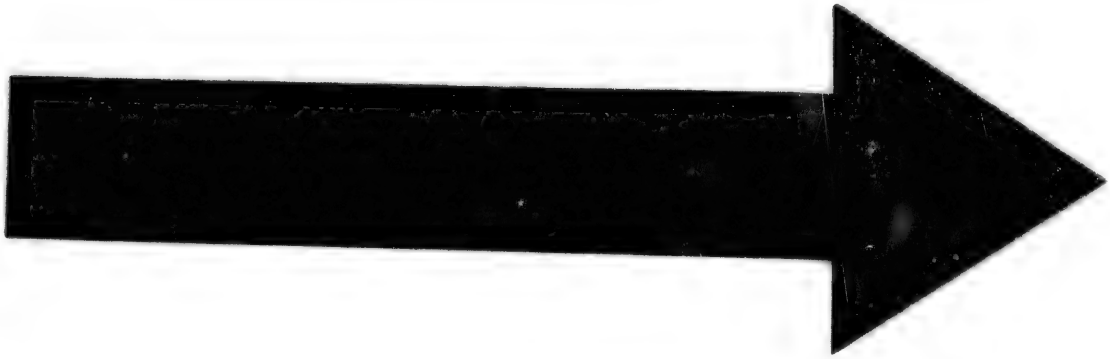


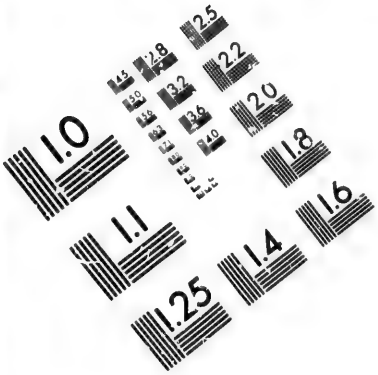
décapite; dans le 6e on scie les malheureux entre deux planches; dans un autre on donne la bastonnade, etc. Le peuple chinois vient en grand nombre dans cet endroit où de nombreux diseurs de bonne aventure leur escamotent l' argent.

Dans le temple du dieu de la médecine, le jour de sa naissance, les fidèles viennent l' éventer vigoureusement et rapportent leurs éventails pour s'en servir en faveur des fiévreux.

J'arrive enfin aux prisons. Comme à Shangaï elles sont publiques: plusieurs prisonniers se promènent dans la rue, les deux pieds dans une chaîne; quelques-uns traînent à la chaîne des pierres plus ou moins lourdes, d'autres ont suspendu avec des ficelles, à la partie supérieure de la jambe, le lourd anneau de fer qui leur blessait la cheville. J'en vois un groupe autour d' un chien qu' ils découpent et qu' ils mangent; ils m' en offrent un morceau; d'autres portent au cou une lourde chaîne, quelques-uns ont la cangue.

Après avoir traversé plusieurs cours, j' arrive au Tribunal. Deux mandarins accompagnés de plusieurs greffiers faisaient subir l'interrogatoire aux accusés: ceux-ci succédaient les uns aux autres, tirés par une chaîne qu' ils portent au cou. Arrivé devant le magistrat, l' accusé est jeté à genoux pour entendre l'acte d'accusation;





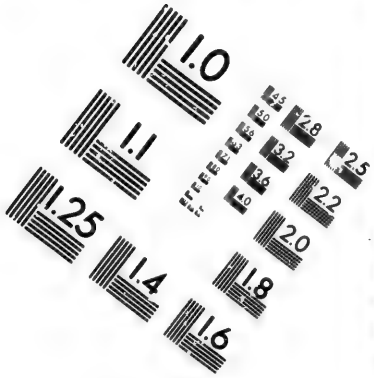
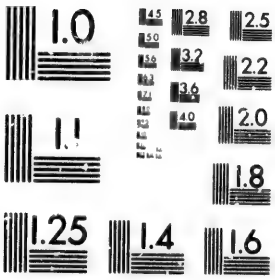
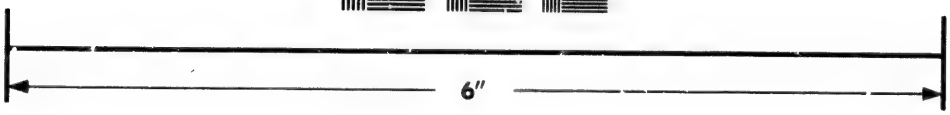
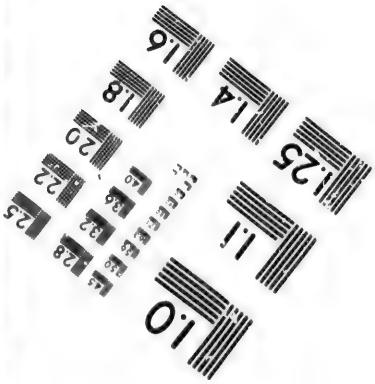
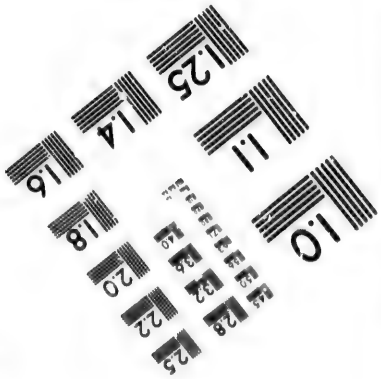


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.0

après cette lecture, on le somme d'avouer; il refuse, on le bat fortement sur les talons avec une barre de bois; il crie, il se débat, il avoue, on cesse de frapper; le greffier imbibe dans l'encre l'index du patient et lui fait ainsi toucher la sentence; il est condamné à mort; demain il sera décapité.

Un autre arrive, même procédé; il refuse d'avouer: on place un chevalet contre une poutre, on y adosse le patient; sa queue est passée en haut dans un trou du chevalet; ses genoux reposent sur de rudes chaînes; ses pieds sont suspendus par les orteils et ses mains par les pouces... la souffrance ride sa face, il gémit. Bientôt un autre malheureux vient prendre la même posture à côté de lui: celui-ci n'a point de queue, il a déjà subi un jugement et la queue lui a été coupée; c'est un des châtiments infligés aux voleurs.

Tout cela se passe en public; des curieux sont là, des enfants même aident à traîner les patients par les chaînes. Un prisonnier vient se placer à côté d'un des torturés, il l'exhorte de son mieux à souffrir et à se taire: « Je vois bien, dit-il, que tu es suspendu par les orteils et par les pouces, mais réfléchis, que mieux vaut perdre les doigts que la tête. »

Il paraît que d' après la loi chinoise on ne peut condamner quelqu'un sans qu' il ait avoué son crime. Singulier moyen pour les faire avouer! On vient de découvrir que deux riches marchands accusés de meurtre et exécutés, il y a trois ans, après leur aveu arraché sous la torture, étaient innocents; pour les pousser à l' aveu, on leur avait écrasé les doigts.

L' institution du ministère public est inconnue en Chine. Un crime ne sera jamais poursuivi sans un accusateur, et les accusateurs manquent souvent, soit parce que l'accusé est parfois puissant ou riche, soit parce qu'il faut débourser beaucoup d' argent pour obtenir la justice.

Je ne puis longtemps supporter le spectacle de la torture, et je sors tout bouleversé pour rencontrer un spectacle plus triste encore.

Dans un coin de la ville, un petit triangle d'environ 800 mètres carrés est entouré de poterie que des fabricants voisins y font sécher; au centre, le guide me montre trois mares de sang: ce sont les exécutés d'hier, nous dit le gros bourreau qui survient; et si vous voulez venir, il y en a autant pour demain.

Le guide me montre contre le mur la croix où les grands coupables sont suspendus, puis étranglés ou décapités; et un crâne qui gît à

terre ; il a peut-être servi de pâture aux chiens. Une moyenne de 300 décapitations a lieu, là, tous les ans ; durant la répression des Taé-pings 50,000 têtes y ont été tranchées dans une seule année. Je sors navré et pensif de cet *haceldama*, et à travers le labyrinthe des rues, j' arrive à 5 h. du soir au bateau à vapeur.

Là, la scène est moins triste, j'y retrouve des connaissances, deux jeunes négociants allemands et un missionnaire italien avec lequel nous causons durant la soirée.

Après le dîner, j'obtiens qu'on ouvre les verrous et je passe à l' étage inférieur pour visiter les Chinois : ils dorment ou fument l' opium. A la salle des femmes deux d'entre elles jouent à la *morra* et chantent, en se disputant une bouteille de vin. Je remonte dans ma chambre, et je m'endors profondément, malgré es moustiques.

Le matin, au jour, un grand bruit de pétards me réveille, je regarde par la fenêtre et je vois que nous sommes dans le port de Hong-Kong, et que les pétards sont les adieux des mille Chinois qui s'embarquent sur le steamer *l' Océanic*.

A 2 heures, je monte sur le steamer de Macao ; *river-steamer* semblable à ceux de Canton. Nous prenons à gauche et naviguons à travers un labyrinthe d'îles ; peu à peu la mer s' élargit,

l'eau verte devient jaune: à 4 h. 1/2 nous sommes en face de Macao.

Rien de plus pittoresque que cette ancienne ville portugaise vue de la mer : sur une hauteur, le phare ; à mi-côte, l' hôpital militaire et plus bas une immense caserne ; sur le quai, des maisons jaunes, vertes, blanches, rouges; à gauche, sur une élévation, un ermitage entouré d' arbres ; dans le lointain, les tours de la cathédrale, les clochers des nombreuses églises, les ruines de l'ancienne cathédrale brûlée en 1840, le tout forme un cadre excessivement varié.

Nous défilons devant la ville et doublons le cap pour entrer dans le port : là, la scène change. Nous passons devant une caserne de police construite en style arabe et nous sommes en face de la ville chinoise avec ses boutiques, ses chaises-à-porteurs, ses marchands ambulants, sa population fourmillante. A peine débarqué, je prends une chaise et je vais chez M. Lorenzo Marquès à qui M. Sylva, un de nos confrères de Hong-Kong, avait annoncé mon arrivée.

Cet aimable vieillard de 70 ans, plein de vie et d' énergie, est comme le seigneur de l'endroit. Son château est entouré d'un magnifique jardin orné de toutes sortes de plantes des tropiques : j'y vois les caféiers, l'arbre à fruit de Jacquier

et plusieurs espèces de palmiers. L'aimable propriétaire se fait mon *cicerone* et me conduit à la grotte de Camoëns. Elle est formée par deux énormes cubes de granit, sur lequel un troisième est superposé: c'est là que le sympathique poète portugais, durant son exil, a composé son célèbre poème. A son retour en Europe, il fit naufrage sur les côtes de Cochinchine, mais il sauva son livre en le tenant hors de l' eau par la main droite, pendant qu' il nageait avec la gauche. Sur la pierre de granit, M. Marquès a fait graver des vers français, espagnols, italiens, anglais, allemands, etc, que des visiteurs de toute nation ont composé sur l'illustre poète.

Continuant la route, j'arrive à une petite chambre, dont la voute est percée d'un arc de cercle de la largeur de 10 centimètres, et courant du sud au nord: c'est la ligne qui marque le méridien de Macao.

Nous rentrons à la maison, et là, mon hôte me montre l' album où beaucoup de visiteurs illustres ont écrit leurs noms et quelquefois des poésies. J' y trouve les noms du Duc d' Alençon, du Grand duc Alexis et de plusieurs autres princes, j'y inscris volontiers mon nom et quelques lignes de circonstance; je crois que je suis le seul Niçois noté dans ces pages.

Monsieur Marquès a mieux que des albums à me montrer : il me présente plusieurs grands garçons que Dieu lui a donnés ; tous ont une occupation, à l'exception d'un seul: je conviens avec lui qu' il emploiera ses loisirs au bien de son pays, aux œuvres charitables, et créera une Conférence de S.-Vincent de Paul et un Cercle de jeunes gens.

Je quitte bien tard la maison Marquès pour arriver à l'hôtel de Macao; le jeune homme m'y accompagne. Il paraît que cet hôtel est peu fréquenté, je dois attendre une heure pour avoir un bien maigre dîner, et cependant, depuis le matin, à 10 h. je n' avais eu que quelques bananes pour me réconforter.

Après le dîner, le jeune Marquès me guide à travers la ville chinoise. Nous visitons les maisons de jeu qui sont au nombre de 16. Pour ces roulettes d' un nouveau genre, les propriétaires payent ensemble à la ville un impôt de 800,000 francs par an. Un Chinois est occupé à placer les marques sur des cartes spéciales, ces marques sont des boutons blancs ou noirs. Les joueurs européens sont autour de la table, les joueurs chinois sont à l'étage supérieur autour d' une galerie qui surplombe la table, et donnent l' indication de leur jeu à haute voix.

Parmi les joueurs j'aperçois des militaires, des employés et des désœuvrés de Macao. Un Chinois prend une poignée de sapèques et la pose sur la table; quand toutes les mises sont à leur place, il compte la poignée de sapèques, 4 par 4 avec un bâtonnet: l'opération se fait à la vue de tout le monde; à la fin il reste 4 sapèques ou 2 ou 1 ou 3; et sur cette donnée de hasard on gagne ou on perd, plus ou moins, selon la mise ou la place où l'on a posé ses jetons: c' est un petit Monaco.

Mon jeune homme me quitte pour aller danser chez M. Bastò un de ses cousins, et je rentre à l'hôtel.

Jeudi, 17 9bre. Le matin à 5 h. j'ai de la peine à réveiller mes domestiques chinois pour me faire préparer le bain et le déjeuner. Le jeune Marquès, qui avait dansé jusqu'à 3 h., avait pourtant tenu sa parole et à 6 h. il était à l' hôtel avec 2 chaises-à-porteur. Nous partons au pas de course ; nous visitons la cathédrale et montons jusqu'à la partie supérieure de la ville occupée par le fort. C' est son cousin qui le commande, et on nous permet d'entrer.

De cet endroit nous jouissons du panorama de toute la ville, du port, du continent et des îles environnantes.

La presqu'île de Macao, unie au continent chinois par une étroite langue de terre, est gracieusement

découpée. Un des bras de la rivière de Canton débouche entre la presqu'île et le continent, et forme le port de Macao, long, étroit et moitié moins grand que celui de Hong-Kong. Il appartient moitié aux Portugais, moitié aux Chinois qui ont une petite ville en face. Malheureusement les boues que charrie le fleuve vont le remplissant tous les jours, et les grands navires ne peuvent plus y entrer. On dit que le gouvernement va dépenser 250.000 dollars pour le draguer.

Nous tournons autour du fort pour examiner le panorama de tous les côtés : j'aperçois dans la campagne des rivières, de beaux *banians*, et quelques troupeaux de vaches. On me dit que, à quelques lieues, sur le territoire chinois, il y a des eaux thermales et beaucoup de gibier. Nous voyons un village chinois chrétien, il entoure l'église de S.-Lazare, la première église chrétienne construite en Chine. Le cimetière possède une belle chapelle gothique. Nous apercevons les restes des anciens murs construits par les Hollandais prisonniers, et les ruines des couvents des Carmélites, des Augustines et autres. Vers le nord, tout un quartier brûlé, il y a 6 ans, n'a pas été reconstruit.

La ville de Macao est en décadence, la proximité de Hong-Kong avec son port-franc en a

détourné tout le commerce. En dernier lieu, le départ des *coolies,* qui s'embarquaient à Macao, lui donnait un peu d'animation; cela aussi a cessé. Il ne lui reste maintenant que les maisons de jeu et le monopole de la manipulation de l'opium. La municipalité l'a affermé à un Chinois moyennant 40.000 dollars par an pour un terme de 10 ans, et celui-ci, pour ses opérations, a acheté à la ville les bâtiments de l'ancienne douane au prix de 60.000 dollars.

On exporte de Macao beaucoup de poisson salé ou séché au soleil, et des objets de bambou. La Chine n'a jamais voulu reconnaître par traité le fait accompli de l'occupation portugaise. Il reste encore 5 à 6 mille Portugais à Macao, mais par des croisements multipliés, ils sont maintenant plus Chinois que Portugais; on ne les reconnaît qu'au costume européen. Leurs familles sont très-nombreuses; ils se répandent dans tout l'extrême Orient où ils occupent les emplois inférieurs d'employés dans les maisons de commerce, et de timoniers sur les navires; ils sont estimés pour leur honnêteté et fidélité : à Hong-Kong, où il y a tant de ces Portugais, on n'en a jamais vu un seul accusé de vol; néanmoins, à cause de leur sang mêlé, ils sont généralement regardés comme de condition inférieure.

Le gouvernement de Lisbonne entretient à Macao un navire de guerre et un millier de soldats; il a aussi des agents de police chinois qu'il paye 7 dollars par mois et des agents de police hindous auxquels il donne 9 dollars par mois; il en donne 11 aux agents portugais; cette gradation a lieu à cause des besoins de la vie, inégaux dans les 3 races.

Les Chinois, dans Macao, sont au nombre d'environ 100.000. Beaucoup de familles ici, comme à Hong-Kong et à Canton, vivent dans les sampans. Nous passons devant les grilles des prisonniers; l'un d'eux, soldat qui a tué son chef, sera fusillé dans peu de jours.

Nous quittons le fort et passons devant la maison des Sœurs de St-Paul chargées ici de l'œuvre de la Ste-Enfance. Nous entrons dans l'église de l'ancien collége des jésuites: on y prie autour d'un catafalque sur lequel le corps d'un prêtre défunt est exposé; et enfin, à travers la ville chinoise, j'arrive à 8 h. au bateau pour le départ.

A 11 h. 1/2, je rentre à Hong-Kong, je visite le Gouverneur et le Consul et je m'assure à la poste que je ne laisse aucune lettre; je fais quelques achats de soie, de foulards, de porcelaines, j'emballe mes bagages et, à 3 heures, je suis sur l'*Arratoon-Apkar* qui doit me porter à Singapore, à Penang et à Calcutta.

CHAPITRE IX

Départ pour les colonies des détroits — Le navire et ses passagers — Singapore — Pulo-Penang — Le golfe du Bengale — Arrivée à Calcutta.

Sur l'Apkar je trouve environ 370 Chinois qui s'en retournent à Singapore et à Penang : ce sont des coolies engagés pour 6 ans, moyennant 30 fr. par mois et la nourriture, dans des mines d'étain. Il y a une cinquantaine de femmes, quelques-unes avec leurs bébés ; elles sont dans la cale ou sur le pont, enfermées dans un filet de corde comme des poules. Ces pauvres créatures ont été achetées à Canton pour 50 ou 60 dollars chacune et seront vendues aux Chinois de Singapore et de Penang avec bénéfice. Effrayées et menacées par les entrepreneurs chinois de Sin-

triste trafic, elles disent au commissaire d'émigration qu'elles sont libres, et qu'elles se rendent à Singapore auprès de leurs parents.

Le commissaire passe de longues heures à examiner et à interroger les émigrants, et lorsqu'il est convaincu de leur libre mouvement, il les marque sur le bras. Cette opération nous retarde, et ce n'est qu'à 5 h. du soir que le navire lève l'ancre.

Je trouve aussi à bord quelques familles juives, arabes, autrichiennes et persannes.

En 1re classe une cabine est occupée par une famille chinoise qui ne sort jamais, les autres par deux Américains, deux Anglais, moi et deux Parsis de Bombay. Ceux-ci me donnent sur l'Inde d'utiles renseignements. Je les questionne sur l'opium : dans le Bengale, le gouvernement anglais en a le monopole ; il en fabrique de deux qualités, celui de Bénarès et celui de Patna. Tous les mois, les bateaux des Compagnies Jardine et Sassoun vont en chercher les caisses à Calcutta et les portent à Hong-Kong. Là, un entrepreneur chinois, auquel le gouvernement anglais loue le monopole, le prépare pour être fumé, le met en fioles et l'expédie dans l'intérieur. Chaque caisse pèse 165 livres, et le gouvernement la vend 620 dollars (3.100 fr). Dans la présidence de Bombay on récolte un opium plus

fort appelé *malva opium* ; le gouvernement n'en a pas le monopole, mais il prélève sur chaque caisse de 140 livres un droit de 750 roupies (1600 fr.).

Vendredi, 18 Novembre. Le roulis est si fort qu'il est impossible de se tenir debout; le navire est presque vide et roule d'autant plus; la chaleur commence à devenir accablante: nous voguons vers le sud, à l'Equateur, et malgré la double tente sur le pont, on transpire au moindre mouvement. L'humidité est telle qu'à chaque instant il faut essuyer les verres du pince-nez.

Samedi, 19 Novembre. Le roulis continue, la pluie tombe par intervalle et à torrents. Le soir, par l'effet du magnétisme et de l'électricité, le navire semble marcher sur des étoiles de feu.

Dimanche, 20 Novembre. La mer est devenue calme et paisible. Nous longeons les côtes de Cochinchine; vers midi nous rasons le cap Padaran; nous ne sommes pas loin de l'embouchure du Cambodge et de Saïgon que j'aurais bien voulu voir. Pour cela, j'aurais dû prendre la malle française qui part de Hong-Kong lundi, 21 novembre, et arrive à Singapore le 27. Je n'étais pas sûr de rencontrer la coïncidence des steamers de la British India C°, qui partent de Singapore pour Calcutta, chaque 10 jours; ils touchent à tous les ports de la Birmanie et

mettent 18 jours dans le trajet: arriver par Ceylan, c'était trop loin et trop coûteux, j'ai donc pensé qu'il faut savoir se limiter et j'ai pris ce navire de l'opium qui, pour 500 francs et en 16 jours, me fait parcourir 3.500 milles et me rend à Calcutta vers les premiers jours de décembre; par l'autre combinaison j'aurais dépensé plus du double et serais arrivé 20 jours plus tard. J'aurai ainsi le mois de décembre pour visiter l'Inde. Je me propose de faire une course jusqu'à Darjeeling dans l'Himalaya, où l'on va en chemin de fer. Je visiterai Calcutta, Chandernagor, Bénarès, Agra, Delhi, le Rajpootana, le Guzerati, les grottes de Karli et Bombay. Vers la fin de l'année, selon les départs des bateaux, par la Compagnie *Rubattino* ou la *Péninsular* ou le *Lloyd* autrichien, je me mettrai en route pour Suez; durée du trajet 13 à 15 jours. De là, je gagnerai Naples et Rome et je vous arriverai en Janvier. J'espère trouver vos lettres à Singapore où nous comptons arriver, mercredi matin, 23 novembre.

C'est la première fois, depuis que j'écris mon journal, que j'ai le temps de le relire; j'ai dû y ajouter les mots restés au bout de la plume et en rectifier d'autres incompréhensibles. Les dépêches m'ont appris à Hong-Kong la nomina-

tion de Brisson à la présidence de la chambre et de Gambetta à celle du ministère, avec Freycinet pour ministre des finances; mais en général, je sais peu de chose de ce qui se passe en France et en Tunisie, j'en saurai davantage dans les Indes. J'ai déjà fait les trois quarts de ma route: il ne me faudrait qu'environ 3 semaines pour vous rejoindre. Que de choses nous aurons à nous dire durant les longues soirées à Carabacel.

Pour éviter les erreurs dans le calcul de la température, je t'envoie, ici, le rapport du thermomètre Fahrenheit qu'emploient les Anglais et les Américains, au thermomètre Réaumur.

Fahrenheit		*Réaumur*
0°	=	— 15°
30°	=	0°
55°	=	+ 10°
70°	=	+ 17°
78°	=	+ 20°
89°	=	+ 25°
96°	=	+ 28°
100°	=	+ 30°
110°	=	+ 35°

Tu connais le rapport du Réaumur au Centigrade : 80° Réaumur = 100° centigrades, on ajoute aux degrés Réaumur 1/4 en plus et on a les centigrades.

Je pense que j'aurai très-chaud aux Indes; ici, j'ai déjà pris les habits d'été. — Mes souhaits de bonnes fêtes et de bonne année à tous ceux qui se souviendront de moi. Peut-être cette lettre vous arrivera avant celles de Pékin et de Shangaï, mais j'espère que vous les recevrez toutes. Remerciez Dieu de ce qu'il m'a conduit jusqu'ici en assez bon état, et demandez-lui qu'il me ramène meilleur au milieu de vous.

Lundi, 21 Novembre. C'est la Présentation de la T.-Ste Vierge, et la fête des religieuses: je la souhaite bonne à Ste-Ursule. J'ai fini mon journal, je n'ai pas grand chose à faire: je lis, je me promène, je pense à la Méditerranée. Vers le milieu de janvier, au plus tard, je peux être à Port-Saïd ou au Caire, et de là, dans une semaine, si je trouve des bateaux coincidents, je pourrai encore une fois vénérer le S.-Sépulcre à Jérusalem et la Crêche à Bethléem. Si cela vous tente, venez à ma rencontre en Egypte pour faire cette visite avec moi; c'est l'affaire de quatre semaines.

Mardi, 22 Novembre. Ste Cécile: quelle maintienne toujours dans notre famille la sainte harmonie! Demain matin, nous comptons aborder à Singapore; j'irai à la poste et y déposerai cette longue lettre.

Sur l'Apkar dans les détroits de Malacca
25 Novembre 1881.

A terre le temps est absorbé par les courses, les visites, les observations et les questions; je profite des longues soirées à bord du navire pour rédiger mon journal que je mettrai à la poste à Calcutta.

Mercredi, 23 9bre A 6 h. du matin, notre navire aborde au quai *à Singapore*; je prends un *gharry* et je cours à la Poste éloignée de plus d'un mille. Les *gharries* sont les voitures de ces pays: grandes caisses de bois avec toiture détachée, le tout fermé par des persiennes: bonne organisation pour se garantir du soleil; les petits *ponies* de Sumatra qui les traînent sont plus que vivaces, ils sont fougueux: pour l'arrêter, le Malais ou l'Hindou, qui se loge derrière la voiture, court au-devant du cheval et le prend par le nez. A la poste, je ne trouve que quelques lettres de mes amis renvoyées de St-Francisco; plus tard, on me remet la tienne au Consulat, elle est datée de Suisse, fin août.

Je veux me faire conduire à l'église française, mais impossible de m'expliquer avec mon cocher malais; après une longue et inutile mimique, je prends le crayon et dessine une église avec son clocher et il comprend.

La Mission de Singapore est confiée aux prêtres des Missions-Etrangères de Paris. Ils ont ici trois paroisses : une pour les Européens, une pour les Malais, la 3e pour les Chinois, chacune avec environ mille chrétiens catholiques.

Le Père Daguin me fait bon accueil et promet de tenter la fondation d'une Conférence de charité ; il croit en avoir les éléments : le gouverneur de la Colonie est un catholique fervent, et il y a quelques français pratiquants. Je visite l'école catholique : elle a environ 280 garçons européens, portugais, chinois, malais. La langue employée est l'anglais, les maîtres sont des laïques anglais. Les frères de la Doctrine chrétienne qui la dirigeaient étaient tous français, et ne pouvaient donner une bonne prononciation anglaise : ils sont partis. L'évêque de Singapore, étant allé en Europe pour obtenir des frères anglais, est tombé gravement malade au retour, une dépêche le disait mourant à Port-Saïd.

Je passe chez les Sœurs de S.-Maur. Elles ont ici un établissement magnifique et environ 300 internes ; les Européennes ne veulent pas être avec les Chinoises ; celles-ci se croient déshonorées, si on les met avec les Malaises ; les familles aisées ne veulent pas que leurs filles soient avec les filles des soldats anglais ; pour contenter

tout le monde, les Sœurs ont formé 3 ou quatre pensionnats distincts. Elles ont l'orphelinat de la Ste-Enfance, on ne voit que des petites Chinoises ; la mère malaise n'abandonne jamais ses enfants : les quelques orphelines malaises ont été recueillies après le décès des père et mère. Elles ont un caractère difficile ; le Malais est à demi-sauvage et rancunier, il se vengera à la première occasion, devrait-il attendre dix ans.

Les Sœurs désirent beaucoup avoir un hôpital, mais elles n'ont pas d'argent ; je les ai encouragées par l'exemple de Don Bosco. Elles ont 19 Sœurs et plusieurs novices que la supérieure est allée chercher en Angletere. J'ai été conduit dans la maison par une sœur Tiburce qui a sa tante religieuse de St-Maur à Monaco, elle m'a donné une lettre pour elle. La supérieure voulait y ajouter deux petites caisses que j'ai dû refuser : pas trop d'embarras en voyage ! je n'ai pour moi qu'une seule valise que je porte à la main.

Singapore est la capitale des *Straits Settlements* (colonies anglaises des détroits) comprenant Singapore, Penang, Malacca et Wellesly avec une population totale de 308 mille habitants.

A l'extrémité du détroit de Malacca, la ville de Singapore est bâtie sur une petite île large de

14 milles et longue de 25, elle est située par 1° 10' latitude Nord et 103° 15' longitude Est: elle est presque sous l'Equateur : c'est le point le plus méridional de l'Asie. La population de la ville est d'environ 100.000 habitants. Sur ce nombre 12.000 sont indigènes ou Malais, 12.000 sont Hindous et le reste chinois; les Européens ne sont que 3.000 et 600 soldats; les agents de police sont Hindous. Le Malais est plus fier que l'Hindou ; il suit en général la religion de Mahomet ; il porte un grand turban et une pièce d'étoffe rouge qu'il place autour de son corps comme un jupon, le reste du corps est nu. L'Hindou est plus doux et sous son jupon il porte une ceinture qui protége la décence lorsque le jupon vient à tomber. Le Chinois avec sa longue queue, sa blouse et son pantalon est, ici, ce qu'il est partout, mais ici presque toujours il supprime la blouse.

Du haut du monticule occupé par le fort, j'ai pu observer la configuration de la ville : le terrain est ondulé; sur chaque monticule les Européens ont construit leurs villas ; la partie basse est sillonnée de canaux et de longues rues, sur lesquelles sont alignées les maisons et boutiques occupées par les Chinois. La partie réservée aux Européens contient de beaux *squares*, un magnifique quai sur la mer, et les maisons, selon

le système anglais, sont entourées de jardins dans lesquels on admire le luxe de la végétation tropicale.

J'ai visité le Muséum ; il n'est pas grand, mais fort intéressant ; on y voit les spécimens de toutes les plantes, graines, gommes, fruits et produits qui poussent dans ces latitudes ; la guttaperga, l'assa-fœtida, le café, la canne à sucre, le tapioca, le sagou etc, etc. Le tapioca est tiré de la racine d'un arbuste, le sagou de la moëlle d'un grand arbre; la canne à sucre, tu la connais : ici, tous les Chinois et indigènes en ont constamment un morceau à la bouche pour se désaltérer. Le caféier est un arbuste qui produit une petite boule dans laquelle on trouve deux graines de café.

A 3 milles de la ville on a planté un beau jardin botanique renfermant tous les arbres qui ornent les jardins de la ville. Le plus curieux est l'arbre du voyageur : c'est un immense éventail de 5 ou 6 mètres de diamètre posé sur manche proportionné, les feuilles sont de la grandeur et de la forme du bananier. L'arbre qui donne le fruit à pain n'est pas autre que celui dont j'ai planté un bon nombre dans mon nouveau jardin de Carabacel ; il a les feuilles un peu plus grandes que le ricin, mais elles ont la même

forme. Ici, il devient haut de 12 à 15 mètres et, à sa cime, poussent de grosses boules qui, cuites au feu comme des pommes de terre, ont le goût du pain. Le bananier aussi atteint des proportions colossales. Une espèce d'acacia, grand comme nos saules, se couvre d'une fleur rouge éblouissante, d'un effet surprenant. Les plantes aquatiques sont aussi fort nombreuses et prospères.

A côté du Muséum, j'ai trouvé une bonne bibliothèque, où j'ai pu lire les journaux de l'Europe et feuilleter beaucoup de gravures. J'ai rencontré là le consul de France, le Comte Jouffroy de Abbans qui a été pour moi fort gracieux; il était avec un Anglais planteur de tapioca, qui m'a invité à visiter sa plantation, mais elle était à huit milles de distance et le temps me manquait. Cet Anglais a trouvé une plante qui guérit instantanément toute morsure de serpent; ce remède envoyé à Paris, au Ministère de l'instruction publique pour être essayé, a été soustrait et communiqué à l'Académie des Sciences par quelqu'un, comme si ce remède était sa propriété. C'est tout juste honnête malgré l'épuration! L'Anglais trompé réclame maintenant sa propriété par le ministère des affaires étrangères.

Le Consul et l'Anglais m'ont conduit au Club : les Anglais en ont partout; puis le Comte Jouffroy

m'a présenté au commandant d'un transport de guerre français dont j'oublie le nom, il venait de Saïgon et partait pour Toulon; j'ai été aussi présenté à un Américain, le général Alderman, consul des Etats-Unis à Bankok; il allait à Calcutta, mais mon steamer, se trouvant au complet, il a dû prendre passage sur un autre qui fait route à côté de nous.

Le climat de Singapore n'est pas trop désagréable; il est le même toute l'année, environ 30° centigrades à l'ombre dans toutes les saisons; pourtant cette chaleur non excessive, mais continuelle, énerve. J'ai vu un missionnaire qui, après un an de séjour, n'en pouvait plus, et était devenu anémique. Le Consul qui a séjourné ici, trois ans, me disait que son cerveau s'en trouvait mal, il est rappelé en France où il compte donner sa démission.

Lorsque les Anglais rendirent à la Hollande l'île de Java qu'ils avaient gardée pendant 5 ans, ils établirent à Singapore un port-franc qui, peu à peu, a attiré tout le commerce. On y trouve maintenant toutes les marchandises de l'Asie et de l'Europe; sa situation y amène toutes les lignes de navigation: *la Oriental and Peninsular*, les Messageries maritimes et tous les navires qui vont des Indes ou d'Europe en Chine et au

Japon et *vice versa*. *La British India Company* y amène de nombreux navires qui font escale le long de la côte du Pegou, de Birmanie et des îles du golfe du Bengale. La *Néederland Company* y passe avec les steamers qui font le tour de Sumatra et de Java; la *Eastern and Australiau Company* en part chaque mois pour Brisbane, en touchant en route aux ports nombreux des îles Néerlandaises.

La colonie hollandaise de *Ducth East Indies* comprend non-seulement Java et Madura avec partie de Bornéo, Sumatra, Bangka : mais encore les îles Célébes, les Moluques, Menado et Timor avec une partie de la Nouvelle-Guinée, le tout comprenant une population de 24 millions 1/2 d'habitants. Des *steamers* vont aussi entre Singapore et Manille, capitale de la colonie espagnole des Philippines; ils en rapportent du riz, du sucre, du café, du coton, des noix de coco, du cuivre, de l'or, du fer, mais surtout du tabac. Moi, qui d'ordinaire ne fume pas, j'ai pu supporter le cigare de Manille. 20.000 personnes sont occupées à la fabrication des cigares dans cette île. On les vend 25 francs le quintal et 5 francs le mille, mais dans les Indes on les paye déjà 26 shellings, plus de 30 francs le mille.

Le commerce de Singapore dépasse 15 millions de livres sterling (375.000.000 de fr.) par an.

Il n'y a pas longtemps, les tigres venaient surprendre les gens même dans la ville; maintenant ils abondent tellement dans les jungles de la presqu'île de Malacca, que c'est par centaines qu'on compte, tous les ans, leurs victimes. Le nom de jungle est bien adapté, on y ramasse ces longs joncs que l'on porte chez nous pour les corbeilles et les badines. Dans ces jungles vivent aussi les rhinocéros, les léopards, les buffles, les serpents de toute nature et dans les rivières les crocodiles; on y trouve aussi des hommes sauvages qui savent braver le tigre; ils habitent des cabanes qu'ils construisent dans les branches des arbres.

Jeudi, 24 Novembre. Après avoir passé la matinée à parcourir la ville et surtout le marché, le mouchoir au nez, à cause des odeurs, je suis revenu au bateau, et sur le quai j'ai acheté quelques beaux coquillages et des fruits. Un *popaya* m'a coûté trois sous; un *coco* vert gros comme ma tête, deux sous; on l'a troué et j'en ai tiré quatre grands verres d'une eau rafraîchisante; pour un sou on m'a donné une douzaine de bananes et pour deux sous un magnifique ananas; si l'ananas se conservait, je vous en aurais envoyé une caisse.

A peine étais-je arrivé au navire qu'une pluie torrentielle est arrivée, comme un déluge; chose habituelle sous l'Equateur; la température en a été un peu raffraîchie. A 2 heures, nous étions en marche. Un Chinois et sa femme se trouvaient dans la cale pour saluer des amis; ils n'ont pas eu le temps de débarquer; le mari se jette à l'eau, on envoie un petit canot à vapeur pour le pêcher mais il replonge, il tient à gagner la terre en nageant au risque de se faire croquer par un requin; sa femme, plus sage, est descendue sur le petit steamer avec le pilote en se laissant glisser le long d'une corde.

La navigation est belle dans le détroit; à droite, la presqu'île de Malacca, à gauche des bouquets d'îlots bordent la côte de Sumatra; par l'effet du mirage ils paraissent détachés des eaux; la végétation est partout magnifique. Je parcours le navire pour y voir les hôtes nouveaux; j'aperçois une famille arménienne, marchands de Singapore, avec un garçon et deux fillettes de 10 à 14 ans; il y a aussi un autre Arménien avec sa fille, deux autres individus de race jaune et, sur le pont, des Chinois, des Hindous, des perroquets de toutes couleurs, des chevaux et des fillettes chinoises qui seront vendues à Penang. Il me semble être dans l'arche de Noé; puisse-t-elle me conduire à bon port!

Vendredi, 25 Novembre. Rien de particulier, navigation paisible, conversation intéressante avec les Arméniens sur leur pays, sur la Perse qu'ils ont habitée, sur la route du golfe persique à Ispahan qu'ils ont faite en 24 jours à dos de mulet; conversation instructive avec d'autres individus qui ont habité Batavia, Sourabaya etc.

Je lis les journaux de Singapore, je vois qu'on va faire des *bank-notes* d'un dollar; il n'y a ici d'autre monnaie que le dollar mexicain; impossible de porter seulement 200 f. dans sa poche. Une correspondance de Saïgon parle d'un télégraphe qui va relier cette ville à Bankok; on parle aussi d'une nouvelle compagnie de navigation qui va se former à Marseille pour faire concurrence aux Messageries; on crie contre les quarantaines établies à Marseille, en Egypte et ailleurs pour les provenances de la mer Rouge. Les pèlerins de la Mecque, comme toujours, ont su y faire naître le choléra. Je n'ai plus de papier, il est 10 heures du soir; demain matin, au jour, nous espérons aborder à Penang, bonne nuit!

Samedi, 26 Novembre. A la pointe du jour nous apercevons les côtes de la presqu'île Malaise couvertes de forêts de cocotiers; les montagnes abondent en forêts de *teak*, le chêne

de ces pays; le bois en est excellent, surtout pour la construction des navires.

Par-ci par-là sont des rangées de pieux pour la pêche. Deux mâts sortent de l'eau, c'est le *London Castle* qui a coulé, l'an dernier, à la suite d'une collision. Ce grand steamer appartenait à la *Castle line* qui navigue entre Liverpool et la Chine.

A 7 heures, on jette l'ancre devant Penang. Aussitôt les Malais, nus et bronzés, entourent le navire avec de grands bateaux et des sampans; ils grimpent par des cordes comme des singes, ils crient, ils sautent, font un bruit infernal; vraie scène de sauvages. Leurs sampans sont différents de ceux des Chinois; ils ont, à la proue, une longue pointe et deux pointes à l'arrière, les rames sont de longues perches portant au bout un disque en bois ou en fer. Faute d'une jetée, de gros bateaux sont nécessaires pour décharger les marchandises. Le port est simplement le bras de mer, large de 2 milles, qui sépare l'île de Penang de la province de Wellesley sur la presqu'île de Malacca.

On débarque les jeunes Chinoises; j'en compte 25, plus 8 qui ont leur *baby* sur le dos; elles prennent place dans un des bateaux; elles vont remplir une rangée de maisons qu'un Chinois

vient de construire pour un mauvais usage. Ces maisons, pendant la construction, se sont écroulées trois fois et plusieurs ouvriers ont péri sous les décombres. On dit que la plupart de ces pauvres filles ont été volées dans la rue; d'audacieux coquins les prennent au cou, leur ferment la bouche, les emmènent et les battent si elles résistent; ensuite ils les vendent dans une autre ville. Les missionnaires aidés de la police trouvent moyen de délivrer tous les ans bon nombre de ces malheureuses et les marient aux chrétiens qui les ont demandées ; elles passent quelques temps chez les Sœurs pour s' instruire et recevoir le baptême.

A 10 heures, après le déjeuner, je descends à terre. L'île de Penang est située par 5° 25' latitude Nord et 100° 21' longitude Est. Elle a une longueur de 20 milles sur 9 milles de large; une chaîne de montagnes la traverse dans sa longueur; les indigènes l'appellent *Pulo Penang*, ce qui signifie île de la noix de bétel qui se trouve ici en grande quantité.

En face de Penang, sur la péninsule, est la province de Wellesley, langue de terre longue de 34 milles et large de 80. Elle a été achetée d'un Rajah par les Anglais en 1800. La population du *Settlement* est de 132 mille habitants

chinois, malais et *klings* des côtes du Coromandel. Presque tout le commerce est entre les mains des Chinois. Plusieurs sont fort riches, et portent le chapeau européen. J'ai vu de magnifiques villas bâties par eux selon le style européen et meublées à la chinoise; les jardins sont découpés à l'européenne, ornés à la chinoise avec vases de porcelaine garnis de fleurs, et beaucoup de statues d'animaux et d'hommes formées avec des plantes.

Sur ma route je trouve le cimetière. En lisant les inscriptions des tombeaux, je vois que la station n'est pas parfaitement sûre. Parmi les morts plusieurs ont été assasinés par des voleurs chinois ou par des malais. Le cimetière renferme de magnifiques plantes et arbustes fleuris : les acacias à fleurs rouges ou jaunes, l'arbre du fruit à pain, l'arbre du voyageur et plusieurs plantes grasses. J'y vois aussi de petits limoniers, un arbuste qui produit une grande fleur rouge de la famille des *malva*, on l'appelle *shoes-black-flower* parce que, frottée sur les souliers, elle les rend parfaitement noirs et luisants.

Notre *gharry* sort de la ville et entre en pleine campagne; à droite et à gauche, des forêts touffues de cocotiers lèvent leurs cimes au

ciel. Le cocotier est un magnifique palmier, haut ici de plus de 15 mètres. Son tronc est très-mince et les indigènes y font des entailles par lesquelles, au moyen d'une corde, ils arrivent à la cime pour prendre le fruit; on trouve également beaucoup d'arbres produisant la noix de bétel, ils ont la même forme et la même hauteur que les cocotiers, mais leur tronc est beaucoup plus mince : à peine 12 à 15 centimètres de diamètre.

A côté du *teak*, je remarque les *bahnians*, grands arbres qui laissent pendre des racines de toutes les branches : ces racines arrivent jusqu'à terre où elles prennent leur nourriture; des plantes parasites viennent s'y ajouter, des lianes s'entrelacent de tous côtés et forment un filet inextricable.

On voit par-ci par-là, à l'ombre des cocotiers, de jolis *bungalows* (c'est le nom qu'on donne aux maisons, pavillons ou chalets dans ces pays) habités par des Européens ou par des Chinois; ils reposent sur de hauts piliers de bois ou de briques, précaution nécessaire pour se défendre des serpents qui se faufilent partout; la toiture est en feuilles sèches de cocotier, elles préservent de la chaleur mieux que les tuiles. Ce n'est pas sans danger qu'on peut se promener

dans une forêt de cocotiers ; le fruit qui se détache de ces arbres lorsqu'il est mûr, brise inexorablement le crâne sur lequel il tombe.

Après une heure de course à travers cette végétation tropicale si belle et si nouvelle pour moi, notre petit *poney* de Sumatra nous dépose devant la porte d'un hôtel primitif, l'*Alexandra hotel*, tenu par des Chinois. Ses propriétaires ont commencé un petit musée avec les singes, les oiseaux et les reptiles de l'endroit, et ont creusé dans le roc deux réservoirs pour les bains; j'ai avec moi les deux Parsis de Bombay ; l'un d'eux reste à l'hôtel ; avec l'autre je grimpe la rude côte de la montagne à travers le fourré, et, après une demi-heure, nous arrivons au pied d'une belle cascade haute de 20 à 30 mètres. Il est midi ; au soleil le Fahrenheit marque 140 degrés, assez pour cuire la soupe ; c'est dire que la cascade nous paraît comme une *ousis* au voyageur du Sahara. Une indienne, portant au nez plusieurs boutons d'or et une écharpe de mousseline pour vêtement, vient au-devant de nous, un verre d'eau à la main; nous nous avançons. et nous voyons au pied d'un magnifique cocotier une cabane en feuilles de cet arbre ; deux individus noirs comme l'ébène dorment allongés sur une natte ; une jeune fille emploie son temps

à passer des boulettes rondes dans des trous creusés à terre, elle promène des yeux égarés autour d'elle, elle est folle... Vers le milieu de la hutte une casserole est sur le feu; la première indienne y met de temps en temps des ingrédients divers. Un jeune cocotier laisse tomber de ses branches une toile parfaitement tissée par la nature; à côté de la hutte s'élève une petite pagode de 2 mètres de côté; sur la porte se trouve une bouteille d'huile de coco, une boîte en fer-blanc contenant de la chaux et des sous; j'y vois aussi de longues guirlandes de fleurs rouges et jaunes.

Mon Parsis est peintre, et trouve, à l'ombre d'un teak enveloppé de lianes, une place qui lui permet de copier la cascade à l'abri du soleil; pendant ce temps, j'observe la cabane des indiens. L'un d'eux se relève, il est nu et porte une ceinture blanc et or autour des reins, il a le regard farouche et si j'avais été seul j'aurais été peu rassuré. Un peu après, l'autre se lève aussi, il a l'air plus farouche que le premier; ils viennent voir ce que fait le Parsi; nous avions avec nous un garçon chinois, je pense qu'à trois nous pourrions bien nous défendre contre deux indiens et deux indiennes s'ils voulaient nous attaquer.

Je vais me placer sous un rocher au pied de la cascade; la chute d'eau jette sur moi ses éclaboussures et produit un courant d'air agréable, pendant que le bruit de l'eau arrive aux oreilles doux et harmonieux. Tout autour on voit la végétation des tropiques; au-dessus les rochers à pic et les vautours qui planent dans les airs; au loin la mer, les mâts des navires, les maisons de la ville; je me plais à rêver .....jusqu'à ce que, après 3 heures, la faim me rappelle aux réalités de la vie. Je cours vers le Parsi qui passait son temps à faire poser l'indienne et je le presse de redescendre la côte.

Arrivés à l'*Alexandra hotel,* nous ne trouvons qu'un peu de thé pour nous restaurer et nous rentrons en ville. Le long de la route je remarque des buffles d'une grosseur extraordinaire; ils conduisent des chars de pierres et de briques, des bœufs vigoureux sont aussi employés à ce travail.

En ville, je profite des Parsis pour aller au marché et me faire expliquer les noms et la nature d'une quantité de fruits et de légumes que je vois pour la première fois. De petites pommes rondes ont le parfum de l'essence de rose, on les appelle *pommes roses*. La noix de bétel resssemble assez à la noix muscade; on

en coupe quelques parcelles qu'on place entre deux feuilles de la forme de celles des mûriers (la plante qui la produit est cultivée ici comme chez nous on cultive les vignes qui grimpent sur des pieux), on y ajoute un peu de chaux, quelques graines de *cardémon* et de *catéchou,* on forme avec le tout une boulette qu'on m'invite à mâcher; tous les natifs hommes et femmes l'ont constamment à la bouche. Je me décide à essayer; le goût est acidulé et propre à faire ressentir une sensation de fraîcheur, mais bientôt ma langue et mes lèvres sont rouge-écarlate, je crains le même sort pour les dents, je me hâte de jeter ma boulette.

Le popaya est un fruit de la grosseur d'un petit melon, son goût tient du melon et de la banane, ses graines ressemblent au caviar des Russes. Nous avons chez nous, dans nos jardins, l'arbre du popaya, mais il ne donne pas de fruit. La mangoustine est un autre fruit rond, délicieux et fort estimé; la noix muscade vient d'un arbre qui n'est pas de la famille des palmiers; je vois de longues aubergines de couleur entièrement verte, le chou des Chinois, et une grande variété de piments plus forts les uns que les autres; les Indiens les réduisent en pâte et en poudre pour assaisonner le riz; ils ajoutent des

oignons, du *garlic*, du *ginger*, une racine appelée *turmerich* et pressent le tout sous un cylindre pour le broyer; ce qui en résulte est appelé *Curry* et sert à assaisonner des poulets, des moutons, etc, coupés en morceaux et mélangés avec le riz sans sel. Dans les pays chauds les Anglais mangent un plat de *Curry* tous les jours; pendant longtemps je l'ai repoussé avec horreur, maintenant je commence à le trouver bon.

Avant de quitter la cascade, j'ai observé les Indiens faisant à la Pagode leur adoration. Un d'eux a pris une espèce de pâtée qu'il a posée dans une longue corbeille; il y a ajouté des ingrédients nombreux et des fleurs, et a porté le tout dans le temple; puis il l'a repris et a disparu dans le bois. En même temps l'indienne, accroupie sur la natte, levait les mains et les yeux au ciel dans l'attitude de la prière; par intervalles elle prenait trois pincées de grains de riz qu'elle posait séparément sur la natte, puis elle comptait le nombre des grains de chaque pincée et, à la fin, les prières recommençaient. Après un quart d'heure l'indien s'éloigne et disparaît; le premier revient avec sa corbeille et la pose dans le temple; il jette les fleurs anciennes et met les nouvelles sur l'autel, ouvre

une boîte de fer-blanc, forme une pâtée de chaux et la pose avec la main sur son front; chaque doigt trace une ligne blanche horizontale, puis il fait des signes et des prières et trace sur sa poitrine, du haut en bas, une ligne blanche et trois lignes transversales, et la cérémonie est terminée.

Le Malais est monothéiste, il adore le Dieu personnel, Créateur du Ciel et de la terre en se prosternant, et a en horreur le Christianisme. Le soir, je rentre au bateau pour le dîner et le coucher.

Dimanche 27 9bre. A 3 heures du matin, je monte sur le pont pour voir les étoiles; les nuits précédentes, les nuages couvraient le firmament. Je ne trouve plus les constellations occupant les places où je les voyais étant dans le Nord; j'aperçois à l'horizon la Croix du sud, constellation de l'émisphère austral; c'est la première fois de ma vie que je la vois, me sera-t-il donné de la revoir encore?

A 7 h., je reviens à terre et à 8 h., j'entends la messe chantée à l'Eglise catholique; le sermon est en *malais*, je n'en saisis que les sons qui me paraissent assez ronds; les noms de *Santo Papa*, de *Indulgentia*, de *Jubileo* reviennent souvent et me disent que le prédicateur explique

haux
aque
puis
r sa
e et
e est

Dieu
en se
isme.
et le

n, je
nuits
ment.
t les
j'a-
ation
s de
é de

tends
rmon
qui
Santo
nent
lique

Colonies des Détroits. — Pulo-

s. — Pulo-Penang.

à ses paroissiens les conditions pour gagner l'indulgence du Jubilé.

L'Eglise est vaste et presque tous les bancs sont occupés; je vois des Chinois, des Hindous, des Malais, des Portugais. Après la messe, un ménage chinois vient faire baptiser un bébé; un ménage malais arrive pour le même but. Non loin de là, dans l'île, existe une autre chrétienté et une troisième en Wellesley, en tout 2000 Chrétiens. Je passe, au retour ,devant l'établissement des Sœurs de S.-Maur. Elles ont deux pensionnats et un orphelinat, 200 internes et un grand nombre d'externes. Je trouve, là, une sœur de Toulouse, Sœur St-François, qui a habité Monaco pendant trois ans. Ces bonnes sœurs me donnent un gros fruit de l'arbre à pain et m'expliquent la manière de le préparer: ôter l'écorce et l'intérieur, tailler en tranches, laisser une demi-heure dans l'eau et le sel, faire blanchir, puis frire au beurre. Elles me donnent un autre fruit appelé *cœur de bœuf* parce qu'il en a la forme; lorsqu'il est mûr, on le mange avec une cuiller, elles me donnent aussi la *buonana*, nom qui, en malais, signifie le fruit des demoiselles; elles ajoutent un magnifique *ananas*, un popaya, des *noix de bétel*, le *goyave*, espèce de pomme aigrelette, des cannes à sucre, le *blim-*

blim qui sert à assaisonner le riz, la pomme rose etc; elles me font ainsi une corbeille qui me suivra au bateau; quel dommage que tout cela ne puisse se conserver pour me suivre jusqu'à Nice!

Je reviens chez le Père Grenier des Missions-Etrangères de Paris, qui m'invite à déjeuner, et me parle des frères de la Doctrine chrétienne, qui ont, à côté, une école florissante. Plus loin, à 3 milles, les Pères ont le petit séminaire des indigènes Chinois, Japonais, Malais, Hindous, destiné à former le personnel qui doit évangéliser ces nations; il compte une centaine d'élèves.

Après le déjeuner le Père m'accompagne au navire et il me quitte, heureux d'avoir trouvé un français non communard!.. Sur le navire les Chinois ont disparu, il ne reste plus que les Hindous; je vois dans la cale une quantité de lingots d'étain; les mines de Perak, dans le Comté de Wellesley, sont riches et produisent le meilleur étain connu.

A 11 heures le navire est en marche, nous admirons encore les belles forêts de cocotiers. Les planteurs font de bonnes affaires; le cocotier produit le fruit après huit ans et chaque arbre donne un produit net de 3 f. par an; si on en plante cent mille cela fait 300 mille fr. de

revenu net. On brise la coque et on envoie la pulpe de la noix en Angleterre; là, on en extrait l'huile qui est convertie en savon. Les plantations de sagou et de tapioca, de poivre, de noix muscades, de café, de cannes à sucre donnent aussi de beaux bénéfices.

Le soir, pas de jeu dans le salon; c'est Dimanche. L'Anglais ni l'Américain ne se permettent aucun jeu ce jour-là.

Lundi, 28 Novembre. Il souffle un vent froid, de grand matin, il nous pousse rapidement; peut-être nous arriverons, Vendredi 2 Décembre, à Calcutta. Nous longeons les îles *Sayar* couvertes, elles aussi, d'une végétation tropicale; dans le jour, la chaleur redevient accablante, je m'endors sur le livre et sur cette feuille de papier.

L'habitude de voler les petites filles n'est pas spéciale aux Chinois; il y a quelque temps, les Sœurs de Penang reçurent deux petites indiennes; elles avaient été volées dans le Bengale et vendues à Penang à un riche mahométan qui les gardait comme domestiques. Un beau jour elles s'évadent et sont saisies dans la rue par la police, qui en parle à une dame anglaise et celle-ci les conduit chez les Sœurs. Là, elles se trouvent bien, on les nettoie, on les instruit, elles

sont heureuses, elles se font chrétiennes; une d'elles est mariée, l'autre est réclamée par ses parents; on répond qu'on ne la donnera qu'au père. Le vieux père arrive un jour, des Indes, et pleure de joie à la vue de ses enfants retrouvées; il dit que sa femme a perdu un œil à force de les pleurer, il promet de laisser suivre la religion chrétienne à sa petite fille qui quitte à regret la maison où elle a trouvé son salut.

Mardi, 29 Novembre. Rien de nouveau, mer un peu agitée. A 3 heures de nuit, rencontre du navire le *Japon*, de la même Compagnie. Il s'en va à Hong-Kong chargé d'opium; on se parle et on se salue par signaux en hissant et baissant au mât des lumières de diverses couleurs.

Jeudi, 1er Décembre. Nous n'avons plus que 150 milles pour arriver à l'embouchure de l'Hoogly et, de là, 120 milles pour rejoindre Calcutta. Nous espérons y débarquer, demain soir, et je tiens cette lettre prête pour la jeter à la poste. Toutes les nouvelles que j'ai reçues de Nice jusqu'ici ne dépassent pas le mois d'août; en trouverai-je de plus fraîches à la poste de Calcutta?

En remontant vers le Nord, la température devient plus fraîche, mais le thermomètre marque encore 27 centigrades dans ma cabine. Je ne sais où je serai pour les fêtes de Noël et pour

le jour de l'an; dans les réunions de famille qu'une pensée et un vœu soient pour le voyageur!

2 Décembre 1881, 6 h. matin. Nous voici à l'entrée de l'Hoogly; il a plusieurs lieues de large; des points de repaire marquent les bancs de sable; le navire rase une des rives, conduit par un pilote spécial.

Avant de quitter le steamer, puisque j'en ai encore le temps, je vais crayonner le portrait de la société que j'ai eue durant ces 16 jours.

Cette société se ressent un peu de la drogue à laquelle le navire est destiné. Le prix du passage est le revenu du capitaine; mais deux navires partant le même jour, chaque capitaine baisse les prix et promet plus qu'il ne peut tenir; j'ai déjà parlé des coolies chinois qui encombrent le pont et la cale, depuis Hong-Kong jusqu'à Penang. Maintenant, les quelques Hindous qui restent sont moins encombrants; ils passent leur temps à jouer à une espèce de damier en forme de croix et y marquent les points après avoir tiré au sort avec 6 coquillages secoués dans une écuelle. Selon le nombre des coquillages qui restent renversés sur le dos, on a le pair ou l'impair.

Les passagers sont: 1° un Anglais, marchand de thé à Fou-chow, qui va revoir son pays na-

tal; 2° un Américain, avocat dans l'Indiana. Les avocats, en Amérique, sont un peu comme les médecins en Chine. 3° un autre Américain, marchand de laine à Philadelphie; il doit être allemand ou descendant d'allemands, il en a toute la rusticité. 4° une plus ou moins jeune fille accompagnée de sa mère, type des Américaines à la recherche d'un mari; désespérant de le trouver en Amérique elles consultent leur banquier et essaient de le trouver autour du monde. Toutes les ressources de l'art de plaire sont déployées auprès des avenants, mais après que l'armoire a été vidée, on voit bien vite qu'il n'y a rien au fond, excepté la malice qui va jusqu'à la calomnie pour avoir raison d'une rivale. Une famille arménienne, père, mère, trois petites filles, et un garçon: pas de tenue, mais bonnes gens; un consul anglais en Chine; en bon Anglais il vous répond quand il en a envie. Ce qu'il y a de mieux, sont encore les deux Parsis de Bombay. J'espère avoir plus de chance sur le prochain navire qui doit me porter de Bombay à Suez.

J'oubliais la femme du capitaine; elle est à bord depuis 8 ans. Venant d'Angleterre avec ce navire et ce capitaine, celui-ci l'épousa à Calcutta au bout du voyage; leur *baby* est constam-

ment entre les mains d'une indienne. La femme du capitaine, probablement instruite par l'expérience, est sur la réserve avec les passagers, et je pense qu'elle doit trouver le temps bien long; je l'ai vue coudre une fois et faire de la tapisserie une fois.

HINDOUSTAN

CHAPITRE I

Calcutta — La ville et ses monuments — Mœurs et coutumes — Castes et religions — Missions et Œuvres.

Sur le steamer le Singapore,
4 Janvier, 1882.

C'est le 2 décembre, vers 2 heures du soir, que j'arrivais à Calcutta. Aussitôt que le Pilote a fixé le navire à l'endroit désigné dans la rivière, et que la douane a passé la visite des bagages, je descends à terre et me dirige vers l'hôtel de Paris, tenu par un Français, ancien cuisinier du vice-roi ; puis je parcours la ville et fais mes visites en commençant par la Poste et le Consulat.

La capitale de l'Inde, siége du vice-roi, est vaste et belle, avec un million d'habitants. Dans

le quartier européen les rues sont larges et les maisons ont presque toutes un petit jardin ; dans la ville hindoue les rues sont plus étroites et la population très-agglomérée; souvent, à coté d'une belle maison en pierres, ou d'un beau monument servant d'école, on voit la hutte de boue ou de feuilles de cocotiers.

Dans la partie européenne les jardins et les *squares* sont ornés d'un vert gazon et de plantes des tropiques. On arrose les rues au moyen des coolies qui répandent avec la main l'eau d'une outre en cuir portée sur le dos. Les monuments tels que le palais du vice-roi, la Cour de justice, les banques, le Musée sont superbes. Le palais des Postes est dominé par une coupole majestueuse. Les *tramwais* sont dans toutes les directions et servent surtout aux indigènes ; l'Européen préfère le *gharry,* voiture à un ou 2 chevaux, qu'il loue au prix de 3 roupies par jour [1].

Le soleil est si brûlant, même en hiver, qu'on ne peut s'y exposer sans danger ; on voit aussi une quantité de palanquins, portés sur les épaules de 4 coolies, deux à chaque bout d'une seule

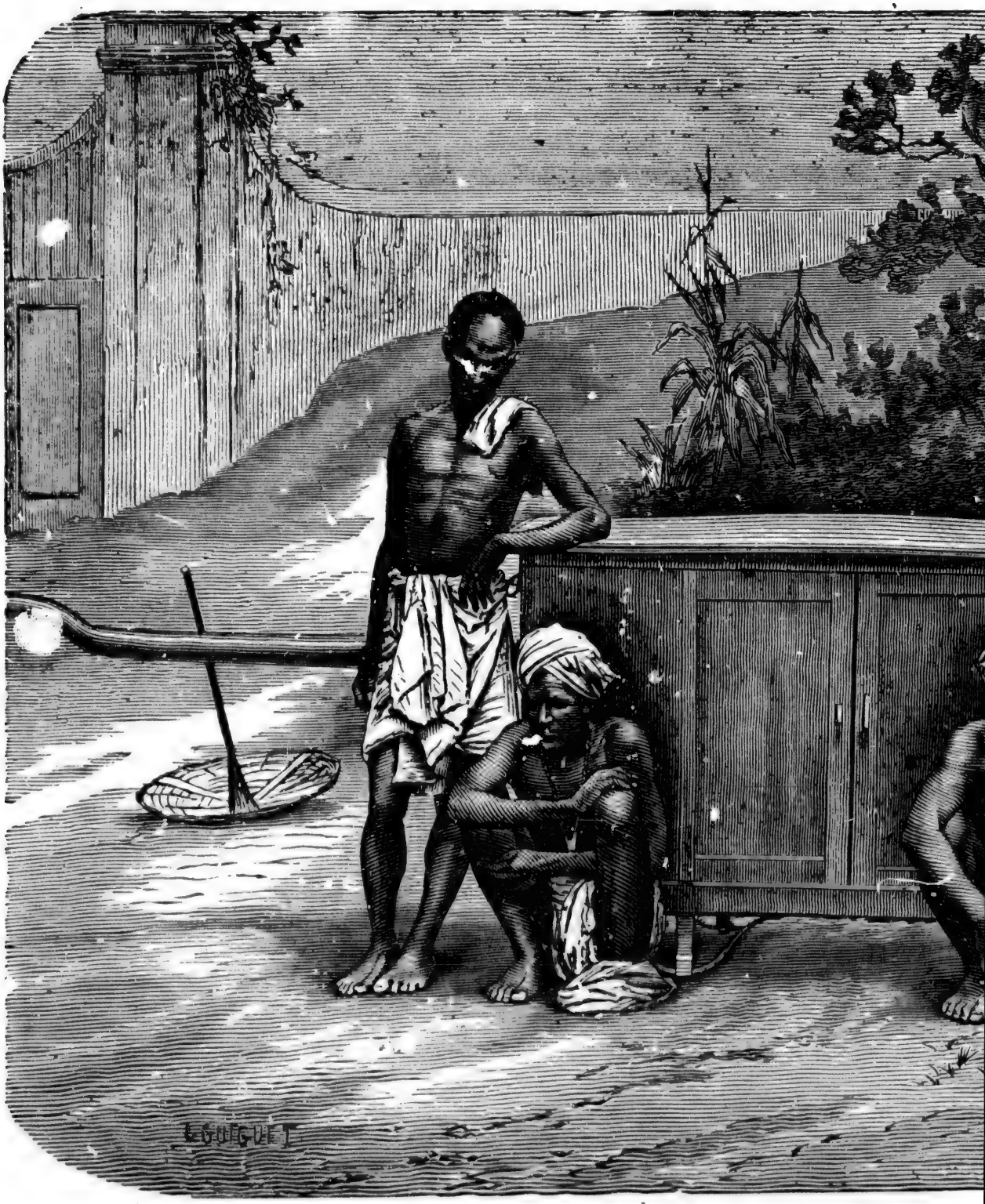
[1] *La roupie, monnaie des Indes, a une valeur nominale de fr 2, 50, mais elle varie selon le change ; en ce moment sa valeur réelle est de fr 2, 10.*

et les
; dans
s et la
d'une
ument
ou de

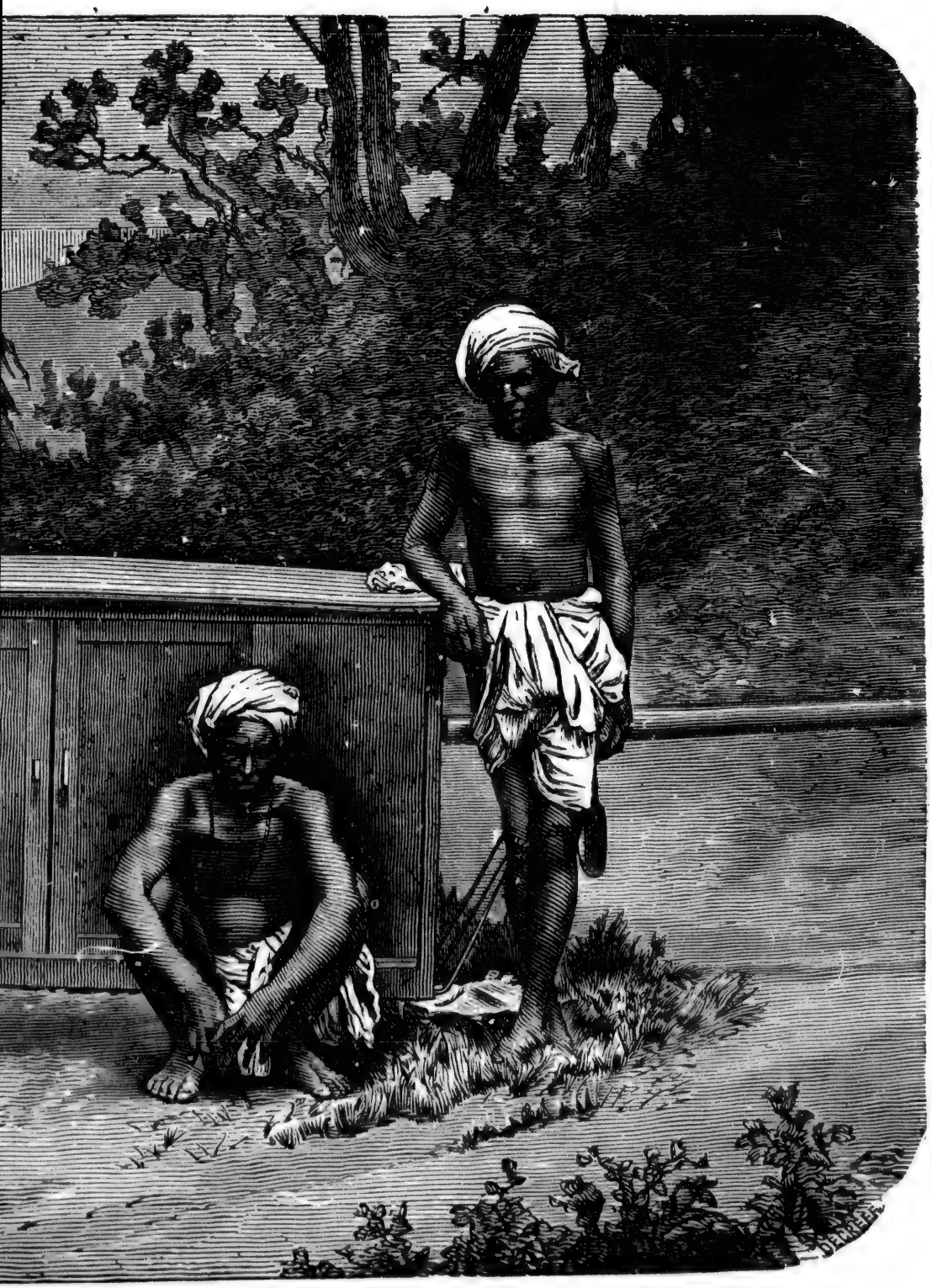
et les
lantes
en des
d'une
ments
ustice,
palais
stueu-
ctions
opéen
vaux,

qu'on
aussi
épau-
seule

nomi-
ge ; en



Le Palanquin aux Inde



quin aux Indes.

perche. Ces palanquins consistent en une longue caisse noire, qu'on ouvre par un côté pour s'y allonger. Je les ai pris d'abord pour des cercueils.

Les Hindous ont le type parfaitement européen, excepté la couleur, qui va du brun au noir; ils sont le plus souvent nus, sauf un morceau d'étoffe enroulé à la ceinture; d'autres portent une longue robe blanche légère et serrée au corps, la tête est entourée d'un turban dont la forme et la couleur varient selon les provinces. Les femmes ont un petit corset, qui descend des épaules sous les seins et portent, comme les hommes, un morceau d'étoffe enroulé à la ceinture, plus une longue pièce d'étoffe qui passe en bandoulière sur la poitrine et dont une partie se replie sur la tête en guise de voile. Elles tirent toujours ce voile sur la figure, dès qu'elles aperçoivent un homme. On les voit peu dans les rues, excepté celles des castes inférieures, obligées de gagner leur vie; garçons et filles sont nus jusqu'à huit ou dix ans, on les porte à califourchon sur la hanche gauche.

Dans les banques, dans les magasins, dans les administrations, la presque totalité des employés sont Hindous; le gouvernement anglais en fait même des magistrats, des militaires, des conseillers.

Au Musée je trouve comme en Europe une riche collection d'animaux, minéraux, objets d'art de l'Inde et de tous les pays. Je remarque deux morceaux d'or pur ; l'un a été trouvé en 1858 à Ballarat (Australie), il pèse 2.166 onces, l'autre a été trouvé en 1871 à Berlin (Victoria, Australie) et pèse 1.717 onces.

Le jardin zoologique possède surtout de beaux tigres. On l'illumine parfois le soir et on va assister au repas des fauves.

Le jardin botanique, à quelques milles de distance, est peut-être le plus beau du monde. On admire, à l'intérieur, un *bahnian* gigantesque, puis des allées de cocotiers et d'autres arbres en berceau d'une grande longueur et d'un effet merveilleux. Le directeur est si bon qu'il me promet une collection des principales graines.

Non loin du jardin botanique, je visite le *Sibpore government work-shop*, école d'arts et métiers. 70 Eurasiens y reçoivent l'instruction qui les rend aptes à certains emplois de l'Etat. On appelle Eurasiens les individus de sang mixte, Hindou et européen. Leur situation est difficile ; ils ne peuvent vivre de la vie mesquine de l'Hindou, et on fait des efforts pour les instruire et les amener aux emplois.

Non loin de là, j'ai demandé à visiter *la Sibpore Jute Mill*, Usine à filer et à tisser le *jute*. Le directeur, avec une affabilité peu ordinaire, m'a conduit lui-même dans les salles où le *jute* passe d'abord sous des cylindres rayés, puis il est divisé, filé et tissé comme le coton à Manchester, à Lille et à Roubaix. La toile plus ou moins fine sert surtout à faire des sacs pour le riz, le sucre, le café, le blé, etc. On en fait quinze mille par jour, et on les exporte de tous côtés surtout en Californie. Le prix d'un sac est d'une demi-roupie. Cette manufacture emploie deux mille ouvriers; ils sont payés une roupie et demie la semaine; lorsqu'ils travaillent à forfait ils peuvent gagner le double. Les femmes, les enfants gagnent un peu moins; on donne à une femme une demi-roupie, soit fr 1,05, pour coudre cent sacs. Avec une si modique paye l'ouvrier doit pourvoir à sa nourriture et à celle de sa famille.: un peu de riz et quelques légumes deux fois par jour ; aussi ils sont faibles et il faut deux Hindous pour le travail d'un Européen. Le riz coûte 2 ou 3 sous le kilog. Le *jute* est une espèce de chanvre grossier qu'on cultive dans les plaines marécageuses situées entre la mer et l'Hymalaya. Le cultivateur le vend, selon la qualité, 3 ou 4 roupies le *maud*, soit les 80 livres de 16 onces, ou 35 kilog.

J'ai aussi voulu voir la scène hindoue. Au Théâtre royal une troupe Parsie donnait une représentation tirée d'un fait passé à Amber près Jeypore. La récitation et la mimique étaient bonnes, les costumes jolis, la mise en scène convenable, le surnaturel: anges, esprits malfaisants, devins, intervenaient souvent ; le chant était monotone, ainsi que la musique ; dans la salle au 2e rang, les Hindous occupaient toutes les places ; au 1er moi, un Anglais, et quelques gros rats qui se promenaient en spectateurs.

La Mission du Bengale est confiée aux R. P P. Jésuites de Belgique. Ils ont à Calcutta de nombreuses écoles et le collége St-François Xavier, où le vice-roi préside ordinairement la distribution des prix. Les *Christian brothers* Irlandais sont chargés des écoles élémentaires et des orphelinats ; les Sœurs de la Croix de Belgique et les Sœurs de Lorette irlandaises ont de nombreuses écoles : externats, internats, orphelinats sur divers points de la ville. Le nombre des catholiques s'élève à douze mille répartis en cinq paroisses. Il y a également 6 Conférences de St-Vincent de Paul et un Cercle de jeunes gens. Les Eglises étaient remplies de fidèles le soir pour la neuvaine de l'Immaculée-Conception.

Les Hindous sont divisés en castes nombreuses

et religions diverses contenues dans leurs livres sacrés. Les principaux de ces livres sont : les *Védas*, qui comprennent les *brahamanas* les *Upanishads*, les *Soutras*, les *Instituts de Manu*, et les *Jtihassas et Puranas*. Les Védas sont les plus anciens.

Il faut des années pour mettre un peu de lumière dans cette théologie confuse qui a été remaniée à travers les siècles; mais on peut, avec quelque attention, y découvrir les traces de la tradition primitive, qui s'accorde sur tous les points du globe avec la vérité.

Les castes principales sont au nombre de quatre: Les *Brahman*, ou prêtres, les *Kshattriya* ou gens d'armes, les *Vaïsya* ou marchands, et les *Soudras* ou travailleurs. Dans l'hymne de *Manu*, que les Hindous chantent tous les jours, voici comment est expliquée la création : « Pour que le monde pût être peuplé, Lui, (Brahma) ou Dieu, fit sortir les Brahman, les Kshattrya les Vaïsya et les Soudras de sa bouche, de ses bras, de ses jambes et de ses pieds. Ayant divisé son propre corps en deux parties, le Seigneur (Brahma) devint avec la moitié un mâle, *Purusha*, et avec l'autre moitié une femelle, et en elle il créa *Viras*. Apprends, ô homme très-excellent deux fois né, que moi qui ai créé ce mâle (*Purusha*), et cette

femelle (*Viras*), suis moi-même le créateur de tout ce monde! »

A ces quatre castes principales sont venues s'en ajouter un grand nombre d'autres. Même parmi les *Parias*, qu'on supposait sans caste, on trouve ceux dont l'occupation est d'enlever les ordures, la caste qui s'occupe de porter ou de toucher les cadavres des hommes ou des animaux, etc.

Les Brahmanes ont une vingtaine de castes diverses. Il y a souvent des castes selon les métiers, et toutes ont leurs règles dont la transgression est punie par l'exclusion des membres. Quelquefois l'exclu peut racheter son péché par décision du Conseil avec une somme plus ou moins grande, selon sa fortune, et par de longues et nombreuses pénitences: comme d'aller se baigner dans le Gange à Bénarès ou autres lieux saints, ou d'aller voir une autre rivière dont la seule vue purifie les péchés. Chaque caste tient pour chose impure de toucher ou de fréquenter des individus d'une autre caste, à plus forte raison de se lier à eux par mariage. Les Européens qui louent une maison doivent bien veiller à ce que la partie réservée aux domestiques ait le nombre voulu de cellules nécessaires, car il ne pourra jamais faire rester un domestique d'une caste avec celui d'une caste différente.

Chaque caste ne peut manger que la nourriture préparée par un de ses membres. Le Brahmane va plus loin, et ne peut manger que la nourriture préparée par lui-même; si un Européen touche seulement à la nourriture d'un Hindou, elle devient impure et celui-ci la repoussera. Il m'est arrivé souvent au marché de toucher aux légumes et autres objets que je ne connaissais pas; aussitôt l'Hindou arrêtait ma main, ou s'il n'arrivait pas à temps, il enlevait et jetait ce que j'avais touché.

L'Hindou ne demande pas l'aumône au chrétien; s'il est dans le besoin, il est secouru par sa caste. Les membres d'une caste supérieure peuvent recevoir des secours des membres d'une caste inférieure, mais ils ne sont jamais secourus par les membres d'une caste au-dessus de la leur.

Cet usage des castes est si enraciné dans la nation, que même les chrétiens hindous ont leurs castes et ils exigent dans les Eglises des places spéciales séparées par un petit mur. Dans certaines villes du Sud, ils sont presque en révolution, en ce moment, parce qu'on a voulu abattre quelques-uns de ces murs.

Il ne faut voir là, comme dans presque toutes les erreurs, que l'exagération d'une vérité; la hiérarchie se trouve partout dans la nature.

En religion les Brahmistes ou Hindous sont les plus nombreux; leurs temples de petite dimension sont en général surmontés d'une ou de plusieurs coupoles ou clochetons richement sculptés. Parfois ils sont entourés de portiques ou galeries contenant chacun un autel ; partout les trois statues en marbre ou en pierre de la Trinité hindoue. Les prêtres seuls peuvent pénétrer dans l'enceinte sacrée qui entoure l'autel.

Les Hindous célèbrent sept à huit fêtes par an, quelques-unes se prolongent trois ou quatre jours. Lorsqu'ils vont dans leurs temples pour adorer, ils offrent du riz, du blé, du millet, etc, qu'ils déposent dans une caisse à compartiments divers; c'est leur tronc. Comme, en étudiant leur théologie on peut retrouver les traces de la tradition primitive, ainsi en interrogeant les individus, on peut facilement se convaincre qu'ils croient au vrai et unique Dieu créateur qu'ils appellent Brahma, et que les trente-trois millions d'autres Dieux qu'ils vénèrent ne sont que des personnages illustres, ou des esprits bienfaisants.

Les castes se reconnaissent à des signes divers et à des marques rouges, jaunes, bleues, rondes ou droites que les deux sexes portent sur le front et qu'ils renouvellent tous les matins au temple après la prière.

Après les Brahmistes viennent les Bouddhistes dont la religion, apportée d'Egypte, est passée ensuite en Chine et au Japon. On trouve aussi d'autres sectes nombreuses et des tribus qui ont des usages fort curieux. Dans les montagnes des Nielgherries et à Jafna (Ceylan), on rencontre encore des tribus polyandres où la femme a la direction des affaires publiques et privées et prend pour mari tous ses beaux-frères et même un étranger à sa volonté, quatre fois le mois.

Après les Brahmistes et les Bouddhistes, la secte la plus nombreuse est celle des Musulmans ; ils sont 40 millions, répandus sur toute la surface des Indes. Remuants et guerriers ils se sont imposés par la conquête, et ont été cause de plusieurs modifications dans les usages du pays. Ainsi la femme hindoue, qui jouissait d'une liberté relative et pouvait se promener en public, a été enfermée, au moins pour les classes élevées, après la conquête musulmane, à cause des insultes auxquelles elle était exposée de la part des Mahométans. Les Musulmans sont polygames et la femme chez eux est plutôt une esclave qu'une compagne. Chez les Hindous la polygamie n'existe que dans la caste des Brahmes et la femme est mieux traitée, les enfants plus soignés et surtout mieux aimés.

Les Musulmans ont construit partout de magnifiques Mosquées et de superbes mausolés. Ils célèbrent une douzaine de fêtes par an. J'ai assisté à Calcutta à leur *Mohohuram*, qui dura plusieurs jours. Une longue procession parcourait la ville au son du fifre, du tambour et autres instruments. On traînait des tours illuminées, des chars de diverses formes et on balançait de grands éventails. Anciennement des individus, payés pour cela, se battaient entr'eux durant la procession (on dit que cette fête a pour but de figurer la trahison de Judas) ; mais, depuis quelques années, ces battailles, souvent cruelles, sont défendues et empêchées par la police. A Darjeeling, un soir d'éclipse de lune, j'ai vu les Musulmans aller de porte en porte pour recevoir une aumône en nature que chacun donnait volontiers.

Les sectateurs du Coran, ici comme partout, sont fanatiques et donnent parfois de l'embarras au gouvernement. Ils vont à la Mecque en pèlerinage et en rapportent régulièrement le choléra. Ils sont divisés en deux grandes sectes ; les uns suivent Mahomet, les autres Ali, un de ses proches descendants, et ils ont une marque distinctive.

Après les Musulmans viennent les Juifs, qu'on retrouve dans toutes les parties du globe. Ce

peuple a pour mission de perpétuer le témoignage en faveur de la Tradition et des Vérités primitives contenues dans ses livres saints et, pour que son témoignage soit universel, on le rencontre partout et toujours. Il y a ici deux catégories de Juifs: ceux qui sont venus à l'époque de la transmigration de Babylone et ils sont devenus noirs comme les Hindous; et ceux qui sont venus après la destruction de Jérusalem par Titus; ceux-ci sont simplement bruns. Il est superflu d'entrer dans les détails en ce qui concerne les Juifs; ils sont partout cette belle race active et intelligente, spécialement vouée au commerce, mais trop souvent dégradée par l'avarice.

Les Parsis sont aussi une race fort singulière dans l'Inde. Ils descendent de ces Perses qui, au 7e siècle, époque de la conquête musulmane, préférèrent l'exil à l'apostasie. Ils sont 150 mille dont 50 mille à Bombay, leur quartier général. Ils suivent la religion réformée de Zoroastre, qui a vécu 1.000 ans avant Jésus-Christ. Ce philosophe éminent avait trouvé que la tradition primitive allait en se corrompant et fit des efforts pour la rétablir, surtout en ce qui concerne la croyance en un Dieu unique et créateur, qu'il figure par le feu perpétuel. On a cru par là que les Parsis adorent le feu, mais ils ripostent

énergiquement qu'ils ne l'adorent pas plus que les Hébreux n'adorent le feu de leur temple et les chrétiens la lampe de leurs sanctuaires, et qu'ils ne voient dans le feu que le symbole de la divinité, symbole que Dieu s'est donné lui même, lorsqu'il a apparu à Moïse dans le buisson ardent, lorsqu'il conduisit son peuple par la colonne de feu, et qu'il confirma ses apôtres dans le St-Esprit par des langues de feu.

La Religion des Parsis est très-curieuse à étudier dans leurs livres de *Zend-Avesta*. On peut y retrouver toute la tradition primitive sur laquelle s'accorde le genre humain; et Mgr Maurin, évêque de Bombay, qui fait en ce moment ce travail, est très-aimé et très-estimé des Parsis instruits et intelligents, qui se voient tendre une main amie et secourable.

Le feu que les Parsis ont porté avec eux de Perse est encore soigneusement entretenu dans leur temple avec du bois parfumé de sandal. Leur manière d'exposer les morts est au moins singulière; ils ne les ensevelissent pas, ils ne les brûlent pas; ils les déposent sur des tours qu'on appelle *tours du silence*. Ces tours à Bombay sont au nombre de 7 ou 8, dans un immense enclos orné d'arbres et de fleurs. Elles ont environ 10 mètres de haut sur 30 de diamètre; la

partie supérieure est divisée en 3 zônes concentriques contenant chacune un nombre de petites cases. La zône du bord est réservée aux hommes, celle du centre aux enfants, l'intermédiaire aux femmes ; on y pénètre par un escalier extérieur qui, à 4 mètres du niveau du sol, donne accès à une petite porte basse. Les prêtres seuls peuvent monter dans la tour et déposer les cadavres aux cases indiquées. De gros vautours et des corbeaux toujours prêts arrivent sur le corps et en quelques instants les chairs ont disparu. Le sang et les humeurs s'écoulent par des rigoles dans un puits central et le prêtre y jette tous les jours les ossements que les vautours n'ont pu dévorer; ces ossements se décomposent par l'action du soleil et de la pluie, et le surplus se déverse dans 4 autres puits creusés aux 4 points cardinaux et communiquant par des canaux au puits central. Ainsi se vérifie aussi pour eux la sentence: *pulvis es et in pulverem reverteris*. Mais la raison pour laquelle les Parsis préfèrent la transformation à travers l'estomac des vautours plutôt que la décomposition par les vers, n'est pas connue. Serait-ce parce qu'ils trouvent le volatile plus noble, ou l'opération plus expéditive? En tout cas ils sont fort doux envers les animaux et on peut voir partout les hôpitaux ou

maisons de refuge construites pour les veaux, chevaux, ânes, chiens, chats, poules et autres bêtes multiples qui sont là soignées et nourries jusqu'à ce que mort naturelle s'en suive. La Société protectrice des animaux a donc des ancêtres.

Les Parsis ont un beau type Juif; ils sont moins bruns que les Hindous, et leur sont supérieurs en intelligence et activité; ils occupent de hautes situations dans le commerce, dans la magistrature et forment d'excellents employés.

Les Hindous en général croient à la métempsycose, ce qui n'est qu'une corruption de notre vérité sur le Purgatoire; pour ce motif ils ne tuent pas les animaux et ne mangent pas leur chair. On me dit pourtant que plusieurs Brahmines, pour concilier l'amour du repos et le respect des âmes qui vivent dans les insectes domestiques, payent chaque soir un *coolie* qui couche dans leur lit pendant un certain temps; tout ce petit monde soupe ainsi à ses dépens et le Brahmine pourra ensuite reposer plus tranquille.

Naissance, mariage, mort. — Chez l'Hindou le prêtre intervient à la naissance, au mariage, à la mort. Dans ces occasions on invite les amis et on fait des dépenses ruineuses. Le mariage a

lieu, dès l'âge le plus tendre. Souvent une fille est mariée à 3 ou 4 ans et rejoindra son époux aussitôt que la nature lui permettra de devenir mère. Si l'époux meurt avant ce temps ou même après, la pauvre fille est condamnée au veuvage perpétuel. Il est facile de comprendre qu'il y a en cela une source d'immoralité, mais on va plus loin ; non-seulement la veuve ne peut pas se remarier, mais, dépouillée de tous ses ornements, elle devient la servante des servantes et elle mangera la dernière, après avoir servi tout le monde. Quelle est la raison pour laquelle on s'acharne ainsi contre la pauvre veuve? On ne pourrait le dire exactement ; mais la probabilité est que la métempsycose en est encore la source. On croit que le malheur qui a frappé la veuve est une preuve de l'acharnement de la divinité contre elle, et que par conséquent elle ne peut renfermer qu'une âme coupable, ayant à escompter des fautes commises dans une existence antérieure, et on se met d'accod avec la divinité en l'accablant de maux.

Une réaction se fait en ce moment contre cet usage inique et absurde, et on espère que bientôt les veuves pourront se marier ou se remarier. Déjà leur condition a été bien améliorée depuis l'arrivée des Européens et l'occupation des An-

glais. On voit encore partout les *burning ghauts*, ou places où le cadavre du mari défunt était brûlé avec sa ou ses veuves. Il n'y a pas 50 ans que le fait se produisait encore.

Comme en Chine et au Japon la couleur du deuil est le blanc; mais, pendant que les Musulmans et les Juifs ensevelissent leurs morts, que les Parsis les donnent en pâture aux vautours, l'Hindou les brûle ou les jette dans le Gange, ou dans quelqu'autre rivière sainte. L'usage de jeter ainsi les cadavres à la rivière était général; on croyait et on croit encore que de là le mort va droit au ciel. On peut facilement s'imaginer les conséquences désastreuses pour la santé publique malgré les alligators et les crocodiles nombreux dans ces rivières. Le gouvernement à défendu de jeter ainsi les corps et exige qu' ils soient auparavant brûlés ; mais les pauvres gens ne peuvent payer le bois et souvent ne font qu'un commencement de crémation. A Bénarès j'ai vu ainsi jeter à l'eau les cadavres a demi rôtis et les chiens les tirer de l'eau pour s'en repaître.

Bénarès est un lieu de pèlerinage ; on y compte 5000 temples et 500 Mosquées. Les Hindous y viennent de toutes les parties de l'Inde s'y purifier en se lavant dans le fleuve sacré ; les femmes s'y

baignent comme les hommes, mais vêtues. On porte sur les bords une quantité de malades qui veulent mourir dans la rivière sainte. Souvent la nuit ils s'y font jeter pour y rendre le dernier soupir.

Il n'est pas rare de voir ces corps morts flotter çà et là portant des corbeaux qui en font leur barque de circonstance. On trouve chez tous les peuples la croyance à la purification par l'eau.

Dans les villes où il n'y a pas de rivière, on brûle les morts dans la campagne et les animaux en dévorent les restes. Avant de mettre le feu, le prêtre fait des prières, offre le riz au mort, et on lui met parfois des monnaies dans la main pour le grand voyage. Les pauvres gens viennent ensuite cribler les cendres pour y retrouver l' argent. Au retour de la cérémonie, l' Hindou jette le riz ou le grain aux corbeaux croyant venir en aide à l' âme du parent passée dans ces oiseaux.

Les animaux sont excessivement familiers dans l'Inde et je crois que si, dans les autres pays, ils fuient l'homme en le menaçant, cela tient à ce qu'ils se voient sans cesse attaqués par lui. Ici le corbeau et le vautour sont chargés de la propreté des villes et des villages; on les voit partout, et leur audace est telle qu'ils viennent voler la viande dans les cuisines et même les mets sur

la table. Les perroquets, les tourterelles, les *minars* se plaisent à faire entendre leurs cris aigus, leurs chants lugubres, ou leurs sifflements, à deux pas du voyageur. Les moineaux viennent prendre les miettes même sur la table au réfectoire des pensionnats, et souvent dans les Eglises ils cherchent à rivaliser avec l'orgue. Le pigeon est un animal sacré, on le voit partout; le singe, animal sacré aussi, se trouve en tout lieu; on le voit gambader dans les villes et grimper sur les arbres à la campagne. A Bénarès il a pour lui un temple où il se multiplie à l'infini; par intervalles on est obligé d'évacuer le trop plein dans la forêt. La vache et le bœuf sont sacrés; à Bénarès un temple leur est consacré. J'y ai vu de nombreuses vaches et de jeunes bœufs qui auraient certainement préféré un peu de liberté à tant de vénération. Le paon lui aussi est sacré, et on le voit partout se promenant dans les champs avec fierté.

Le crocodile lui-même est sacré, et soigneusement nourri en certains endroits. On le voit le soir et le matin, sortir des rivières et se reposer sur le rivage, où on le prendrait pour une pièce de bois. Toutefois, de leur côté, ils n'ont pas toujours le même respect pour l' homme et ne craignent pas d'en surprendre et croquer quelques-uns. Les Hindous, qui les connaissent,

lorsqu'ils sont poursuivis se sauvent en courant en zig-zag. Il faut un peu de temps à ce reptile pour quitter la ligne droite. Les *Seers* espèce d'Autruche, les pélicans et mille autres espèces d'oiseaux de toute grandeur et de toute couleur se laissent tellement approcher qu'on les dirait apprivoisés ; les tigres eux-mêmes, les léopards, sont chers à l'homme des forêts, qui les nourrit et les appelle ses chiens.

Ces bêtes se multiplient à l'infini et deviennent gênantes pour l'homme. A Amber près Jeypore dans un château du Maharaja, pour conserver les fruits de quelques grenadiers, on a dû les recouvrir de chiffons ou les enfermer dans un vase de terre et un homme se tenait posté avec arc et flèches pour éloigner les perroquets et les tourterelles. A Baroda un ingénieur italien avait construit et planté pour le Gaekwar un superbe parc ; messieurs les singes ne l'aimaient pas et arrachaient tous les jeunes plans ; l'ingénieur ne trouva d'autre remède que de tirer sur les singes, et on dit à l'oreille du chef de police de ne pas donner cours aux dénonciations qu'on aurait portées sur ce point contre lui. Dans les champs on voit souvent des arbres sur lesquels on a formé une espèce de lit; un homme s'y tient en permanence, claquant du fouet pour éloigner les animaux et préserver la récolte.

Certes, cette attention envers les animaux est une bonne chose et rend les mœurs douces : celui qui traite bien les animaux, dit Salomon, montre qu'il a un cœur bien fait; mais là encore l'Hindou exagère la vérité.

Les chrétiens. — Les Ministres anglais, américains, allemands, ont partout des missions protestantes avec écoles et orphelinat. Ils ont environ 300 mille adhérents; mais l'Hindou comme le chinois est plutôt ascétique et honore grandement les individus qui pratiquent le renoncement complet pour se dévouer au service du prochain et à la prière. Ils comprennent peu le ministère du clergyman entouré de sa famille et du confortable le plus exquis.

Parmi les chrétiens il faut mentionner une population d'environ 500 mille individus dans le Malabar, descendants des chrétiens qui reçurent la foi par la prédication de l'apôtre St Thomas ; une moitié d'entre eux est encore dans l'hérésie des Jacobites.

Les catholiques.—Ils sont au nombre de 1 million 150 mille, répartis en 21 vicariats apostoliques avec 1.111 prêtres, 1542 écoles fréquentées par 66 mille enfants. Il faut ajouter à ce chiffre environ un quart de million de chrétiens répandus dans l'Inde entière, mais surtout dans les posses-

sions portugaises et qui sont sous la juridiction de l'archevêque de Goa. Les premiers Portugais arrivés dans l'Inde, en s'y établissant, ont contracté des unions avec des femmes hindoues, d'où une race mixte appelée Eurasienne, qui s'habille à l'Européenne et tient de l'Hindou. Sur toute cette race l'archevêque de Goa a juridiction; dans les divers diocèses dépendent de lui les hommes de couleur qui portent le chapeau (l'Indien porte le turban).

On trouve aux Indes les Pères des Missions-étrangères de Paris, les capucins italiens, les Jésuites belges, les Jésuites allemands et une grande variété d'ordres enseignants de religieuses venues de toutes les parties de l'Europe. A Poonah j'ai trouvé dans le même orphelinat des religieuses venues d'Irlande, d'Angleterre, de France et d'Espagne. La supérieure était Espagnole. Elles prouvaient ainsi que la religion catholique a le pouvoir d'effacer les différences de caractère et les préjugés de nationalité.

L'infanticide, si commun en Chine, est moins fréquent ici. Toutefois, il y a quelques années, il était encore pratiqué en grand dans certaines castes, dont les adhérentes obligées de se marier dans la caste, tuaient les petites filles, crainte de ne pouvoir les marier un jour. Des magistrats anglais

intelligents ont réuni en congrès les hommes sérieux, leur ont persuadé de laisser faire les mariages en dehors de la caste et ont ainsi coupé le mal à la racine. A Bombay j'ai vu un petit orphelinat avec une trentaine de bébés au sein des nourrices hindoues; c'est une espèce de tour qui empêche bien des infanticides. Il a été établi sur l'initiative de l'Evêque et des Conférences de St-Vincent de Paul.

En fait de bonnes-œuvres, j'ai trouvé 6 Conférences à Calcutta et 27 dans le diocèse de Bombay. Il y en a aussi quelques-unes dans les possessions portugaises. J'ai trouvé à Calcutta un Cercle de jeunesse et à Bombay un *Family Trust bank*. Les associés s'engagent : 1° à payer leurs dettes, et à réduire leurs dépenses le plus possible, jusqu'à l'exctinction de ces dettes. 2° a mettre de côté une partie de leurs rentes pour les déposer à la Banque, caisse d'épargne, assurance sur la vie, ou institution semblable. 3° à employer un tant pour cent de leurs rentes en œuvres charitables. 4° à ne pas dépasser un tant pour cent de leurs rentes, en amusements, vêtements et confort superflus ; 5° à ne pas aller au-delà du huitième de leurs rentes mensuelles à l'occasion du baptême, anniversaire de naissance et autres fêtes analogues de famille ; à ne pas dépasser le quart de leurs rentes mensuelles aux

funérailles, ni le montant des rentes de deux mois pour la célébration du mariage. Ces deux derniers points indiquent qu'il y avait un remède à apporter de ce côté.

Il y a en ce moment un mouvement vers le christianisme dans les hautes sphères des Hindous; il est graduel et marqué, et est probablement le résultat de l'éducation chrétienne donnée aux jeunes Hindous dans les écoles du gouvernement anglais et chez les missionnaires. Le succès de Keshub Chundersen est une preuve de ce mouvement. Ce Brahmin a voyagé en Europe, séjourné en Angleterre et a connu la doctrine chrétienne qu'il prêche avec beaucoup d'éloquence. Il a fondé une secte nouvelle qu'il a appelée des Brahmos. Tous les ans, à l'anniversaire de sa fondation, il prononce à l'hôtel-de-ville de Calcutta un discours que toute la partie intelligente de la population européenne et hindoue va entendre. Le dernier de ces discours roulait sur l'humilité; à l'issue, le P. Lafont, jésuite estimé par sa science et son amabilité fut le trouver et lui dit: « votre discours, je puis le redire demain à ma paroisse sans y changer une parole. Puis donc que vous êtes chétien par la croyance, pourquoi ne pas l'avouer publiquement? » La réponse fut que Keshub ne croit pas le christianisme fait pour la population Hindoue.

Quoi qu'il en soit, ce mouvement indique un pas de rapprochement et nous savons que les œuvres de Dieu se font par gradation et non par sursaut. Les protestants se sont aussi réjouis de ce mouvement et ont cherché à le favoriser en faisant à Keshub des avances et des concessions. Mais ces concessions, au dépens de la vérité, ne peuvent aider à son triomphe. Parmi ces protestants se distingue la Mission d'Oxford. Ses adeptes revêtent l'habit du prêtre catholique, gardent le célibat et vivent en communauté comme des moines. Le chemin qui leur reste à faire pour arriver à la vérité n'est pas long; ils n'ont plus qu'à reconnaître le ministère divin de l'Eglise et de son Chef.

Mais je me suis égaré en considérations, que je ne voulais faire qu'à la fin; il est temps de revenir à mon journal.

CHAPITRE II

Les chemins de fer — Le paysage — Excursion à Darjeeling — L'Hymalaya — La culture du Thé — Chandernagor — Bénarès, la ville sainte.

Dimanche 4 Décembre 1881.

J' ai passé trois jours à Calcutta. Une des choses qui m'ont le plus frappé c'est l'usage universel du *Panka*. On appelle ainsi une espèce de plate-bande, partie en bois, partie en carton, couverte d'étoffe pendante, de manière à faire éventail. Elle est suspendue au plafond et balancée au moyen d'une corde que tire un coolie blotti dans un coin. On la trouve dans les hôtels, dans les églises, dans les magasins, dans les bureaux, dans les bateaux à vapeur, jusque dans les wagons du chemin de fer; et la chaleur est telle, même en hiver, que ce ventilateur n'est en rien superflu.

Je tenais à me trouver à Calcutta le 8 décembre pour la fête de l'Immaculée-Conception. Je dus donc partir, le dimanche 4 décembre, pour une excursion à Darjéeling, où je me rendis en chemin de fer. C'est la première fois que je voyais son organisation dans les Indes ; elle est fort pratique comme tout ce que font les Anglais. Les gares, ordinairement grandes, belles et bien couvertes, sont entourées de jardins magnifiques où brillent les mille fleurs des pays chauds. Le *red leaves tree* ou arbre à feuilles rouges est particulièrement beau.

Les ponts presque tous en fer et tubulaires, reposent sur des piliers ou des piquets de fer; en divers endroits les voitures et charrettes passent dans le tube et le chemin de fer au-dessus; quelques ponts dépassent en longueur 2 kilomètres. Les wagons ont une double toiture et des couvre-soleil qui descendent jusqu'à mi-hauteur des fenêtres; ajoutez à cela des jalousies ou persiennes, des vitres bleues et des *panka,* et vous verrez qu'on a tout fait pour atténuer l'ardeur du soleil. En été les fenêtres sont couvertes d'une herbe odoriférante sur laquelle tombe de l'eau en pluie ; le soleil et l'air produisent ainsi une évaporation rafraîchissante.

Les voyageurs ne sont pas entassés ; dans un vaste compartiment, 6 places durant le jour et

4 seulement pendant la nuit. Pour dormir, chaque voyageur a sa couchette comme dans les cabines des *steamers*, et chaque compartiment a son *water-closet* et cabinet de toilette avec savon, eau et miroir.

Les prix en 1re sont les mêmes qu'en Europe, mais les 2mes payent la moitié des 1res et les 3mes la moitié des secondes; les 4mes payent ordinairement un *anna*, soit environ 3 sous, d'une station à l'autre. Souvent les wagons de 4me classe sont divisés en 2 étages, dans lesquels les indigènes s'entassent accroupis sur leurs talons, mais ces wagons sont aussi protégés contre le soleil.

Il y a aujourd'hui dans les Indes plus de quinze mille kilomètres de chemin de fer en exploitation ; quelques-uns, dans un but d'économie, ont été construits sur rails rapprochés de 3 pieds au lieu de 4. Les uns rapportent plus du 5 0/0 ; d'autres à peine 1 1/2 0/0; ce sont ceux qui ont été faits dans un but stratégique et pour lesquels le gouvernement garantit l'intérêt. En ce moment on concède, à des Compagnies diverses, de nombreuses lignes, mais à leurs risques et périls.

En quittant Calcutta on trouve une végétation entièrement tropicale ; les cocotiers portent aux nues leurs plumets de diverses espèces ; les bananiers laissent pendre leurs larges feuilles, les

mango, les acacias de toute espèce, les grenadiers et surtout les bahnians et les lianes qui courent d'un arbre à l'autre, font une jungle presque impénétrable dans laquelle les chacals, les sangliers et plus loin les léopards, les panthères, les tigres et les serpents trouvent leur refuge.

Le bahnian est un arbre bien adapté à ces climats. Il laisse pendre de ses grandes branches des racines qui viennent à terre et forment comme de nouveaux troncs, de sorte qu'un même arbre couvre souvent l'espace de quelques kilomètres carrés. A Broach, un de ces arbres peut abriter à l'ombre une brigade de dix mille hommes.

A la jungle succède une campagne marécageuse; ici et là des flaques d'eau où les buffles aiment à se vautrer. Je vois aussi de nombreux troupeaux de bœufs et de vaches ; presque chaque vache a sur son dos un *paddy bird,* espèce de petit corbeau qui se tient là en vedette et, lorsque l'insecte que le bœuf déplace en paissant, prend son vol, le coquin d'oiseau en fait sa bouchée. Peu de moutons et d'ânes. Les villages sont composés de pauvres huttes en feuilles de cocotier ou en paille de riz; j'ai vu une de ces cabanes servir de bureau de poste. En Californie, j'avais vu dans la forêt la boîte postale attachée au tronc d'un grand arbre.

Dans les parties marécageuses, on voit le riz et sur les terrains plus secs le haricot, les pois chiches, la patate douce, l'indigo et diverses graines oléagineuses. On voit aussi des champs à perte de vue où le jute a déjà été coupé. Nous apercevons des plantations de ricin, de tabac, de choux et autres légumes, et de nombreux troupeaux de cochons, ainsi que des poules de diverses grosseurs.

Mais, pendant que je cherche à me rendre compte de ce paysage si nouveau pour moi, la nuit arrive au moment où nous atteignons les rives du Gange. On traverse le fleuve sur un steamer où nous trouvons un bon souper. Durant la nuit, sur l'autre rive, pendant que la locomotive dévore l'espace, nous apercevons à la clarté de la lune de nombreux chacals qui se promènent dans les champs. Puis je prends mon repos. A mon réveil, quand le soleil paraît à l'horizon, il éclaire une des scènes les plus imposantes que j'aie jamais vues au monde. La chaîne de l'Himalaya avec ses pics neigeux est devant nous.

Lundi 5 décembre. Ici nous quittons les grands wagons pour entrer dans de tout petits chars traînés sur des rails rapprochés de 50 à 60 centimètres. C'est un tramway à vapeur. Il grimpe le long de la montagne et pénètre dans la forêt.

Cette forêt est ce que j'ai vu de plus touffu, de plus riche en fait de végétation ; les téaks, les cocotiers les bahnians sont les géants ; au second rang viennent le bambou, l'arbre de Judée, puis le dathura, le lanthana, les bananiers sauvages, les salvias, et les lianes qui courent partout et forment un filet inextricable. A terre les mousses dans leurs infinies variétés ; les lichens, les parasites de toute nature. Mais le roi de cette forêt pour sa bauté est l'arbre fougère qu'on voit en quantité et qui atteint 7 à 8 mètres de hauteur.

A mesure que le train s'élève, la vue plonge dans la plaine où les rivières serpentent en tout sens. En tournant le regard vers la montagne, les vallons, les précipices, à chaque détour du chemin, vous tiennent dans une constante admiration. La machine fait des efforts de géant pour tirer 3 ou 4 wagons sur une pente, qui varie de 3 à 7 0/0, et qui tourne dans des zig-zag qui me rappellent ceux du col de Tende dans nos Alpes. Aussi bientôt la chaudière se vide et à chaque source elle s'arrête pour se remplir. On dirait un voyageur, qui fatigué par les difficultés de la route, fait halte pour boire et reprendre courage.

Nous commençons à voir par-ci par-là des plantations de thé. On les connaît aux blanches maisons semées sur les flancs des montagnes.

Là, dans la solitude, une famille écossaise, dure à la fatigue et persévérante au travail, a semé la graine du thé d'Assan et voit grandir les buissons qui feront sa fortune. On ne trouve là point d'Irlandais. Celui-ci, d'un caractère gai et sociable, ne saurait endurer la solitude.

Mais le train marche et nous apercevons parci par-là quelques villages suspendus aux flancs de la montagne, ou cachés dans le fourré du bois. Nous voici à Siligori où les plantations abondent, puis nous apercevons les blanches maisons de Darjeeling, semées au milieu de la forêt. A 4 heures, nous atteignons cette importante station située à 7.200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, la population n'est plus hindoue, mais mongole : ce sont les gens du Boutain et du Napal près le Thibet. Les hommes sont couverts de peaux de mouton et portent la longue queue chinoise. Les femmes, avec de longues soutanes marron comme nos capucins, portent leur bébé sur le dos. Elles ont pris des Hindous l'habitude d'orner leurs bras et leurs jambes de bracelets, de passer aux doigts des pieds et des mains des bagues nombreuses, un grand anneau au nez et des perles sur tout le cartillage des oreilles.

Pour les fardeaux elles se servent d'un panier conique comme la *cabasse* du portefaix piémontais,

mais ici, outre les courroies passées aux épaules, on emploie une autre courroie qui passe sur le front, en sorte que le fardeau porté sur le dos est soutenu par les épaules et par la poussée de la tête. Le lait et l'eau sont portés dans de gros tubes de bambous.

Les plantations de thé abondent à Darjeeling; elles couvrent plus de 13 mille acres ou arpents et donnent environ 3 millions de livres de thé par an; c'est le meilleur thé connu jusqu'à présent; on cultive aussi l'écorce du quinquina et l'ipécacuana.

Je n'ai que le temps de chercher une place à l'hôtel, de parcourir les principales promenades, et le soleil se couche à l'horizon, laissant voir dans le lointain les pics neigeux comme une apparition. J'employai la soirée à chercher les missionaires; on me donne un guide qui ne parle que l'hindoustani; je fus donc renvoyé à plusieurs reprises, de Pilate à Hérode, avant de trouver le Père Louis, capucin italien, chargé de la station. Les Pères dirigent à Darjeeling un séminaire qui compte 35 élèves, et les Sœurs de Lorette irlandaises ont un pensionnat avec 100 élèves. Il n'y a que 6000 âmes dans cette ville et 600 soldats, mais les parents aiment à envoyer là leurs enfants pour les éloigner de la plaine. En formant

leur intelligence ils fortifient leur corps à l'air vivifiant des montagnes.

J'espérais trouver à Darjeeling le Père Desgodin, Jésuite, qui se proposait de passer de cette station dans le Thibet. Il avait dû y renoncer et était parti pour Assan depuis un mois. Ce Père connaissait le Thibet, il y déplorait la toute puissance des Lamas, qui règnent en Seigneurs dans leurs riches couvents et tiennent la population dans une grande ignorance, pour qu'elle puisse supporter en paix l'espèce d'esclavage qu'ils font peser sur elle. Les mandarins chinois se contentent de prendre le plus d'argent possible et ne s'inquiètent pas des Lamas et du peuple. L'animosité contre les étrangers est maintenue vivante et le voyageur téméraire est presque sûr d'être assassiné.

Le soir, je trouvais à table d'hôte un jeune Français, M. Hunebelle, secrétaire du gouverneur de Saïgon. Le clair de lune était beau, malgré une éclipse, et nous passâmes de longues heures à nous promener, causant sur la déplorable infériorité de la France à l'étranger, et sur les moyens de la relever.

Mardi 6 décembre. Le matin à 5 heures, la trompette du soldat me réveille et bientôt après je grimpe le pic derrière l'hôtel. A 6 heures, le soleil se lève et éclaire une des scènes les plus

majestueuses qu'on puisse concevoir. A 40 milles, à vol d'oiseau, on a devant soi la longue ligne des pics de l' Himalaya , celui de Kinchin-Junga domine les autres et s'élève à 28.176 pieds au-dessus du niveau de la mer; il n'est lui-même dominé que par le pic Evarest qui, non loin de là, atteint quelques centaines de pieds de plus, 29.000. La limite des neiges est à plus de 5 mille mètres. On croirait voir de loin le Mont-Blanc sur une base de verdure haute de 5 kilomètres. Les alpinistes répandus dans toute l'Europe, qui ont déjà escaladé les pics des Alpes et des Pyrénées, auraient ici un plus vaste champ à leurs explorations, et maintenant avec les bateaux à vapeur et les chemins de fer ils peuvent arriver de Paris et de Londres aux pieds de l'Himalaya dans 3 semaines, autant qu'il en fallait, il y a 30 ans, pour aller de Rome à Paris. Quelques Anglais ont déjà fait des ascensions qui ont dépassé 20 mille pieds.

Après avoir admiré le magnifique panorama qui s'étendait au loin, je tourne les yeux autour de moi. Dans la vallée un nuage à terre faisait croire à un lac; plus près, sur les pics, sur les flancs des montagnes, dans les vallons, les maisons sont parsemées au milieu des arbres touffus, et des buissons de thé ; on dirait une ville dans une forêt.

On construit en ce moment sur un mamelon un hôpital où pourront trouver place les riches et les pauvres. Je visite quelques villas; elles sont nombreuses et simples, quelques-unes assez coquettes. Leur prix de location varie de 1000 à 2000 roupies pour la saison qui est de 9 mois. Tous les ans on voit augmenter le nombre des planteurs de thé et des familles qui viennent ici pour fuir les chaleurs.

Le thé donne en ce moment de beaux bénéfices. Un touriste anglais, qui a voulu faire l'essai d'une plantation, a dépensé 60,000 roupies dans 4 ans, et maintenant les buissons étant en plein rapport il en retire 3000 roupies par mois.

J'ai voulu visiter une de ces plantations, en compagnie d'un Père irlandais. Le propriétaire fort aimable m'explique tous les détails de la préparation. Elle n'est plus la même qu'en Chine et au Japon. Ici il suffit de quelques heures pour préparer le thé. Le buisson commence à produire après 3 ans et dure indéfiniment. On le coupe tous les ans comme le buis des jardins ; durant 9 mois on ramasse les jeunes pousses qu'on pose pour un temps sur un plancher ; aussitôt qu'elles sont devenues souples comme le velours on les passe à une machine qui les presse et les plie en tournant 2 disques ou 2 cylindres. La feuille ainsi

humectée dans son jus fermente après quelques instants; on s'en aperçoit à la couleur qu'elle prend; alors on la met sur des toiles métalliques pour la sécher au feu et le thé est prêt. On sépare les feuilles les plus fines: c'est la 1re qualité, qui vaut 3 roupies la livre; les moyennes forment la 2e qualité à 2 roupies la livre, et les tiges la 3e qualité, à 1 roupie la livre. Les ouvriers sont fort nombreux pour la cueillette, on leur donne un prix fixe d'un *anna* (3 sous) par jour et un tant par chaque livre de thé cueillie. Les femmes gagnent de un à deux *annas* par jour (de 3 à 6 sous.)

Vers 11 heures je quittais Darjeeling refaisant en sens inverse la route admirable que j'avais parcourue la veille; à la nuit nous étions dans la plaine. Des milliers de lucioles remplissaient l'air de leur intermittente lumière. Un Anglais qui n'avait jamais vu ce phénomène me demande qu'elle était cette illumination. Nous avions fait bonne route ensemble; en nous quittant il m'a dit: au revoir; un peu étonné je demande où et comment? et il réplique: oh! le Globe est si petit!

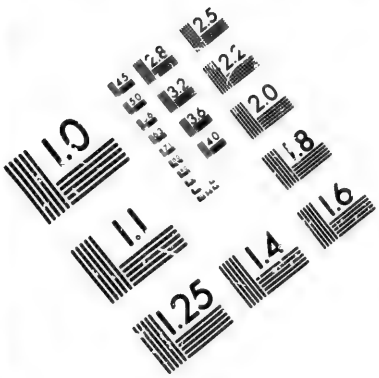
Mercredi 7 décembre. Après avoir passé la nuit en chemin de fer, en approchant de Calcutta je revois les nombreuses briquetteries qui

approvisionnent la capitale. Les cocotiers et les palmiers sont visités par les campagnards qui grimpent au bout pour retirer le pot plein de la liqueur sortie de l'entaille faite la veille. Ce suc fort rafraîchissant est employé pour boisson ou pour en extraire du sucre. Vers le milieu du jour j'arrive à Calcutta. Là, après quelques visites, j'assiste, le soir, à une Conférence de Saint-Vincent de Paul ; je suis heureux de retrouver des confrères. Deux d'entre eux sont les frères Roustan, qui ont leur père à Nice.

Jeudi 8 décembre. Le lendemain je me rends à la grand'messe ; des voix d'hommes et de femmes accompagnées de l'orgue exécutent une bonne musique à laquelle se joint le chant des moineaux et des hirondelles, qui se promènent à la voute et sur les corniches de l'église ; puis, après le déjeuner, je prends la route de Chandernagor.

Cette ancienne ville française est maintenant un petit Monaco. Notre territoire, sur les rives de l'Hoogly, a 3 milles de long et 1 mille de large. Nous y avons une armée composée de 3 soldats et d'un caporal. La ville est un ensemble de charmantes villas, les quais sont ravissants.

Le P. Samp de la Congrégation du St-Esprit tient la mission ; il me fait visiter la nouvelle église en construction, les écoles, l'orphelinat, puis me



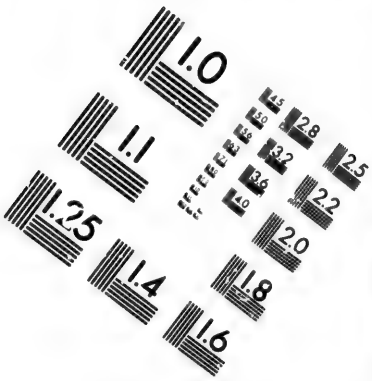
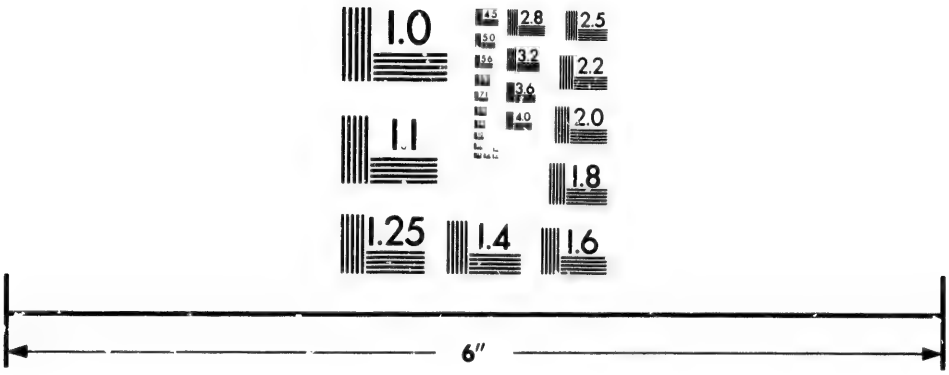
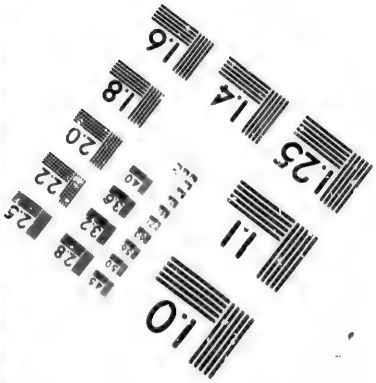
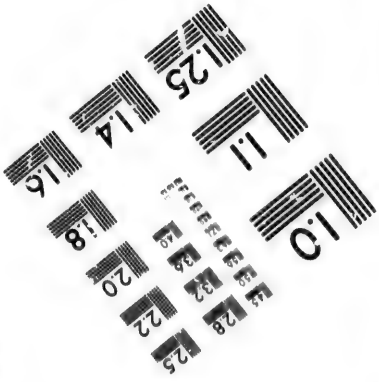


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.0

conduit chez les Sœurs de St-Joseph de Cluny, qui ont un pensionnat européen et un orphelinat pour les Indiennes. Dans leur chapelle on chante, on donne le Salut, et on finit par une procession à Notre-Dame de Lourdes, qui orne le jardin. La vue de tout ce monde en prière, devant cette grotte illuminée, me rappelle la Roche de Massabielle, devant laquelle le voyageur de la ligne de Tarbes voit sans cesse cierges allumés et foules prosternées.

Un Français, M. Guillon, que j'avais rencontré à Calcutta, m'invite à dîner. Je retrouve là M. Hunebelle et quelques autres Français ; on parle de la France, de la Réforme sociale. Au milieu de beaucoup d'erreurs, on voit des intentions droites et de l'honnêteté. A 10 heures, je reviens chez le Père Samp qui aimerait qu'on lui adressât de France un jeune médecin catholique ; il lui offre 500 francs par mois et la perspective de 1000 à 2000 roupies le mois par la suite. Les riches Hindous payent bien leur médecin. Ils donnent souvent 500 roupies pour une visite ; les Européens la payent de 10 à 20 roupies. Je désigne au Père l'Université Catholique de Lille qui fait des médecins, et je prends congé de lui. A 11 heures 1/2 j'étais de retour à la gare en route pour Bénarès.

Vendredi 9 décembre. Je passai la nuit en chemin de fer et la journée du lendemain. La route traverse l'immense plaine de l'Hindoustan et seulement à Nevadi on aperçoit quelques collines. On voit toujours le riz, les pois chiches, les plantes à graine oléagineuse; mais à Patna le terrain est en grande partie cultivé à opium.

Le gouvernement donne au paysan la graine qu'il doit semer; lorsque la plante est arrivée à un certain point de maturité, le cultivateur fait tous les soirs une incision et recueille le matin le suc qui en est sorti. Le gouvernement lui paye ce suc 4 roupies le *seer* (environ 1 kil). Par l'ébullition il le purifie, le réduit en boules recouvertes de feuilles de pavot, le revend à Calcutta à 20 roupies le *seer*. Les agents du gouvernement sont parfois obligés de fouetter le paysan pour le forcer à cultiver l'opium et à recevoir les 4 roupies d'avance.

Quant au prix du terrain, la 1re qualité vaut environ 15 roupies l'arpent aux abords des villages, et 6 roupies plus loin. La qualité inférieure se paye 3 roupies l'arpent. C'est toujours plus qu'aux Etats-Unis, où l'Etat le donne pour rien, et les Compagnies le vendent un dollar l'arpent. Mais il y a encore cette différence qu'en Amérique on est à peu près sûr des récoltes, pendant

qu'ici le soleil, lorsque l'eau manque, brûle toute végétation. Aux bords des rivières on arrose en déviant un filet d'eau, mais aux bords des canaux l'Hindou n'a pas toujours l'argent pour payer l'abonnement.

En général il fait des puits d'où il tire l'eau au moyen de mille sortes de trébuchets depuis le plus primitif, consistant en un levier qui porte le seau d'un côté et une pierre de l'autre, jusqu'au noria à seaux de cuir ou de terre cuite. Le plus souvent il emploie le Bœuf pour l'irrigation. Une grande poche de cuir pouvant contenir une centaine de litres est descendue dans le puits au moyen d'une corde qui glisse sur une poulie, et remontée par une paire de bœufs qui attelés au bout de la corde descend un plan incliné, creusé quelquefois dans la terre, et un homme vide la poche de cuir dans un creux d'où elle passe par des rigoles dans le blé ou autres récoltes à arroser.

Monnaie. — J'oubliais de dire un mot de la monnaie indienne. L'Angleterre n'a pas imposé sa livre sterling; elle a conservé la monnaie du pays la Roupie. Cette monnaie d'argent, de la grosseur d'un Florin d'Autriche, frappée à Calcutta par le gouvernement des Indes, vaut 2 schelling, ou f. 2. 50 ; mais en ce moment le taux

est bas : on l'obtient à f. 2. 10. Elle est divisée en 16 *annas* : l'*anna* en 4 *pice* ou petits sous en cuivre et ceux-ci en une autre monnaie de cuivre de la grosseur des centimes. Plusieurs Etats tributaires ont obtenu de frapper leur monnaie qui est du même modèle que la monnaie du gouvernement anglais, mais avec des empreintes hindoues.

Le peuple emploie aussi de petits cubes de cuivre non coniés et des coquilles d'une espèce particulière. Cette coquille lui sert aussi de dés dans certains jeux, attendu qu'en la laissant tomber elle peut rester de plat ou sur le dos. Un *pice* (le 1/4 d'un anna) vaut 40 de ces coquillages. Je n'ai pas vu de monnaie d'or, mais le gouvernement à Calcutta, Bombay, Madras, émet des billets de banque de 5, 10, 20, 50, 100 roupies.

Poids. — Pour les poids on a le *Maud* qui vaut 82 livres de 16 onces ; *le séer* qui vaut 2 livres 6 onces, et le *Chittack* qui vaut 1 livre 16 onces.

Les objets qui viennent d'Europe sont assez chers, si on les achète chez les marchands européens, moins chers chez les Hindous; mais en général, ils coûtent beaucoup plus qu'en Europe. Les choses du pays sont fort bon marché ; ainsi

la viande de bœuf ne coûte que 6 à 8 sous la livre, et celle de mouton un peu plus ; le riz vaut 2 à 3 sous le kilog. et la farine un peu moins, les légumes et les fruits ne sont pas chers.

Mais revenons à notre route. C'est le *vendredi 9 décembre* que j'arrivais à Bénarès au *Clark's hotel*. Après le bain et le dîner, je me fis conduire à la Mission catholique confiée aux Capucins italiens. J'y trouvais un bon vieillard, le Père Acurzio qui avait habité 20 ans Darjeeling et était présent à Cawnpore et à Bénarès en 1857, époque de la grande révolte ou *Mutiny*. Ce n'est pas sans peine qu'il échappa au massacre. J'ai trouvé dans les appartements du Père une quantité de soldats irlandais lisant de bons livres. Ils ont là un petit Cercle et une bibliothèque. Le nombre des catholiques de Bénarès y compris les soldats ne s'élève qu'à 300.

Samedi 10 décembre. De grand matin je pars avec un jeune officier irlandais et nous allons d'abord à quelques milles de distance, au temple des singes. Tout est saint à Bénarès. C'est la Rome ou plutôt la Jérusalem des Hindous. Ils y viennent en pèlerinage des points les plus reculés pour se laver dans les eaux du Gange, rivière sainte. Nous trouvons donc dans le temple des centaines de singes qui accourent au son d'un disque que

bat le gardien. Ce disque de métal remplace ici le *tamtam* de Chine et la cloche d'Europe ; dans les gares on a même pour toute cloche un morceau de rail suspendu, sur lequel on frappe avec un marteau. On nous vend pour quelques sous des corbeilles de maïs et autres graines que les singes viennent prendre dans nos mains ; quelques-uns sont méchants et mordent ou poursuivent les autres; alors les bébés singes sautent sur le dos ou s'accrochent sous le ventre de la maman qui se sauve avec eux.

La multiplication de ces animaux est telle que les habitants de Bénarès en sentent le danger ; mais comme ils n'osent les tuer, de temps en temps ils en exportent une partie dans la forêt. Le temple des singes est d'une assez belle architecture. A côté se trouve l'Etang Sacré, vaste piscine qui, selon la croyance des Hindous, doit laver tous les péchés.

Au retour, on nous fit visiter le palais d'un riche Rajah : beau salon, tapis de Perse, fauteuils de Londres. Mais le Rajah préfère s'asseoir par terre. Comme toujours la maison des femmes est à part et des tentes sont dressées dans la cour pour les domestiques.

Nous arrivons à l'Observatoire, large tour qui domine le Gange. Sur la plate-forme nous voyons

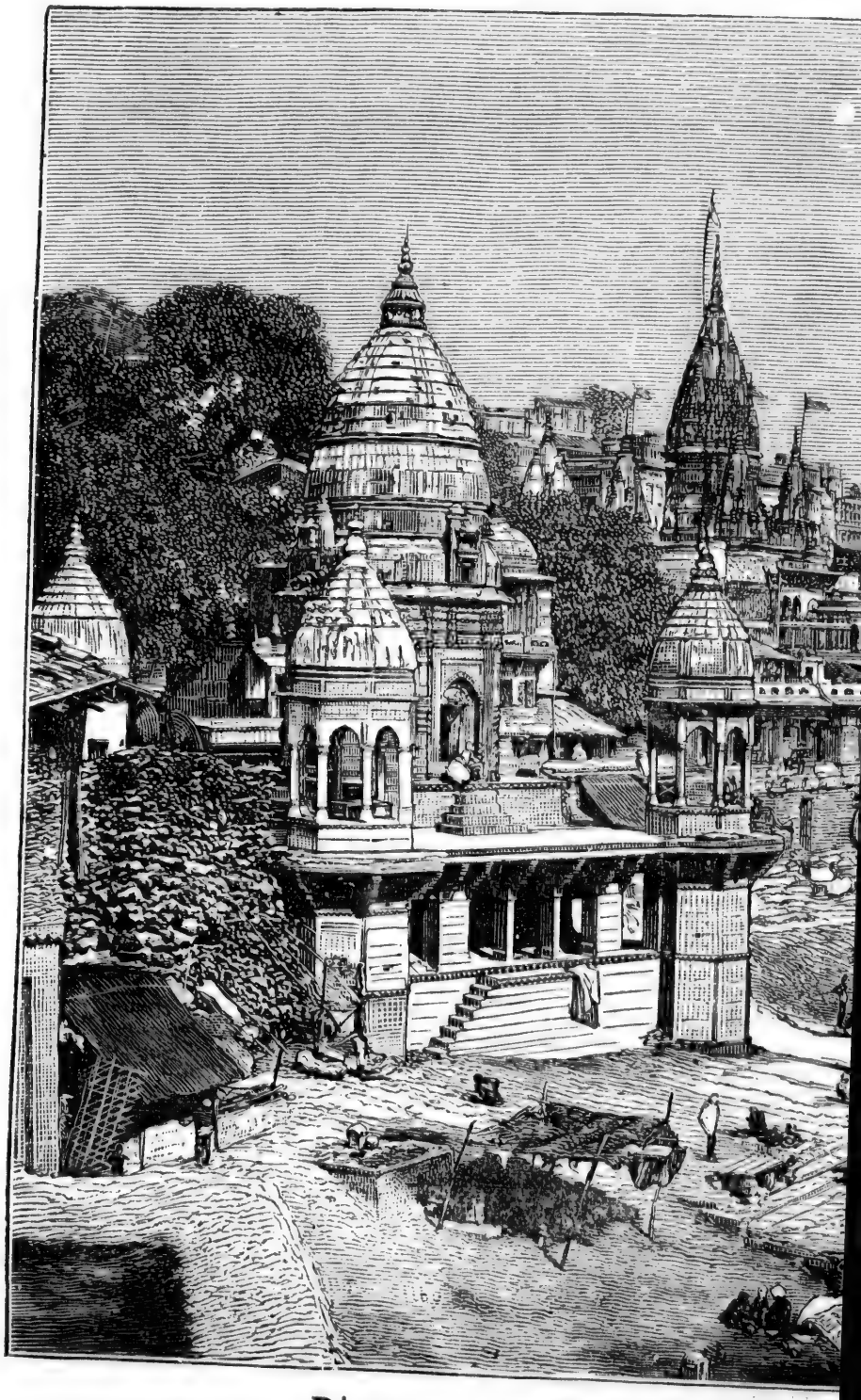
un plan incliné qui regarde l'étoile polaire, diverses circonférences et arcs de cercle pour trouver le méridien, le solstice, l'équinoxe. C'est l'astronomie élémentaire, mais il est beau pour les Hindous de l'avoir trouvée depuis des siècles.

Nous montons sur une barque à quatre rameurs et nous installons sur la terrasse qui surmonte le bateau. En remontant la rivière nous admirons, sur les bords, les magnifiques palais construits par les diverses provinces pour leurs pèlerins On y voit des temples, des portiques, des balcons. On descend à la rivière par de nombreuses marches. Les femmes y viennent chercher l'eau dans des amphores de cuivre ou de terre semblables à celle de Rebecca.

De longues jetées de bois s'avancent dans l'eau. On y lave, on y prie, les uns se tiennent agenouillés, les yeux levés au ciel; d'autres jettent à l'eau en priant les nombreuses feuilles des fleurs qu'ils tiennent dans une corbeille. Tous se baignent et se lavent; les femmes gardent dans l'eau les 2 bandes d'étoffe qui leur couvrent les reins et la poitrine et en sortant les remplacent habilement et décemment par des bandes sèches; mais souvent l'étoffe est de mousseline, et devient par trop transparente. Plus loin nous voyons des malades étendus; ici des femmes frottent d'huile

, di-
rou-
C'est
pour
cles.
eurs
onte
ons,
ruits
rins
cons.
mar-
dans
ables

'eau.
ouil-
l'eau
qu'ils
nt et
les 2
et la
ment
mais
t par
ma-
nuile



Bénares. — Le Burning-Ghaut ou

ing-Ghaut ou lieu de la Crémation sur le bord du Gange.

le ventre de quelques-uns ; là, d'autres attendent le dernier soupir pour être jetés à l'eau. Durant la nuit quelques-uns se font même jeter avant leur dernière heure, persuadés que du Gange ils passent droit au ciel. Par-ci par-là, des cadavres noirs flottent et servent de barque aux canards et aux vautours.

Nous arrivons au *Burning Ghaut*, ou lieu de la crémation. Deux feux sont allumés, et consument deux cadavres ; deux autres cadavres sont portés sur des brancards de bambou, accompagnés du prêtre et des parents. On leur met du riz dans la bouche, de la monnaie dans les mains et on les couvre de bois qu'on allume ; mais il faudrait renouveler ce bois ou en mettre en abondance et le pauvre n'a pas d'argent. On jette donc à l'eau, non des cendres, mais des carcasses qui serviront à nourrir les alligators. J'ai vu un chien en tirer une de l'eau et l'attaquer à belles dents. Les pauvres prennent la boue du rivage et la passent au crible pour retrouver les monnaies.

Nous quittons ce lieu de tristesse pour monter à la Mosquée de *Musjeed d'Aurungzebé* au *Madhoray Ghaut*. Nous passons à coté de divers tombeaux bien sculptés. Dans une espèce de chambre fermée par une grille nous voyons 3 femmes qui tournent autour

d'une colonne en récitant un chapelet ; puis nous grimpons sur un des 12 minarets de la Mosquée. Il a 147 pieds de haut et seulement 12 de large à la base: on dirait une cheminée de manufacture.

De ce point élevé nous dominons la ville et la campagne. Il est difficile de voir quelque chose de plus pittoresque que la ville de Bénarès avec ses 5000 temples et ses 500 Mosquées. Elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Devasdasa* ou cité de *Kasi*, fondée 1600 ans avant le Christ. Les rues sont étroites, mais propres et bien pavées, les maisons sont en pierres ou en briques et quelques-unes fort belles ont 2 ou 3 étages. On voit au loin le *cantonment* ou camp avec ses *bungalows* et de nombreux établissements protestants. Il y a le *Ward's Institute* espèce de collége destiné aux princes hindous. La population, qui est ordinairement de 170 mille âmes, atteint souvent le chiffre de 300 mille par les pèlerinages; le 10e de la population se compose de Brahmins ou de la plus haute caste.

A Bénarès on fait beaucoup d'objets en cuivre battu au marteau et ciselé. On tisse la soie mélangée à des fils d'or et d'argent. On file le coton, on prépare l'opium, on borde des châles et on travaille le diamant. Je parcours les diverses boutiques et achète quelques objets parmi lesquels les modèles des divers bijoux des femmes indiennes.

Lors de l'insurrection de 1857, la ville fut sauvée par l'habileté et l'énergie de deux bourgeois anglais qui, aidés du Colonel Neill, se retirèrent avec les Européens au fort de *Ray Ghaut* où ils purent attendre l'arrivée de Lord Clyde.

Continuant notre route à travers les bazars, nous arrivons au puits du destin. Sous une belle galerie, des hommes et des femmes accroupis en grand nombre font la prière à haute voix ; le puits envoie une odeur fétide à cause des fleurs jaunes, rouges, blanches, qu'on y jette sans cesse; il est recouvert d'un grillage en fer, nous voyons puiser l'eau et arroser la tête de nombreuses idoles.

A coté du puits est le *Golden Temple*, temple d'or, ainsi appelé parce qu'il a 2 coupoles couvertes en lames de bronze doré d'un très-bel effet. Nous passons de là au temple des vaches; elles y sont en grand nombre et ne répandent pas une odeur de sainteté. Ces pauvres bêtes aimeraient mieux aller brouter l'herbe que de rester enchaînées dans leur prison sacrée. Je vois là aussi des paons, des perroquets et autres bêtes sacrées. Dans un recoin enfoncé plusieurs femmes à genoux font des invocations à une idole; on me dit que ce sont les stériles qui demandent progéniture. A 11 h. nous rentrons pour déjeuner.

Après le repas, mon officier irlandais, qui a pris part à la guerre de l'Afghanistan, me donne des détails émouvants sur cette rude campagne. Il me renseigne aussi sur l'organisation de l'armée des Indes. Il y a des régiments hindous et des régiments européens. Les premiers ont 7 officiers européens qui portent le costume hindou; ils sont mieux payés que dans les autres régiments, parce que leur tâche est plus difficile et, en cas de révolte, ils sont les plus exposés. Le cavalier indien reçoit 30 roupies par mois, mais il fournit son cheval qui lui coûte 200 roupies, s'habille, et se nourrit à ses frais. Dans les régiments européens le soldat est nourri et vêtu et reçoit 32 roupies par mois.

Jusqu'ici on a renoncé à nourrir le soldat indien, parce qu'il faudrait autant de nourritures diverses qu'il y a de castes; et de plus l'Hindou préférerait mourir de faim que de manger ce qu'un Européen a touché. Mais on s'aperçoit que le soldat passe l'argent à ses parents, nourrit sa femme et ses enfants et se nourrit très-peu lui-même; en sorte qu'il devient faible. On pense donc au moyen de lui fournir une bonne nourriture sans blesser ses croyances religieuses. L'officier européen à 500 f. par mois; il doit connaître l'hindoustani et une autre langue du pays, le bengalais, le persan, l'afghan ou une autre; il subit plusieurs

examens à des époques distancées et si, à 40 ans, il n'est pas reçu major, il est licencié avec 5000 fr. de retraite. Excellent système qui force ainsi les jeunes gens à avancer dans la carrière ou à la quitter. Il est toujours bon de se débarrasser des nullités.

Un officier est obligé d'avoir au moins 7 domestiques : le domestique chef qui tient la maison et qui reçoit 8 roupies par mois, celui qui sert 8 roupies, celui qui nettoie 5 roupies, et 4 coolies pour mouvoir le *panka*, 2 pour le jour, 2 pour la nuit, chacun a 5 roupies pas mois. S'il est dans la cavalerie, il lui faut encore 3 domestiques pour son cheval, un pour l'étrier, un 2e pour chercher l'herbe dans la jungle, le 3e pour l'abreuver. Celui-ci est chargé en même temps de préparer le bain du maître. Le manque d'herbe et de foin crée de grandes difficultés pour la cavalerie. Excepté à l'époque des pluies qui ont lieu pendant l'été et qui durent ordinairement 3 mois, la terre est tellement brûlée qu'on y cherche en vain un brin d'herbe.

Le Bengalais est insouciant, mou, adonné à la volupté, mais les Anglais trouvent de bons soldats dans *l'Afghan* et le *Sigh*, tribu qui habite vers *Umballa* et *Umritsur*. Malheureusement ces soldats aiment trop le pillage.

CHAPITRE III

Lucknow — Cawnpore — L'insurrection ou Mutiny de 1857 — Agra — Delhi.

Je reviens à mon journal de voyage. Le 10 décembre au soir je montais en wagon et, après avoir passé la nuit en route, j'arrivais le dimanche 11 décembre, de grand matin, à Lucknow. Je me rends à l'hôtel et prends un guide qui doit me conduire à l'Eglise catholique. J'arrive à un beau monument gothique dans lequel une 30ne de personnes étaient en prière. Le prêtre à l'autel semblait occupé à dire la messe, mais en observant attentivement je vois que j'ai à faire à un ministre protestant, qui s'efforce de revenir aux rites de ses pères, mais il donne la communion sous les deux espèces.

Le son d'une cloche me met sur les traces de la véritable église catholique, et j'y arrive à temps pour remplir le précepte dominical. L'Eglise était pleine de fidèles. Après la messe on baptise deux gentils bébés, puis j'interroge le Père Belinzaghi, capucin lombard, qui me donne quelques détails sur la chrétienté qui lui est confiée. Il y a à Lucknow 300 catholiques, dont la moitié indigène. Les sœurs de Lorette irlandaises ont un couvent avec 24 pensionnaires et 70 externes. Il n'y a point d'école pour les garçons.

Lucknow, ville mahométane, jadis capitale de l'Oude, compte une population d'environ 300 mille habitants. De date récente, elle a été construite en 1775 par Azoofood-Dowlah, roi de l'Oude, qui quitta Fyzabad pour transférer ici sa capitale. Le dernier roi de l'Oude, Wajid Ali Shah a été déposé en 1856, lors de l'annexion de cette province au domaine de la Compagnie des Indes.

En 1857 une terrible insurrection éclate à Lucknow. Les *sepoys* ou soldats hindous se révoltent et massacrent tous les Européens qu'ils peuvent atteindre. La petite garnison anglaise se retire au palais de la *Résidence* avec les femmes et les enfants et fait, là, une héroïque résistance qui se prolonge durant plusieurs mois.

J'en parcours les jardins, partout des croix et des pierres commémoratives marquent la place des braves défenseurs qui ont succombé. La Résidence n' est plus qu' une ruine. On montre la place où Sir Lawrance fut tué d'un éclat de bombe, et une cave dans laquelle on avait placé 50 femmes et enfants, qui y séjournèrent pendant plus de 5 mois. Je cherche en vain sur les murs quelque inscription qui rappelle les angoisses de l'époque. Le danger exalte le cœur de la femme et en fait le brave des braves !

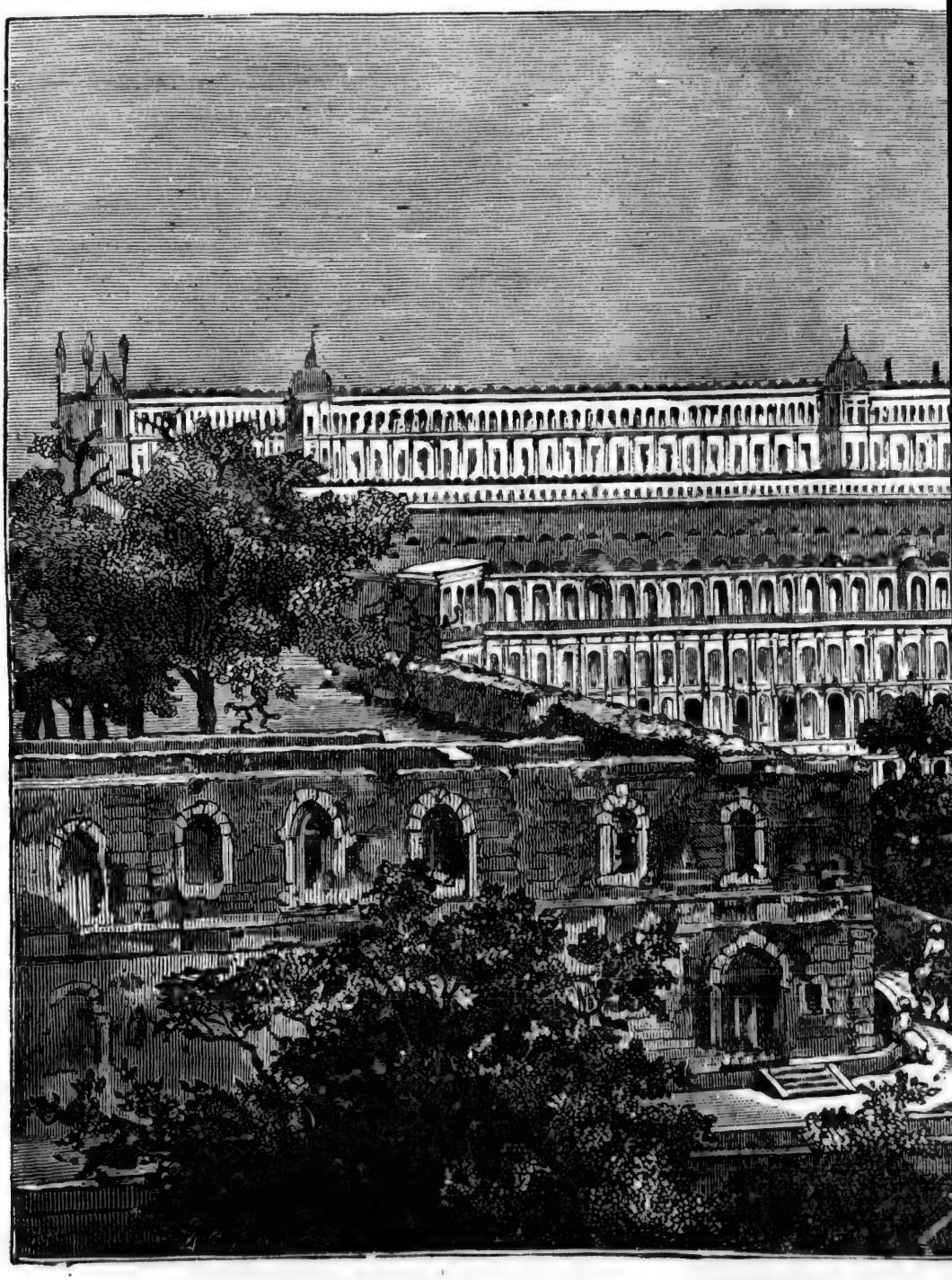
Non loin de la *Résidence* est un enclos dans lequel 2000 *sépoys* furent surpris et massacrés; la répression aussi a été terrible !

Je visite le collége La Martinière. Cet immense bâtiment d'un style bizarre, entouré de beaux jardins, est ainsi appelé du nom de Claude Martin lyonnais, qui, venu aux Indes comme simple soldat, mourut général au service du roi de l'Oude. Il laissa une immense fortune et un testament qui en affectait l'emploi à la construction et à l'entretien de 3 colléges, un à Lucknow, le 2e à Calcutta, le 3e à Lyon. Son tombeau se trouve sous le Dôme ou tour du collége de Lucknow.

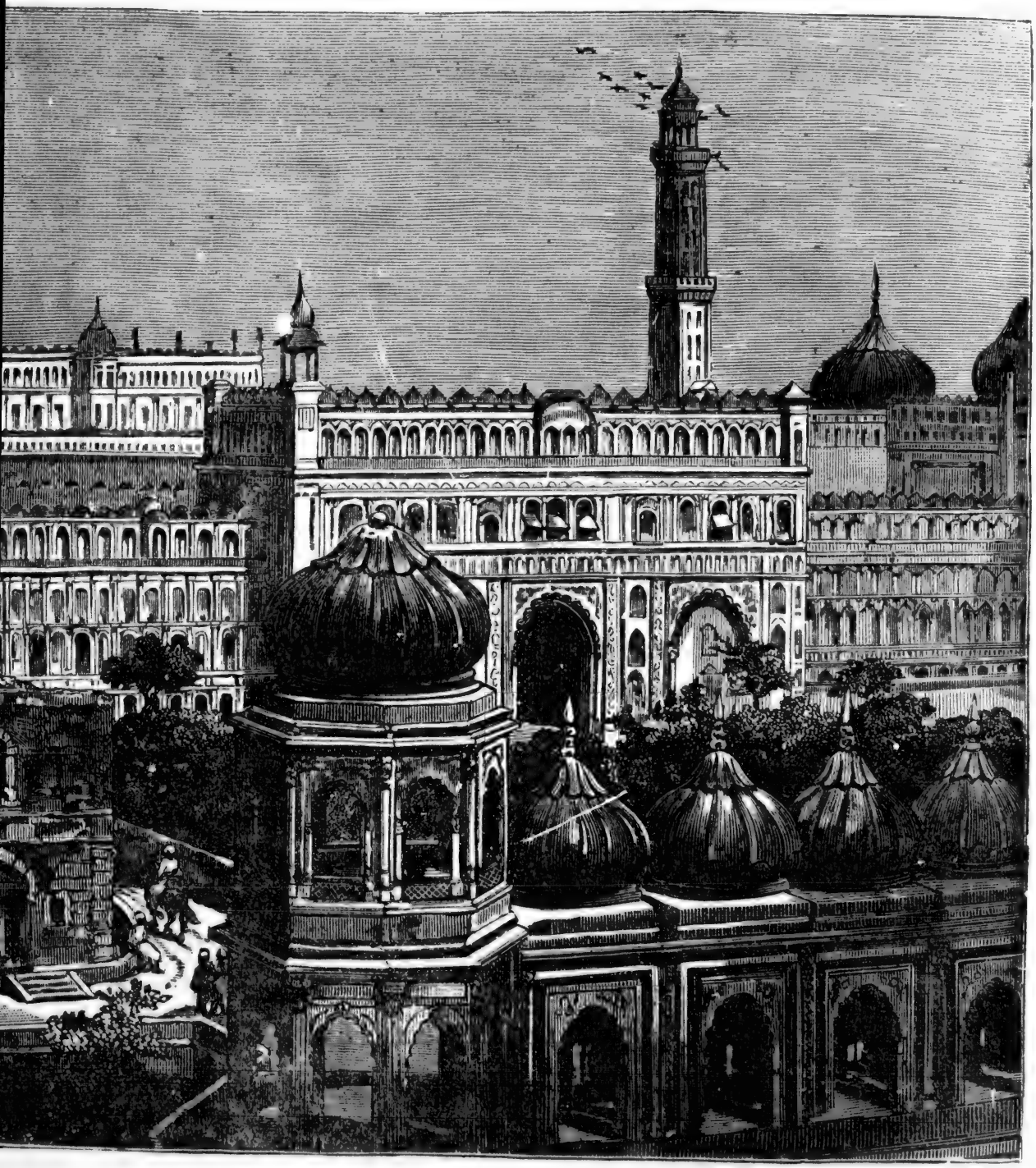
Le guide me conduit à travers de magnifiques jardins publics; je vois même un jardin d'acclimatation avec une importante plantation de

oix
ace
Ré-
la
de
ola-
en-
les
an-
eur
!
ans
és;

en-
aux
ar-
m-
de
tes-
uc-
ow,
ou-
ow.
ues
ac-
de



Lucknow. — L'Imaumbarra. Pala



mbarra. Palais servant maintenant d'arsenal.

vignes et de beaux orangers. On me montre aussi divers palais des rois de l'Oude plus bizarres les uns que les autres et enfin l' *Imaumbarra*, magnifique construction d' un effet fort pittoresque, dediée a Azoofud Doalah et à côté, une grande Mosquée appelée *Jumna Musjid*.

Je fais une excursion à Chinka-Bazar, rue principale et dans quelques autres rues, et je retourne à l'hôtel où je trouve des charmeurs de serpents. Ils jouent d' un petit instrument semblable à une clarinette, prennent des serpents qu'ils passent à leur cou et sortent d'un panier des *Cobra*, qui, avec leur large gueule, s'élancent pour les piquer, mais on leur a arraché les dents.

Ces charmeurs ont avec eux un *Mangouse*, espèce de belette qui d'instinct poursuit les serpents. On peut le rendre domestique et il est fort utile aux Indes, car à l'époque des pluies les serpents se réfugient souvent dans les maisons ou *Bungalows* qui n'ont presque tous qu'un rez-de-chaussée. Les scorpions les plus venimeux font de même, et il est prudent de visiter son lit avant de se coucher et le matin ses souliers avant de les passer.

A Bénarès j'avais fait mes excursions avec un officier irlandais, à Lucknow j'eus pour compagnon un jeune lombard qui faisait le tour du monde.

Lundi, 12 décembre. Le lundi, de grand matin, je pars pour Cawnpore où j'arrive vers 11 heures et je descends à *Lee's hotel.* M. Lée était sergent en 1857 et vint à Cawnpore avec l'armée, le lendemain du massacre des Européens. Je déjeune avec le Consul anglais de Chekian qui, en rentrant chez lui, visitait les Indes, et avec un autre Anglais. Après le repas, Lée nous conduit sur le Théâtre des événements. A un point donné il nous fit descendre de voiture et nous montra l'endroit où les Européens, sous la conduite du général Wheeler, avaient formé une espèce de retranchement au moyen d'un fossé ; ils étaient exposés en plein soleil, sans tente, sans abri et obligés de se battre et de chercher l'eau à un puits sur lequel les insurgés faisaient un feu continuel. C'est Nana Sahib qui habilement les avait attirés dans ce guet-apens.

Déjà, depuis quelque temps, on voyait les Hindous s'en aller dans la jungle pour y tenir des conciliabules. Tout avait été bien préparé dans le secret, lorsque, au moment choisi, l' étendard de la révolte fut levé. Les Européens étaient environ 2000 à Cawnpore. Le canal de la Jumna, qui commence à cet endroit et se prolonge sur 1500 milles, en faisait l'Emporium des produits du Punjab et les marchands étaient nombreux.

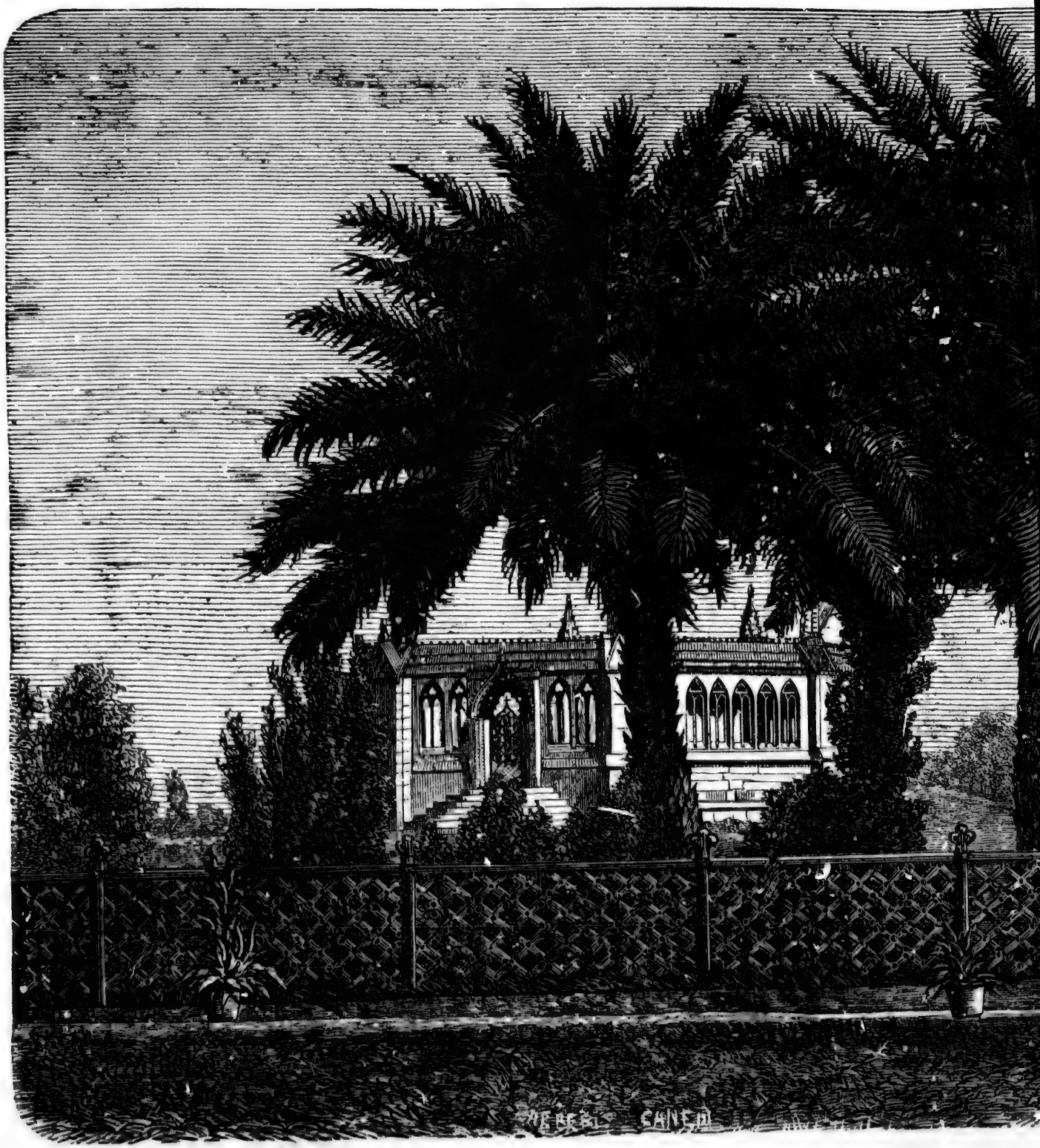
Ils se trouvaient tous avec leurs femmes et leurs enfants dans le retranchement et, tous les jours, soit par la maladie, soit par le feu de l'ennemi, ils avaient une quinzaine de morts ; ils les jetaient durant la nuit dans un puits situé à une centaine de mètres.

Dans cette situation le perfide Nana Sahib propose aux Européens de les embarquer sur le Gange pour les conduire sains et saufs à Bénarès. Lée nous conduit au lieu de l'embarquement. Les barques sont amenées les unes après les autres ; les soldats et les bourgeois y montent et à peine sont-elles hors de vue qu'un drapeau est hissé sur un arbre; c'est le signal. Des deux rives on tire sur les pauvres malheureux que les bateliers ont abandonnés, et à peine quatre réussissent à se sauver à la nage.

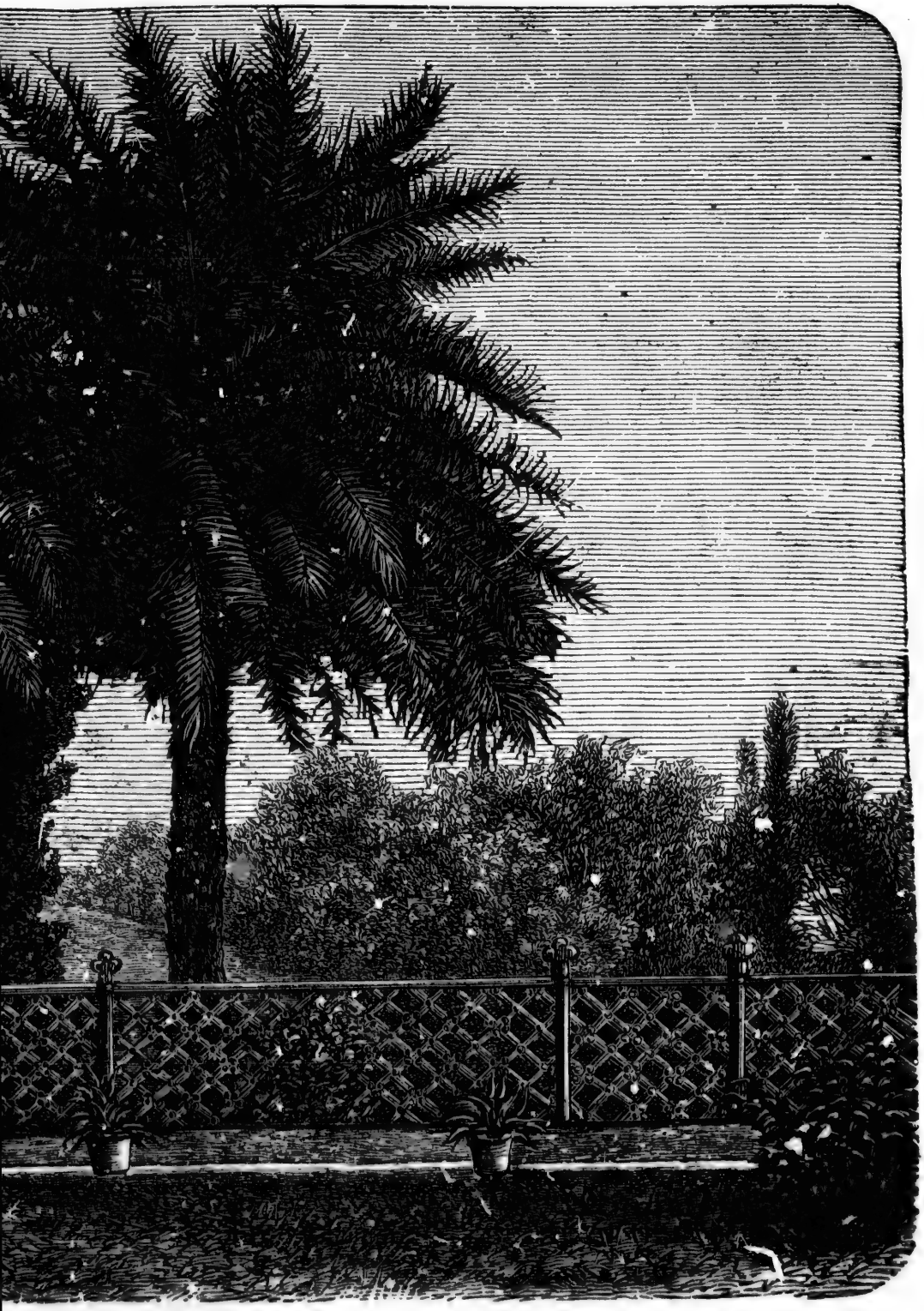
Les femmes et les enfants avaient été enfermés dans deux *Bungalows*. Nana Saib ordonne de les massacrer, mais les Hindous, qui d'après leur religion ne peuvent toucher le sang , refusent d'employer le couteau ; ils tirent à balle par les fenêtres. Ainsi la besogne est lente et Nana finit par appeler 30 bouchers mahométans qui ouvrent le ventre aux victimes. Le lendemain, l'armée anglaise conduite par le général Havelock arrivait et ensevelissait dans un puits,

situé près du lieu du massacre, les corps des 800 victimes, et, comme il n'y avait pas place pour toutes, une partie fut enterrée dans le champ voisin; mais auparavant les 30 bouchers furent étendus sur les corps de leurs victimes et on les gorgea de leur sang jusqu'à étouffement; puis le village situé près du point de l'embarquement et qui avait assisté avec complaisance à la lugubre tragédie fut entouré et brûlé avec tous ses habitants. La ville fut pillée et tout ce que les soldats trouvaient devant eux, filles, femmes, enfants, vieillards périssaient par l'épée. Les survivants n'en ont pas perdu le souvenir! Sur les murs du petit temple, qui est sur les bords du Gange à l'endroit de l'embarquement, nous avons trouvé plusieurs inscriptions au charbon, comme celle-ci : *May God destroy England! May perish England and all Englishmen!* Puisse Dieu détruire l'Angleterre : Périsse l'Angleterre avec tous les Anglais! Evidemment, ces paroles n'ont pu être écrites que par les jeunes gens qui apprennent l'anglais aux écoles du gouvernement. Dans ce temple, qui est une petite rotonde, on voit au centre une pierre et une chaîne pendant du plafond. Les stériles viennent, là, demander progéniture et on raconte qu'elles l'obtiennent parfois par des méthodes peu honorables.

des
place
amp
rent
n les
puis
ment
lu-
tous
que
mes,
Les
Sur
ords
nous
on,
nd !
en !
An-
ces
nes
du
tite
îne
de-
ien-
s.



Cawnpore. — Monument élevé sur le puits dans lequel furent
massacrées par Nana Sahib, le 17 jui



lequel furent jetés les corps des 800 victimes
ib, le 17 juin 1857.

De toutes les curiosités de Cawnpore, Lée est incontestablement la plus curieuse ; il raconte les faits avec tant d'animation qu'il fait revivre la scène. Il habite l'Inde depuis 40 ans et il n'y a jamais été malade, mais durant les changements du temps il souffre de ses nombreuses blessures.

Nana Sahib poussa la barbarie jusqu'à lier dos à dos partie des prisonniers et les laissa mourir de faim ; les Anglais cherchent encore à présent ce fameux brigand. Sur le puits qui renferme le corps des victimes un ange de marbre de Carrara, œuvre de Marochetti, se tient debout adossé à la croix avec une palme à chaque main ; sur le piédestal on lit ces paroles :

Sacred to the perpetual memory of great company Christian people chiefly women and Children, who near this spot were cruelly massacred by the rebel Nana Duotiprout of Bithow and cast dying with the dead, into the well below on the 15 of the day of July Anno D. 1857.

A la mémoire des nombreux chrétiens spécialement femmes et enfants qui, près d'ici, ont été cruellement massacrés par le rebelle Nana Duotiprout de Bistow et jetés, les mourants avec les morts, au fond de ce puits, le 15me jour de Juillet de l'an de grâce 1857.

Le temps me manque à Cawnpore pour voir les Pères missionnaires qui sont aussi des capucins italiens. A 4 h. je repris le train et le soir j'arrivais à Agra où je m'installais à *Lori's hotel.*

Plus on avance vers le Nord plus la température baisse. A Agra on voit déjà les gens vêtus, et portant des babouches; les rizières disparaissent pour faire place au coton, au tabac, aux graines oléagineuses, au blé; mais comme le soleil, durant le jour, est brûlant et que la pluie se fait attendre de longs mois, on est obligé d'arroser le blé en montant d'un puits de grosses poches de cuir remplies d'eau et tirées par une paire de bœufs.

A mesure qu'on avance dans l'intérieur on trouve aussi moins de confort : à l'hôtel Loris j'eus de la peine à obtenir des draps et des couvertures ; l'Anglais voyage toujours avec son lit.

Durant le dîner, quelques musiciens vinrent nous faire entendre les instruments du pays : une petite harpe et une espèce de mandoline avec 12 cordes fines en métal et 2 en nerfs.

Mardi, 13 décembre. Le mardi, de grand matin, avec mon compagnon anglais je me mets en route pour la visite des monuments en commençant par le Fort. Ce vaste enclos sur la Jumna

entouré d'une muraille de pierres rouges sert maintenant d'arsenal. On montre, là, la salle d'audience où le grand Akbar, le plus illustre des descendants de Tamerlan, rendait la justice. Derrière le trône, des chambres fermées par des grilles permettaient aux femmes de jouir du coup d'œil ; des trous nombreux dans le mur servaient d'appui aux lampes.

On voit encore dans le Fort le palais d'Akbar avec ornements en plâtre doré; les logements de ses femmes avec leurs bains et leurs bazards. Le vice-roi, C^te^Litton, a fait poser dans le Fort une inscription à la mémoire du gouverneur , Jonh Strachey, auquel sont dues la restauration et la conservation des monuments d'Agra. On parcourt un palais de marbre destiné à l'impératrice, veuve de l'Empereur Jéhan. Les pierres précieuses, qui ornaient les murs en mosaïque de Florence, ont été en grande partie enlevée par les Mahrattas, lors de leur conquête.

Dans le Palais d'été, en pierres rouges découpées, le côté des femmes a une espèce de terrasse pour prendre le frais durant la nuit.

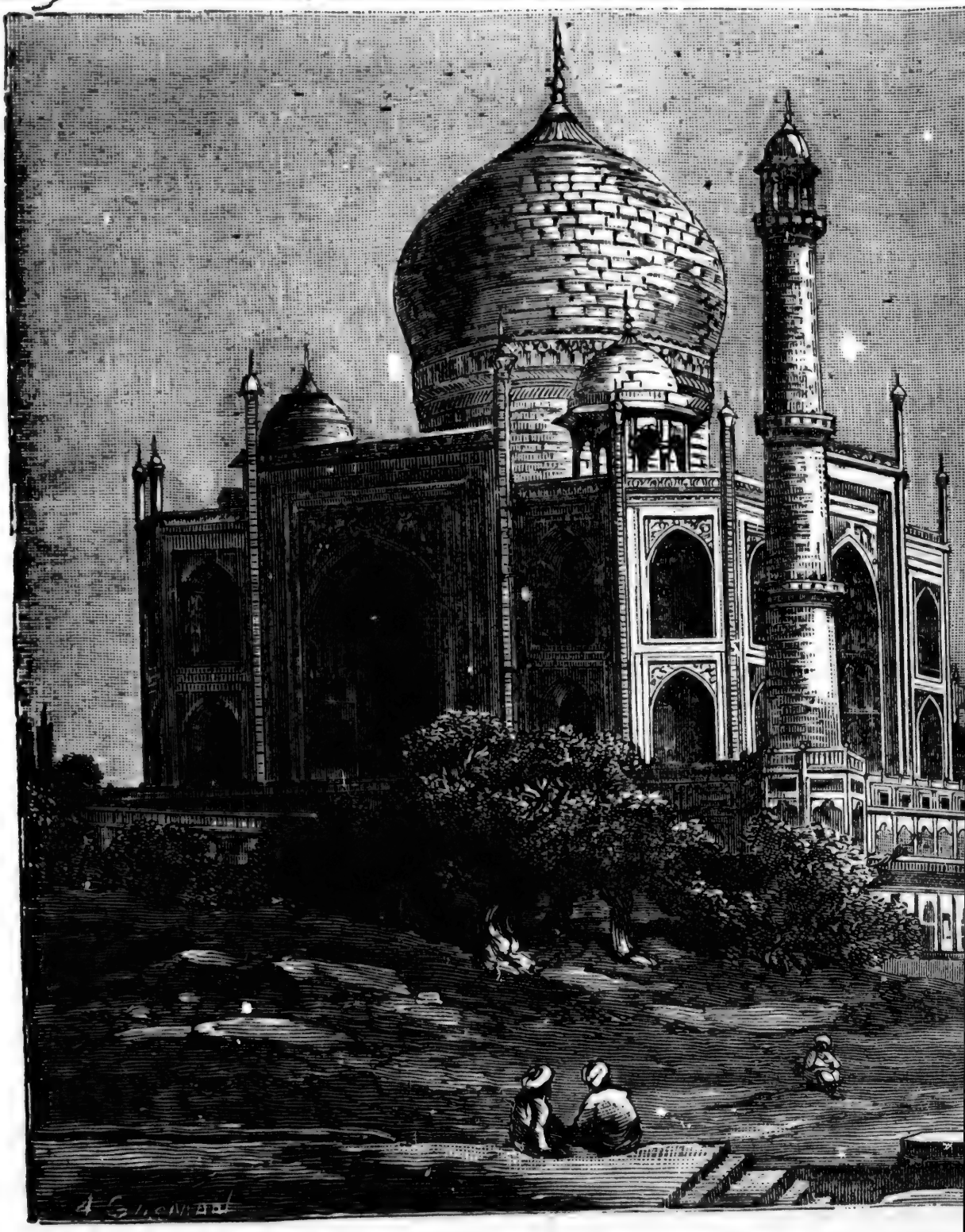
La *Mosquée des perles* ou Perle des Mosquées, en marbre blanc, a trois coupoles et contient 650 adorateurs. Leurs places sont marquées sur le pavé par des bandes de marbre noir. Cette Mosquée est une des mieux réussies.

Du Fort on jouit d'une très-belle vue sur la *Jumna* où les femmes lavent le linge en le battant contre une planche. On a devant soi le grand pont tubulaire du chemin de fer ; les trains passent sur le tube et les charrettes dans le tube. Au loin on aperçoit le fameux *Taje* avec ses coupoles et ses minarets. Au-dessous du Fort, dans le fossé, se trouve *l'Arène* qui servait à la bataille des bêtes féroces dans les jours de grande fête.

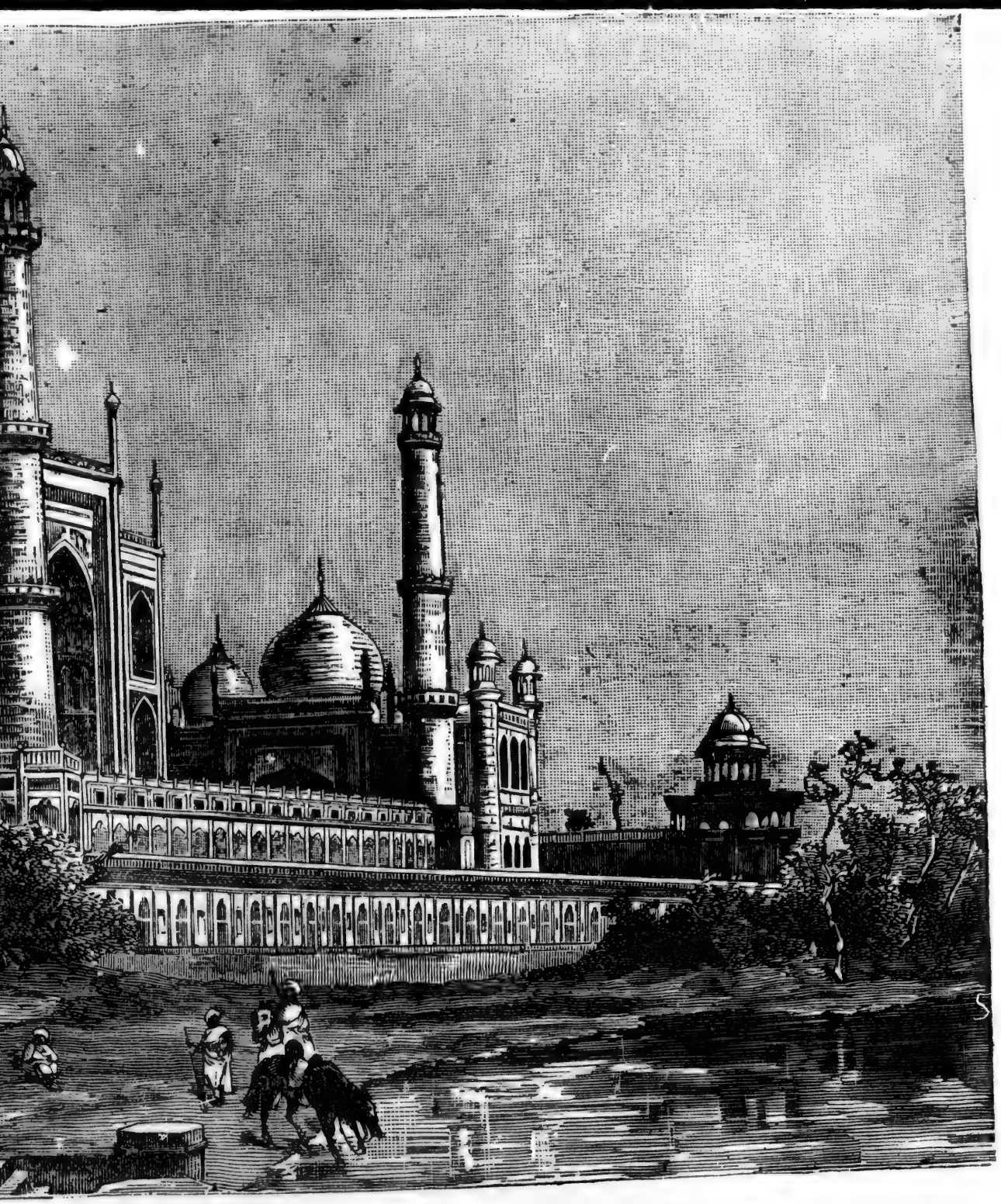
Nous quittons le Fort pour nous rendre au Taje. Ce monument est le tombeau que l'Empereur Shah Jehan bâtit pour sa belle épouse Moomtaza Zumanée, surnommée la *lumière du monde*. Il est en marbre blanc parfaitement conservé et consiste en une grande coupole haute de 260 pieds avec 70 pieds de diamètre, élevée sur une terrasse environnée de tourelles. La longueur égale à la largeur est de 190 pieds. Quatre minarets gracieux de 100 pieds de haut se détachent aux quatre angles. Le tombeau de l'Empereur et de l'Impératrice sont sous la coupole. On voit à l'intérieur de belles découpures de marbre blanc et beaucoup de mosaïques de Florence en pierres dures. Les ouvriers italiens qui les ont travaillées sont ensevelis dans la cathédrale catholique.

On dit qu'il a fallu 20 mille hommes et 22 ans de travail pour achever ce chef-d'œuvre,

sur la
battant
grand
passent
Au loin
oupoles
fossé,
le des
ête.
dre au
Empe-
épouse
re du
tement
haute
élevée
La lon-
Quatre
se dé-
l'Em-
ple. On
marbre
n pier-
travail-
olique.
et 22
euvre,



Agra. — Le Tage. — Tombeau de Moomtaza



le Moomtaza Zumanee, surnommée la lumière du monde.

dont le coût a été de 75 millions de francs. Pour moi je l'ai trouvé superbe et, sinon le plus frappant, du moins le plus gracieux des monuments de l'Inde; mais on exagère quand on l'appelle le plus beau monument du monde. Il vaut à peine un morceau du dôme de Milan ou du S.-Pierre de Rome. C'est une chose remarquable, que la belle époque pour l'art et l'architecture aux Indes est la même qu'en Europe. Evidemment les progrès de la navigation avaient déjà permis aux artistes et aux ingénieurs européens d'importer dans les Indes quelque chose du goût de l'Europe. Le Taje est entouré d'un magnifique jardin bien garni de fleurs, de plantes et d'un étang de marbre. On y a accès par une porte monumentale.

Dans l'après-midi nous fîmes une excursion à Secundra situé à 4 milles dans la campagne. On y voit le tombeau d'Akbar. Les nombreuses tourelles qui l'ornent sont d'un très-bel effet. Un peu plus loin nous avons visité un autre tombeau, celui de Begum Maire, portugaise, qu'Akbar avait épousée et qui fut pour beaucoup dans l'esprit de tolérance envers les chrétiens qu'on remarque chez cet Empereur. Ce monument est à présent converti en orphelinat protestant.

Mardi, 14 décembre. Le mardi, toujours avec mon même compagnon de voyage, nous partons pour Futtehpore-Sikri situé à 12 milles de distance. C'était le Versailles d'Akbar. Un immense enclos renfermait les jardins, là où le bœuf paît maintenant, et le paysan sème son blé parmi les nombreuses ruines. Sur une petite élévation le palais est encore debout et bien conservé. Dans une de ses cours, on voit un tombeau de marbre à galeries ornées de belles découpures. C'est le tombeau du Sheik *Selim Chisti* tenu en grande vénération. La pierre qui couvre le corps est elle-même recouverte d'un velours et on distribue aux pèlerins de petits pains comme nos pains de S.-Nicolas. Cette première cour est un carré de 500 pieds de côté, elle est entourée d'une belle galerie et les appartements sont surmontés d'une terrasse ornée de tourelles.

Plus loin sont les écuries des chameaux; il y a place pour 100. Celles des chevaux en peuvent contenir 250, et celles des éléphants sont aussi très-vastes.

Dans une seconde cour s'élèvent les palais des diverses sultanes de l'Empereur Akbar. Il en avait une de Constantinople, une portugaise et plusieurs autres. La portugaise avait auprès d'elle un père Jésuite pour le service religieux. Afin

d'amuser ses femmes, Akbar avait construit une maison pour jouer à cache-cache. C'est un ensemble de piliers posés les uns près des autres, de manière qu'il est très-facile de se cacher en passant de l'un à l'autre. Dans la cour on voit encore un vaste échiquier en dalles, en forme de croix, selon le système indien. Au lieu de pions de bois, on employait des pions vivants, garçons et filles. Du haut du palais on aperçoit l'ensemble des ruines répandues dans l'enceinte du jardin et les 2 villages de Futtehpore et de Sikri qui s'y sont formés. Il y a à côté du palais un grand puits rempli d'une eau verdâtre ; moyennant quelques sous, deux hommes y ont plongé devant nous de la hauteur de 15 mètres.

Akbar ne profita pas longtemps de sa belle résidence ; un Gooroo ou saint hindou, qu'il tenait près de lui, probablement pour raison politique, lui déclara qu'il était trop dérangé par le bruit de la Cour et que l'un des deux devait partir. Akbar le laissa donc en paix à Futtehpore-Sikri et bâtit la ville d'Agra où il se retira avec sa suite.

Agra est aujourd'hui une des villes les plus pittoresques de l'Inde. Elle a une population de 150.000 habitants, mais elle était plus peuplée avant qu'Allahabad ne l'eût remplacée comme

capitale des provinces du Nord-Ouest. Ses rues sont propres et bien pavées, ses bazards bien fournis, surtout en objets de cuivre ou d'airain avec émail d'or et d'argent. Les maisons sont ornées de belles *verandas* en pierres rouges finement découpées.

Je finis ma journée au collége S.-Pierre, chez les capucins italiens chargés de la Mission. Mgr Jacobi, le vicaire apostolique, n'était point là ; il était parti pour *Sirdanah*. Les Sœurs de Jésus et de Marie, de Lyon, donnaient les prix dans leur établissement et avaient invité les missionnaires ; je ne trouvai donc qu'un bon vieux Père pour me renseigner. Il y a 1300 catholiques à Agra, le nombre en était plus grand quand elle était capitale. Les Pères ont leur collége et un orphelinat avec 90 orphelins, les Sœurs s'occupent de 200 orphelines et de quelques pensionnaires payantes. Une partie de ces orphelines provient de la famine de 1877. Le gouvernement paye 2 roupies par mois pour les orphelins envoyés par lui ; ceux recueillis par les missionnaires sont à la charge de la charité publique. A Sirdanah, près Meerut, les mêmes missionnaires ont deux établissements avec 150 orphelins et 100 orphelines. A Agra ils ont en outre un asile qui donne refuge à 100

personnes, hommes et femmes, qu'on occupe à divers travaux. Pour les orphelins, le Directeur des prisons a offert de leur apprendre un métier. Dans les prisons 3000 détenus sont employés à tisser, filer, imprimer, fabriquer du papier, etc.

Mercredi, 15 décembre. Avant le lever du soleil je me rends à la gare et, pendant que le train se met en marche, je peux encore suivre longtemps des yeux le Taje dont la coupole et les 4 minarets brillent au clair de la lune. A Toondla croisement de voie, nous sommes obligés de séjourner longtemps pour attendre le train venant de Calcutta, qui est en retard de 3 ou 4 h. La campagne devient toujours plus nue, la température moins chaude. On se croirait dans le nord de la Chine.

Le soir, toujours avec mon compagnon, nous arrivons en vue de Delhi pour admirer ses dômes et ses minarets inondés par les derniers rayons du soleil couchant. Le *Northenbrook's hotel* où nous nous installons ressemble à une construction arabe : cour intérieure avec galeries, toiture en terrasse, salles décorées à l'orientale.

Nous parcourons la ville et faisons les badauds devant les bazards, puis avec beaucoup de peine, à travers les ténèbres, j'arrive à l'Eglise catholique que dessert un prêtre irlandais;

il a une centaine de paroissiens, y compris les soldats et une douzaine de familles de marchands, dont la préoccupation principale est de faire fortune.

Vendredi 16 décembre. Le lendemain, de grand matin, nous partons pour une excursion dans les environs; je suis obligé de mettre mon pardessus. Le soleil est caché derrière les nuages et un vent glacé soulève le sable dont le sol est couvert. Nous suivons une large voie plantée de *mimosas* gigantesques sur lesquels les vautours et autres grands oiseaux font leur nid. La campagne est couverte des coupoles d'anciens tombeaux et d'autres ruines. La ville de Delhi a été rebâtie plusieurs fois. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne, *Indraprestha*, que les Hindous disent fondée 3000 ans avant Jésus-Christ. Elle était le siége des Padshahs ou empereurs mongols, qui ont régné après Tamerlan de 1526 à 1707 et dont les noms sont Baber, Humayoon, Akbar, Shahjehan, et Aurungzebe.

Après eux le pays fut ravagé et morcelé à diverses reprises, surtout par les Mahrattas; et il s'éleva une autre ligne représentée par Shah Alum qui, en 1803, fut mis sous la protection anglaise. Le dernier empereur de Delhi, Mahommed Bahadur, fut proclamé empereur des Indes par les rebelles en 1857; mais après la guerre on

lui fit un procès, il fut déposé et exilé à Rangoon où il est mort en 1862.

Delhi a compté jusqu'à 2 millions d'habitants, et occupait un espace de 20 milles carrés. C'est pourquoi on voit dans la campagne tant de ruines. La population est maintenant de 155 mille âmes, mais, à voir les nombreuses coupoles des tombeaux, on croirait que ce peuple aime à loger les morts plus grandement que les vivants.

Après 2 heures de voiture nous arrivons au *Kootub Minar*, tour à 5 étages en pierre rouge, haute de 250 pieds, située en rase campagne et bâtie par le sultan Shams-ood-deen. La base a 150 pieds de circonférence, mais, à chaque étage, la grosseur va en diminuant pour exagérer l'effet de la perspective. La surface est découpée par des angles et des ronds ; le dernier étage est en marbre. L'effet est assez réussi. Du haut de la tour on domine la campagne et on voit la ville dans le lointain.

Au pied du Kootub sont les ruines intéressantes de temples hindous. Les galeries encore debout ont de beaux piliers sculptés qui soutiennent des terrasses formées par de longues et larges dalles posées en encorbellement. Aux environs les tombeaux de saints hindous, de ministres,

d'empereurs, dont quelques-uns, assez beaux, sont maintenant le séjour des perroquets, des tourterelles et des *hookaï*, charmant oiseau à long bec, à ailes bigarrées avec un plumet sur la tête. Cet usage des tombeaux prouve que, même parmi les Hindous, la crémation est réservée au peuple et que les grands personnages préfèrent être ensevelis.

Nous quittons le Kootub pour visiter en route plusieurs autres tombeaux. Celui de l'Empereur Humayoon est le plus remarquable. Il a été bâti par son fils, l'empereur Akbar, et consiste en une grande coupole, flanquée de 4 plus petites, le tout sur une haute plate-forme sous laquelle sont les caveaux et les restes de Humayoon. Les 4 petites coupoles aux 4 angles recouvrent les restes des membres de la famille impériale. On voit là aussi de belles découpures de marbre et de pierres rouges.

C'est dans ce temple qu'en 1858, à la prise de Delhi par les Anglais, après la révolte, on trouva cachés 2 fils de l'Empereur. L'officier chargé de les emmener, voyant la foule grossissante prendre une attitude menaçante autour des chars, prit une résolution énergique ; il tira son revolver, et, à bout portant, foudroya les 2 princes. La population terrifiée laissa libre cours au véhicule.

Nous rentrons dans la ville pour visiter le Fort. Toutes les maisons qui l'entouraient ont été abattues après la révolte, et à l'intérieur on a construit de vastes casernes occupées par une garnison toute européenne. On trouve dans le Fort, au milieu de beaux jardins, le palais de l'Empereur Jehan; la salle publique, ou salle d'audience est très-vaste, et derrière le trône on voit où se tenaient dissimulées par des fenêtres garnies de grilles les femmes de la Cour. Le palais particulier, dessein de l'ingénieur Austin, de Bordeaux, est en marbre blanc orné de mosaïques en pierres dures et de filets d'or, verts et rouges d'un effet merveilleux. Le Prince de Galles a occupé durant une nuit la chambre de l'Empereur. C'est dans ce palais que se trouvait le fameux trône du paon exécuté par un français et dont la valeur était estimée 6 millions de livres sterlings (150 millions de francs). Les Perses conduits par Nadir Shah en 1739 ravagèrent le pays et emportèrent ce trésor.

Comme dans tous les palais de l'Inde, à côté des appartements du Souverain, on voit celui de ses femmes, avec Mosquées, bains et salles diverses pour les enfants. Du Fort on jouit d'une belle vue sur la Jumna que traverse, près de là, le beau pont tubulaire du chemin de fer.

Après le déjeuner nous parcourons les divers quartiers de la ville. Elle est fort belle et le séjour doit en être agréable: boulevards larges, rues plantées d'arbres, jardin public de la Reine (*Queen's garden*, 57 hectares), boulevards extérieurs et jardin public hors des murs. On dirait une ville Européenne.

Les maisons sont en pierres ou en briques, surmontées de terrasses. Les femmes des Musulmans presque toujours enfermées dans les maisons brodent les châles et les tapis dits de Cachemire. Nous en voyons un grand nombre dans quelques magasins. On en fait à la mode ancienne, à brillantes couleurs, et selon le goût moderne sur étoffe grise ou marron avec broderie d'une seule couleur ; les plus beaux châles coutent environ 500 fr.

On fait aussi à Delhi le filigrane et autres bijouteries assez bonnes d'or et d'argent, on travaille l'ivoire et on sculpte le bois.

Nous nous rendons à la fameuse Mosquée de *Jumma Musjid* qu'on dit la plus belle des Indes. Elle est en marbre et pierre rouge et très-vaste ; trois dômes la surmontent, une grande cour de 450 pieds carrés, pavée de marbre la précède. On dit qu'à la fête d'Octobre 24 mille Musulmans sont toujours présents. Pour aujourd'hui la foule occupe l'intérieur.

C'est vendredi et 2 heures, l'heure de la prière. Nous grimpons sur un des minarets pour jouir de la vue et, en descendant, à un coin de la cour, sous la galerie, on nous montre diverses reliques de Mahomet, soigneusement enfermées sous plusieurs clefs. C'est d'abord une copie du Coran sur parchemin en lettres *koufies ;* on le croit écrit par le petit-fils de Mahomet et apporté de Médine, il y a environ 12 siècles ; puis les pantoufles du prophète et un poil de sa barbe, il est complètement rouge ; enfin des traces de pieds humains sur une pierre de marbre. C'est un moyen comme un autre de gagner une roupie.

On voit aussi de beaux monuments modernes : la tour de l'horloge, le musée, le collége, le marché et un immense caravansérail construit par les Anglais dans lequel les voyageurs indigènes sont logés moyennant 2 *annas* par jour.

Nous visitons les lieux rendus célèbres par les tragédies de 1857. C'est d'abord la porte de kashmire encore toute criblée de balles. Elle sauta par l'explosion de quelques barils de poudre que les Anglais y apportèrent avant l'aube. Près de là est la brèche par où une autre colonne pénétra dans la ville ; plus loin on voit la place des batteries anglaises ; le *Bungalow* où se tenait l'Etat-major sert maintenant d'hôpital militaire

Au-delà s'élève une belle tour gothique en pierres rouges construite à la mémoire des soldats anglais morts pendant le siége. Sur 9.866, 3.854 périrent. Sur le piédestal on lit l'inscription suivante :

In memory of the officers and soldiers british and natives, of the Delhi field force who were killed in action or died by wounds or diseases between the 30 may and 20 7bre 1857; this monument has been erected by the comrades who lament their loss, and by the government they served so well.

« A la mémoire des officiers et soldats anglais « et indigènes de l'armée de Delhi, qui ont « été tués en bataille, ou ont succombé des suites « des blessures ou des maladies entre le 30 mai « et le 20 7bre 1857 ; ce monument a été élevé « par les camarades qui pleurent leur perte et « par le gouvernement, qu'ils ont si bien servi. »

Delhi est sur un terrain sablonneux et aride, mais qui devient fertile s'il est arrosé. Le canal de la Jumna le traverse. Dans les environs il y a quelques beaux jardins plantés d'orangers et de bananiers. J'ai vu à Delhi une cérémonie de mariage au son du tambour, et un enterrement ou cérémonie funèbre. Le cadavre accompagné de nombreux parents et amis, habillés de blanc, était porté au *Burning-Ghaut* dans la jungle, pour être brûlé.

CHAPITRE IV

Jeypore — Ahmedabad — Baroda — Bombay — Les caves de Karli.

Le samedi 17 décembre, je me rends de bonne heure au chemin de fer, et je passe la journée en route vers Jeypore. Après quelques plaines sèches, dans lesquelles on arrose un peu de blé avec l'eau des puits, nous sortons du *Punjab* pour entrer dans le *Rajpootana*. Là, nous traversons quelques rivières presque sans eau, puis nous commençons à voir quelques collines, couronnées par-ci par-là de vieux forts. Vers le soir, j'arrive à *Jeypore* et m'installe au *Bungalow* [1].

1 Dans les principales stations le gouvernement entretient à ses frais un *Bungalow*. Les voyageurs y trouvent des chambres et des bois de lit, mais ils doivent avoir avec eux matelas, draps et couvertures. On paye au gardien une roupie par jour et par personne, et on peut le charger de la dépense du ménage et de la cuisine.

Dimanche 18 décembre. Le lendemain, dimanche, pas de messe. Il y a bien à Jeypore une chapelle catholique, mais elle n'est desservie qu'une fois par mois par les missionnaires d'Agra. Mon compagnon Anglais arrive par le train du matin. Un professeur qui vient de Mussoorie se joint à nous, et nous visitons d'abord le jardin aux abords de la ville. Nous avons pour guide un nommé Philipp, jeune Hindou, intelligent et équipé à l'européenne. Il écrit aux employés du Maharajah pour avoir un éléphant; puis il nous mène à travers le jardin public. On ne saurait en trouver un plus beau en Europe: larges allées, gazons bien tenus, plantes et fleurs les plus variées, bêtes féroces et oiseaux de toutes les parties de l'Inde, et serres nombreuses. Celles-ci sont en bambou et servent à préserver les plantes délicates des rayons ardents du soleil. Nous faisons chez nous des serres pour tenir les plantes au chaud, ici on les construit pour les tenir au frais. De nombreux jets d'eau se croisent dans toutes les directions et montent jusqu'au plafond humecter les nombreux parasites qui descendent des troncs d'arbres suspendus en guise de lampes.

Nous pénétrons dans la ville. C'est une des plus belles, des plus curieuses que l'on puisse

imaginer. Elle a été construite au siècle dernier sur les desseins d'un ingénieur français. Ses rues sont longues de 2 milles et larges de 40 mètres. A chaque point de croisement on a formé une place avec fontaine et marché. Le vice-roi, marquis de Ripon, l'a visitée récemment et, à cette occasion, toutes les maisons ont été repeintes à neuf sur le même fond rose avec ornements blancs en style arabe; on dirait une ville bâtie d'hier.

Le palais du Maharajah occupe un vaste carré. On nous montre le salon destiné aux grandes réceptions et la grande salle à manger; j'aurais voulu grimper sur une tour, mais impossible. Elle domine l'appartement des femmes. A l'Observatoire, parmi les instruments, je remarque deux grands disques et un instrument destiné à reconnaître les jours heureux et malheureux. On me montre aussi un petit temple d'Adam.

Nous visitons quelques ateliers où on fabrique des idoles de marbre, et nous nous acheminons vers *Amber* la ville morte. Nous aurions voulu faire la connaissance du prince *Ram Sing*, mais il est en voyage de noces; il vient d'épouser sa 4e femme. On le dit intelligent et éclairé: en tout cas, c'est le seul Prince hindou qui ait éclairé sa ville au gaz. Il a bâti des écoles pour

les jeunes gens de sa noblesse. Son royaume est riche. il fournit l'or, l'argent et les diamants, l'armée compte 8000 soldats; comme tous les royaumes tributaires, il a un *assistant* anglais qui est le véritable gouvernant.

La capitale de l'Etat était Amber; mais, au siècle dernier, un de ces prêtres, en odeur de sainteté, qui abondent dans l'Inde, déclara au prince *Jai Sing* que le millième anniversaire de la fondation de la ville avait vu le jour, qu'une capitale ne peut durer plus de 1000 ans, et qu'il n'y serait plus en sûreté; que par conséquent il devait construire une capitale ailleurs. Le prince crédule construisit Jeypore à quelques milles de là.

Amber fut abandonnée et on voit encore à présent les murs qui vont de la plaine à la colline et en couronnent les sommets, rappelant la Grande Muraille de Chine. Les Mosquées, les maisons, les rues sont en bon état, mais vides. A peine 3000 âmes ont consenti à rester dans la vieille capitale.

La voiture nous conduit aux pieds d'une colline; nous rencontrons en route un énorme éléphant, un des 45 que possède le Maharajah et qui est mis à notre disposition. En marchant son pas ordinaire, il suit presque la voiture. Il

est dans sa jeunesse, il a 80 ans. C'est une femelle, et n'a pas de défenses.

A un signe du cornac il plie les jambes de devant, puis celles de derrière, on adosse une échelle et, perchés sur la grande bête, nous avons 'air de quatre *bébés*.

L'Eléphant nous monte sur la colline au palais royal. Il est bâti en pierres rouges, mais le prince qui avait ordonné l'emploi du marbre les a fait recouvrir en plâtre blanc. Ce palais est un labyrinthe de cours et d'appartements dont quelques-uns sont ornés de petits morceaux de miroirs incrustés dans les murs et aux plafonds et d'un bel effet. Nous parcourons le *Zenana* ou quartier des femmes. Il y a place pour 25, chacune ayant 50 filles esclaves pour le service. On voit vers le Nord le quartier réservé à ces esclaves.

J'ai remarqué dans le palais de beaux grenadiers· le fruit est enfermé dans des pots de terre cuite, ou entouré de chiffons, et un homme se tenait posté avec arc et flèches pour éloigner les perroquets, écureuils et autres gourmands.

Dans une partie de l'appartement on nous a fait voir le temple dans lequel durant des siècles un homme était immolé chaque matin. La longue et lourde lame qui servait à l'opération

est encore là. Maintenant ce sacrifice est remplacé par celui d'une chèvre qu'on tue tous les matins à 6 heures. Le sang est offert à l'idole dans le sanctuaire, puis jeté dans un trou qu'on voit près de là; la tête va aux *parias* et le corps aux prêtres. Dans ce temple je remarque un ensemble de tambours qu'on frappe en tournant une grosse manivelle comme pour nos orgues de barbarie.

Sur la colline voisine deux forts renferment les trésors du Maharajah. On dit très-insolents et très-cruels les soldats qui les gardent.

Nous rebroussons chemin. Dans la plaine un beau petit lac entouré de jardins et de bâtiments destinés aux bains complète le paysage. Je vois sur les bords 2 gros objets noirs comme 2 grosses poutres: on me dit que ce sont des crocodiles, et qu'ils ne sont point dangereux. Je veux les voir de près, je descends seul de l'éléphant, mes compagnons sont moins curieux, et m'avance lentement armé de mon ombrelle; le guide et un des cornac qui me suivent se tiennent prudemment à distance; on m'avait dit que le crocodile court rapidement en ligne droite, mais qu'il a de la difficulté à se tourner, je comptais, au besoin, leur échapper en courant en zig-zag. Lorsque je suis à une quinzaine de mètres, je vois les monstres se bouger et se diriger vers l'eau;

je double le pas et j'arrive à les voir à 5 ou 6 mètres de distance, puis ils nagent majestueusement dans le lac et retournent à la rive sitôt que je me suis éloigné.

Le Maharajah est chasseur ; nous avons vu à la promenade 40 de ses chiens habillés. Dans les environs le tigre abonde, mais on trouve peu de léopards. On chasse le tigre de deux manières. L'Hindou, posté sur un arbre, l'attend généralement à l'affût au bord de l'eau ou près d'un chevreuil. L'Européen préfère aller à l'endroit où il doit passer ; il est armé d'un fusil à balle explosible et portant au bout une baïonnette.

Le soir, je quittais Jeypore en route pour Ahmedabad. Dans mon compartiment je trouve un Anglais, qui, suivant l'habitude du pays, voyage avec plusieurs domestiques. A minuit il est arrivé, on l'éveille, il descend en appelant ses domestiques logés au 3me . Le matin, un bon garçon de 18 ans vint me demander son maître ; je lui dis par interprète qu'il est descendu 10 stations avant ; alors il montre le trousseau des clefs de toutes les malles, et me dit qu'il n'a point d'argent pour retourner. Je parle au chef de gare et renvoie à son maître ce jeune dormeur. Il sera toujours vrai que le meilleur moyen d'être bien servi c'est de se servir soi-même.

Le lundi, *19 décembre*, toute la journée se passe en chemin de fer ; à mesure que nous revenons vers la zône torride, les villages de boue disparaissent pour faire place aux cabanes de paille ou de feuilles d'arbres. Les gens sont nus et la végétation tropicale.

Nous passons à la station de *Mount Aboo;* de là, en 6 heures de cheval, on atteint dans les montagnes ce *Sanitarium* renommé.

Nous quittons le Rajpootana pour entrer dans le Guzerat. On y trouve d'autres types et d'énormes turbans. La route est bordée de *Seers*, espèce d'autruche, de pélicans et de singes. Sur les arbres les paysans forment un petit lit où ils se tiennent avec un fouet pour éloigner des récoltes tous ces bipèdes plus ou moins sacrés.

Vers le soir j'arrive à Ahmedabad. Cette ville est sous la domination directe des Anglais, depuis 1818. Elle a été bâtie en 1412 par Ahmed Shah ; ses murailles ont 6 milles de long. Elle compte 118 mille habitants, mais n'a pas d'hôtel. A la gare on me loge sous une tente et j'y passe la nuit. A peine avais-je pris le sommeil que j'entends le bruit d'un animal ; je songe d'abord aux serpents, puis je m'aperçois que j'ai à faire à ce coquin d'écureuil qui a son domicile partout. Le bruit des groupes qui stationnent

autour de la gare ne favorisent pas le sommeil : il y avait foire et grand concours de peuple.

Mardi 20 décembre. Je suis matinal et pars en voiture pour visiter les environs. On voit déjà partout les longues cheminées des manufactures qui raffinent le sucre et filent le coton. Mon cocher me conduit à *Koh area Tank,* joli petit lac artificiel qui avait au centre un palais maintenant en ruines. Sur la petite île on a élevé une galerie et tracé un beau jardin.

Plus loin j'arrive à la Mosquée d'Alam près de laquelle j'admire un magnifique cocotier haut de 20 mètres. Je monte sur un minaret pour dominer la campagne. On voit des plantations de cannes à sucre, des rizières, du coton, du tabac, de magnifiques *bahnians* et des tamarins séculaires. Près de cette Mosquée s'élèvent quelques tombeaux en pierre tendre découpée et ornée en nacre. Les perroquets y font leur séjour.

En ville je trouve de larges rues et des marchés approvisionnés de bons fruits et légumes ; les maisons sont en briques, ou en bois avec beaucoup de sculptures antiques. Les toitures sont toutes en tuiles rondes.

On me conduit à la Mosquée *Jumma Mujid.* Elle est surmontée de 3 coupoles, mais on ne voit point de minaret. L'intérieur est un laby-

rinthe de piliers qui soutiennent les voûtes ou des terrasses; on en compte 360; c'est d'un effet singulier, mais je doute que tous les spectateurs puissent voir ou entendre le prédicateur lorsqu'il parle de sa chaire. Dans les galeries destinées aux femmes je ne trouve qu'un grand nombre de chauve-souris. Du haut de la toiture en terrasse je domine l'ensemble de la ville.

Près de là on me montre quelques autres Mosquées et tombeaux plus ou moins sculptés, plus ou moins en ruines, puis je vais à la forteresse, transformée en prison. Un des employés a la bonté de me conduire partout. Je trouve là 400 prisonniers. Les condamnés à vie sont transférés aux îles Adaman dans le golfe de Bengale. Les condamnés à 2 ans et au dessous travaillent dans les rues et les jardins publics; les autres sont occupés dans la prison à différents métiers; j'ai vu les forgerons, les tisserands, les fabricants de paniers et autres objets en jonc, ceux qui teignent le fil de coton et qui font les cordes avec les fils de coco, les charpentiers, les ébénistes, etc.

On fait surtout de beaux tapis en coton qu'on vend 50 centimes le pied carré. Un Américain venait d'en commander une centaine. On les tisse à la main et on les fait d'une seule pièce

pour la même chambre. Les desseins sont beaux et variés.

L'ordre et la propreté sont partout irréprochables. Les prisonniers prennent le bain 2 fois la semaine et même tous les jours pour les castes qui en ont l'obligation. A la cuisine je vois cuire le pain de millet sur les disques de fer, et je vois aussi un brahmin qui prépare lui-même sa nourriture.

Si un individu a connu un métier avant d'entrer en prison, on l'occupe à un autre métier, afin que le travail soit réellement forcé. Ici comme partout le défaut d'instruction et surtout d'éducation est la source principale du crime. Ces assassins, ces voleurs de grand chemin qui arrivent à la prison presque sauvages, après quelque temps deviennent doux, soumis et travailleurs, au point qu'on ne voit des punitions qu'une fois par mois. Ces punitions sont de 4 sortes : 1° chaînes plus grosses, 2° diminution de nourriture, 3° 25 coups de verges sur le dos, 4° cellule solitaire.

Dans l'infirmerie je trouve 7 malades, dont deux de la poitrine, les autres ont eu la cheville du pied endommagée par la chaîne. En général on voit peu de maladies de poitrine aux Indes. Les maladies les plus fréquentes sont la petite

vérole qui fait beaucoup de victimes. Maintenant le vaccin devenu obligatoire tend à faire disparaître cette terrible maladie. Le choléra et la dyssenterie tuent tous les ans beaucoup de monde; les maladies de foie et de la peau sont assez fréquentes, la lèpre aussi n'est pas rare. Les uns ont la lèpre blanche et leur peau devient blanche comme celle des Européens; on peut en guérir. La lèpre noire est la plus mauvaise, on n'en guérit pas. Le patient perd d'abord son nez, puis les unes après les autres les phalanges des doigts des mains et des pieds; on voit son corps s'en aller en pièces.

Au sortir de la prison on me montre 2 grandes fenêtres en marbre bien découpé en forme de plantes, puis on me conduit au temple hindou de Swani-Narayen. Ce beau monument en pierres tendres est surmonté de 3 coupoles en forme de clochetons richement sculptés (style hindou). Six marches conduisent à l'autel parfumé à l'essence de rose, et on ne peut en approcher qu'après avoir ôté ses souliers. Plusieurs femmes sont en adoration devant 3 statues de marbre, la trinité des Hindous; d'autres versent dans une caisse, où se trouvent des compartiments séparés, leurs offrandes de riz, de blé, de millet, etc. Autour du temple est une grande construc-

tion à 2 étages avec jolis balcons de marbre. Je la parcours et j'y trouve de grandes salles, beaucoup de chiffons et des centaines d'individus que je prends pour des moines. Impossible d'avoir d'eux ou de mon guide une explication. Ils ne parlent que le guzerati.

Je continue ma route vers la campagne, et on me conduit au temple de Jani, le plus beau que j'aie vu aux Indes. Il est construit en pierres tendres, richement sculpté et occupe le centre d'une vaste cour entourée d'une galerie avec 50 portiques. Chaque pilier porte au chapiteau un ange jouant d'un instrument; sous chaque portique, derrière une grille de fer, est un autel avec la statue de quelque Dieu ou saint indien. Beaucoup de pèlerins se tiennent prosternés dans l'attitude de la plus grande piété.

Non loin du temple une musique indigène fait un bruit étourdissant avec tambours, trompettes, disques, etc. On souhaite la bienvenue au Maharajah de Jeypore qui se montre sur la terrasse du *Bungalow;* il est en voyage de noces.

Un peu plus loin on me montre le grand puits de *Dada,* composé de 7 grands puits carrés, séparés par de petits murs, et dans lesquels on descend par des escaliers; les parois sont formées d'une double galerie richement sculptée en style indou.

Près de là je vois une petite et gracieuse Mosquée, du haut de laquelle j'aperçois beaucoup d'ouvriers travaillant à une route et des femmes portant sur la tête des corbeilles de terre. Le temps me manque pour rendre visite aux missionnaires.

Dans l'après-midi je pars pour Baroda, où j'arrive après 3 heures. La ville était toute pavoisée et par-ci par-là des arcs de triomphe étaient en construction. Dans une dizaine de jours le jeune *Gaekwar* ou Maharajah atteint sa majorité et recevra l'investiture royale par le gouverneur de Bombay, délégué du vice-roi.

A cette occasion on a ouvert une exposition des produits industriels de l'Etat de Baroda; j'y trouve environ 5000 objets en étoffes, sculptures, orfèvrerie etc, qui montrent les progrès de ce peuple. Je vois grande animation partout; des bœufs magnifiques, quelques-uns sans cornes traînent à un bon trot les chars indigènes, espèces de chars romains en bambou, portant sur deux roues une plate-forme qui reçoit toute une famille. On voit aussi un va-et-vient de cavaliers de toutes couleurs; quelques-uns précèdent ou suivent une voiture fermée qui porte les femmes de la Cour. Derrière la voiture, au lieu d'un valet de pied, se tient debout une femme de chambre.

Au centre de la ville s'élève une haute tour portant une horloge. On y suspend partout des verres pour l'illumination. De ce point élevé je peux saisir le plan de la ville. Elle est assez vaste pour ses 200 mille habitants. Mais les palais du Gaekwar avec leurs jardins prennent beaucoup de place. Deux grandes rues se coupent à angles droits à la tour ; les autres sont des rues tortueuses. Les maisons sont en bois ou en briques; partout les maçons et même les femmes bouchent les trous et repeignent les façades.

Baroda est la capitale du *Gujrat*, état tributaire qui compte 2 millions d'habitants.

Après la visite de la ville et des jardins, je me rends chez les PP. missionnaires, mais ils ne sont pas là. Un Père vient de *Surat* chaque 2 dimanches célébrer la messe à la chapelle. A la gare, M. Stumpf, ingénieur italien devenu français, me cède gentiment un coin de sa chambre. Il est chargé de la construction du nouveau palais royal qui coûtera 6 millions de roupies. A 11 heures du soir je prends le train-poste qui me dépose à Bombay à 10 h. du matin.

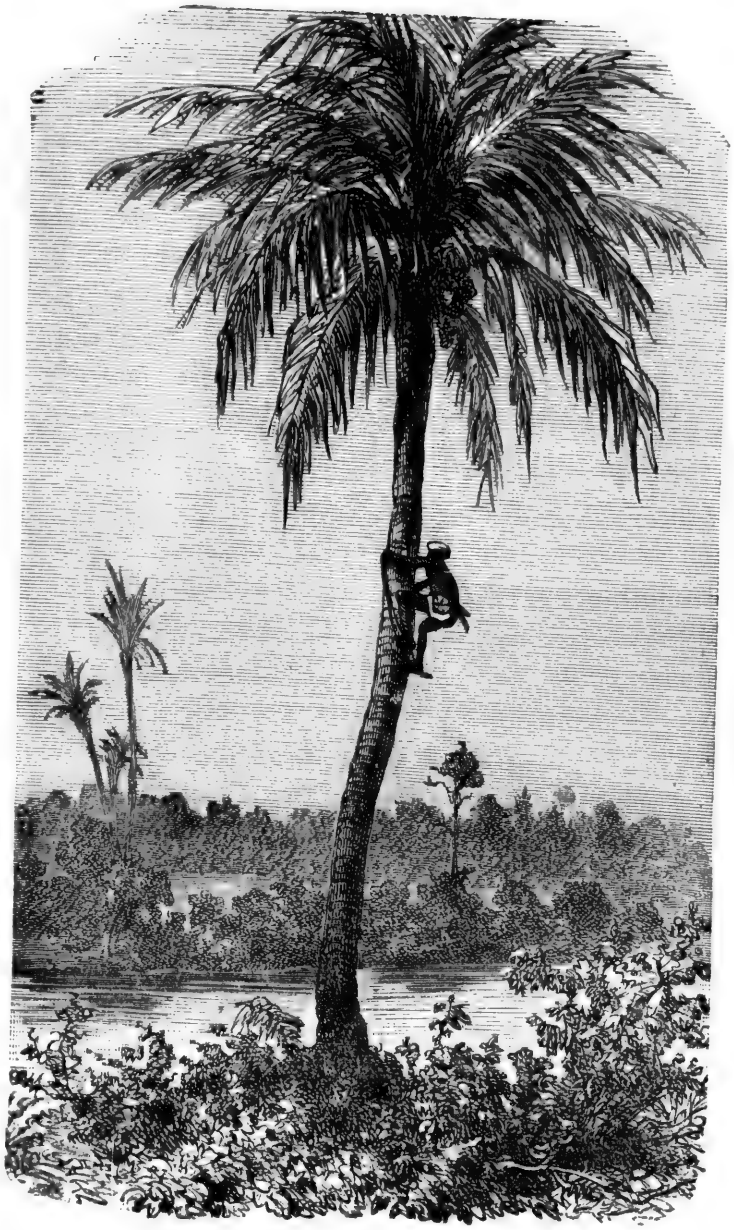
Mardi 21 décembre. En approchant de Bombay la campagne redevient complètement tropicale ; de belles forêts de cocotiers, des bananes en quantité et une jungle touffue comme à Calcutta ;

les indigènes grimpent sur les cocotiers pour recueillir dans de pots de terre le suc qui sort des entailles faites la veille. On passe plusieurs grandes rivières sur des ponts reposant sur de grands pieux de fer. Vers l'Est on voit de belles collines boisées; à l'Ouest nous apercevons les ruines de l'ancienne *Bassein*, jadis prospère sous les Portugais, puis abandonnée après avoir été ruinée par les Mahrattas.

22, 23, 24, 25 décembre à Bombay. Dans les environs de Bombay la campagne est couverte d'usines à hautes cheminées ; on y tisse la soie et le coton, on y prépare le sucre. L'Inde se passe déjà de Manchester. Le train s'arrête en ville à 5 ou 6 stations. On voit de beaux jardins et de magnifiques monuments. La Poste, le Palais de justice, le Collége catholique, l'Université, l'Ecole des beaux-arts, quelques hôpitaux sont de superbes constructions gothiques qui donnent à la ville un aspect de vraie capitale.

Bombay, chef-lieu de la Présidence de ce nom, est située sur une île qui fut donnée en dot à la princesse Catherine de Portugal, à l'occasion de son mariage avec le Roi II d'Angleterre. En 1669 le Roi la céda à la Compagnie des Indes.

Depuis l'ouverture du canal de Suez, Bombay est devenue tête de ligne pour l'Europe, et a



Le Cocotier — Récolte du suc.

beaucoup prospéré. Elle compte 800 mille habitants, parmi lesquels 150 mille Mahométans, et 50 mille Parsis. Les Européens ne sont pas nombreux et habitent de préférence des villas à la campagne, à *Malabar hill*. Le loyer pour une petite villa est de 200 à 1.000 roupies par mois.

Bombay possède un magnifique marché couvert, digne d'une capitale européenne. On a eu l'esprit pratique de reléguer dans un pavillon séparé le débit des viandes. Dans le grand marché on trouve les plus beaux fruits des tropiques, *pomelòs*, bananes, dattes, oranges, popaja, fruit à pain et une infinité d'autres dont j'oublie les noms. Une partie est réservée aux fleurs qui répandent un parfum délicieux. Le marché est entouré d'un magnifique jardin, dans lequel on peut acheter des perroquets, des singes, des rats blancs et toutes sortes d'oiseaux des Indes à plumage rouge, jaune, noir et à bec de toutes les formes. Un jeune singe coûte 4 roupies, un perroquet de nid 2 roupies, un perroquet de champ 1/2 roupie.

Le Vicariat de Bombay qui comprend le *Sinde* est confié aux PP. Jésuites allemands. Je rends visite à Mgr Maurin, Vicaire apostolique, qui m'accueille avec bonté. Ancien secrétaire du

Conseil des Conférences de S.-Vincent de Paul à Cologne, il a fondé aux Indes la première Conférence. Homme actif et intelligent, il a beaucoup développé sa mission en multipliant les bonnes œuvres. Il a maintenant 27 Conférences de Saint-Vincent de Paul dans son Vicariat, qui compte 50 mille catholiques, dont 30 mille à Bombay.

Mgr a eu la bonté de me conduire dans sa voiture à la visite de plusieurs de ses établissements, et d'abord à un orphelinat tenu par les sœurs de Ste-Croix de Belgique. A côté de l'orphelinat j'ai vu une trentaine de bébés soignés par des nourrices indiennes: ce sont les enfants trouvés. Les Conférences de S.-Vincent de Paul, suivant l'exemple de leur patron, ont commencé cette œuvre et la soutiennent. Les Sœurs ont 120 personnes dans leur établissement. Plus loin les Pères ont un orphelinat de 200 garçons. Leur collége de S.-François Xavier compte 800 élèves ; les protestants par rivalité ont poussé le gouvernement à construire à côté un collége plus grand. La concurrence est toujours bonne à quelque chose.

Mgr Maurin, absorbé par les devoirs de sa charge, m'a confié à un Père Jésuite qui m'a conduit à *Bandora,* à 1/2 h. de chemin de fer,

pour y visiter 2 autres orphelinats. Celui des filles est confié aux Sœurs de Ste-Croix; elles ont environ 150 personnes divisées en plusieurs catégories. C'est le soir, et la veille de Noël: les enfants avaient soupé de bonne heure et étaient allées se reposer, afin de pouvoir se lever pour la messe de minuit. Les Sœurs arrangeaient la crèche, une petite négresse de 12 à 14 ans les aidait.

Pendant que je causais avec la Mère Supérieure, elle arrive avec sa tête hérissée de plumes de dinde. Elle récite un compliment à la Supérieure, en langue africaine; puis, sur ma demande, elle fait en anglais le récit des circonstances dans lesquelles elle a été volée : « J'étais, dit-elle, avec ma mère, à la campagne, lorsque nous fûmes surprises par des hommes qui nous emmenèrent, et moi je fus séparée de ma mère que je n'ai plus revue. Je me mis à pleurer, mais on me battit, et on continuait à me battre toutes les fois que je pleurais. Ces hommes étaient noirs comme nous, mais ils parlaient un langage différent du nôtre. On me conduisit par étapes dans un village où on me vendit à d'autres hommes ; le prix fut quelques aunes de coton. Ces hommes avaient déjà beaucoup d'autres gens volés. On posa sur les épaules de chacun

une double branche de bois solidement liée ; quelques-uns étaient ainsi attachés deux à deux pour empêcher leur fuite. Ces lourdes branches en marchant déchiraient la peau du cou et faisaient des plaies douloureuses. Je déclarais que cette branche n'était pas nécessaire pour moi ; que je marcherais volontiers sans elle ; mais que je m'arrêterais, préférant mourir, si on me l'imposait. Après avoir marché un grand nombre de jours, nous arrivâmes à la mer et on nous mit sur un navire. Ce navire fut pris par les Anglais qui nous conduisirent à Bombay, d'où on m'a amenée dans cet orphelinat. » La pauvre enfant avait l'air bien simple et bien bonne.

La Mère Supérieure me dit qu'en général les Sœurs étaient bien récompensées des soins qu'elles donnaient aux petites filles de l'Inde. Elles se conduisaient bien et leur donnaient plus de consolations qu'elles n'en trouvaient en Europe dans des établissements analogues. Arrivées à 16 ou 18 ans elles les marient ; elles en placent ainsi une quinzaine par an, et elles sont fort recherchées à cause de leur savoir et de leurs vertus.

Le Père Supérieur de l'orphelinat des garçons était là ; il m'invite à assister à la messe

de minuit dans sa chapelle et m'offre un gîte pour la nuit. Je me rappelle les Messes de minuit auxquelles j'assistais habituellement dans la chapelle de Don Bosco, à Nice, et j'accepte.

Je trouve à l'orphelinat 120 garçons occupés à divers métiers ; la maison a un rez-de-chaussée et 2 étages avec une seule salle par étage : celle du rez-de-chaussée sert de chapelle; au 1er sont les classes, au plus haut le dortoir ; les enfants couchent par terre enveloppés d'une couverture à la manière des Hindous.

Après la collation, je prends mon repos ; à minuit je descends à la chapelle déjà occupée pas les chrétiens indigènes accroupis à terre ; les femmes sont habillées de blanc. Au *Gloria* que les élèves chantent en musique, les pétards partent de tous côtés, les cloches sonnent, c'est émouvant.... Après un sermon en langue hindoustane auquel je ne comprends rien, je regagne mon lit et, le matin à 6 h. j'assiste à la messe de communion. L'Eglise était encore pleine; mais cette fois le plus grand nombre étaient des familles européennes, ou eurasiennes. Beaucoup de négociants de Bombay habitent Bandora. Les femmes indiennes avaient chacune un ou deux bébés qui gesticulaient , gambadaient , criaient, et chantaient à leur manière les louanges du Seigneur.

A 8 heures, après avoir admiré la belle forêt de cocotiers parsemée de villas, je reprends le train de Bombay et dans l'après-midi je pars pour Poona.

La route que suit le chemin de fer est très-pittoresque. On contourne une partie des *Ghauts*, montagnes à formes singulières, qui rappellent *le Mont Serrat* en Catalogne; quelques-unes sont en pointes, d'autres carrées, et on les prendrait pour des forteresses; puis après plusieurs tunnels; à un point donné, le train, tiré par une locomotive et poussé derrière par une autre, grimpe sur une branche de ces *Ghauts* jusqu'à la hauteur de 2.800 pieds, par un plan fortement incliné. La route longe presque continuellement des précipices. A un certain point, pour éviter des développements et des courbes trop raides, le train revient sur ses pas en suivant une rampe en sens inverse comme dans les routes carrossables. Sur le plateau à Khandalla, je me renseigne sur les moyens d'arriver aux Caves de Karli que je compte visiter le lendemain.

Le soir, à 8 heures, j'étais à Poona où je logeais à l'hôtel *Aldric*, près de la gare.

Lundi, 26 décembre. Poona ancienne résidence du *Peishwa*, ou chef des *Mahrattas*, capitale du *Deccan* est située dans une plaine à

l'altitude de 1800 pieds ; c'est pourquoi son climat est toujours plus frais que celui de Bombay, et durant l'été elle devient le siége du gouvernement. Sa population est d'environ 100 mille habitants. C'est à Poona que naquit le fameux *Nana Sahib* fils adoptif du dernier Peishwa. Celui-ci avait un palais dans chacun des 7 quartiers de la ville, et les appelait des noms des jours de la semaine: palais du lundi, du mardi, du mercredi, etc.

De bon matin, je prends une voiture et un interprète et je me rends sur la colline voisine visiter le célèbre temple de Parvati. Plusieurs dévots y font de la musique. On me fait parcourir les divers temples de *Shiva*, de Wisknow etc. Partout des idoles en forme de bœufs ou d'éléphants, sur quoi je dis au prêtre : vos dieux ne marchent pas ; mais il me répond en anglais: « Ils marcheraient si le Tout-Puissant l'ordonnait. » Il semble donc que les Hindous ne voient dans leurs idoles que des symboles comme nous dans nos images et statues, et que le Dieu auquel ils réservent leurs adorations est le Tout-Puissant que nous adorons. A la fin le prêtre me dit: « L'heure de la prière est venue pour moi, je dois vous quitter et je vais prier pour votre heureux voyage. » Il voulait une

offrande. Je reprends : « Votre prière est superflue, votre Dieu n'entend pas ; » mais il riposte : « le Tout-Puissant, qui a créé le ciel et la terre entend la prière de tous les hommes, tous nous venons de Lui, nous allons à Lui, et serons jugés par Lui. » Un chrétien n'aurait pas mieux dit.

Après avoir admiré la jolie vue qui s'étend sur la ville, sur la plaine et sur les *Ghauts*, je descends pour visiter au pied de la colline un joli jardin réservé aux *pic-niks;* les Anglais y trouvent un *bungalow* garni de chaises et de tables avec un gardien payé par le gouvernement.

J'ai voulu aussi visiter les établissements catholiques. Les Pères Jésuites ont une paroisse et une école avec 140 élèves ; les Sœurs de Ste-Croix 120 orphelines et 60 externes. C'est le mois des vacances aux Indes ; il reste peu d'élèves dans la maison. Je vois au réfectoire quantité de moineaux qui ramassent les miettes. Parmi les Sœurs il y a des Anglaises, des Françaises et des Irlandaises. La supérieure est une Espagnole.

Après avoir acheté quelques photographies, je me fais conduire au palais du gouvernement. Il est assez loin dans la campagne, entouré d'un beau jardin et confortablement disposé :

grandes salles au rez-de-chaussée pour la réception, quelques chambres au premier et une haute tour.

A 1 heure, j'étais en route pour *Khandalla* au sommet du Bhore *Ghaut* et, à 3 heures, j'en partais en voiture pour les Caves de *Karli*. Ces Caves ou temples taillés dans le roc, sont fort nombreuses, dans le Sud. Je tenais à en voir une, et je savais que celle de Karli est la plus grande et une des plus belles.

Après une heure de voiture, le cocher me confie à 2 guides du pays qui me conduisent à travers la plaine au pied de la montagne et nous la grimpons à une hauteur d'environ 200 mètres. Nous arrivons ainsi au pied d'un rocher en pierre tendre et grise, s'élevant à pic à la hauteur de plus de 100 mètres. Le paysage rappelle celui de la Ste-Baume en Provence à l'exception de la forêt qui est remplacée ici par la jungle. Dans ce rocher on a taillé une véritable basilique à trois nefs; à l'entrée on voit des éléphants gigantesques découpés dans le roc; l'intérieur a une longueur de 127 pieds sur 45 1/2 de large, la hauteur de la nef centrale est d'environ 50 pieds; elle est en voûte, Les nefs latérales ont leur plafond plat à la hauteur des 45 piliers qui soutiennent la voûte

centrale. Ces piliers sont carrés ; leur base est sculptée et chaque chapiteau est orné de deux éléphants et de 2 figures humaines. Vers le fond on voit une espèce de dôme massif qui doit être le sanctuaire. Beaucoup de nos petites villes n'ont pas d'églises aussi belles. On croit que l'époque de sa construction remonte au temps de *Salivahana*, 78 ans après J.-Christ.

A côté, on a taillé dans le roc de vastes salles autour desquelles s'ouvrent une quinzaine de cellules pour les solitaires ; ces cellules ont environ 3 mètres sur 3 m. Les salles entourées de cellules sont superposées à 3 étages communiquant par un étroit escalier taillé dans le rocher. De l'autre côté de la grotte on voit aussi une salle entourée de cellules. On y a accès par un passage étroit et fort dangereux sur le précipice. Près de la Grotte on a creusé des citernes. Une communauté contemplative chassée d'Europe pourrait occuper de suite ce couvent d'un genre nouveau et qui remonte au berceau du Christianisme; elle n'aurait pas grand chose à changer.

En descendant la montagne je jouis d'un panorama admirable; le soleil disparaissait derrière les pics des *Ghauts* inondant encore une fois le paysage d'une lueur rougeâtre. Dans la plaine les paysans qui battent les gerbes quittent leur

travaux et poussent devant eux le bœuf et l'âne pour entrer au village.

Je traverse la plaine avec deux Anglais venus de Lanoli, station la plus proche. Il y a là en ce moment le camp des volontaires qui font l'exercice. Quelques-uns se proposent de chasser la nuit au clair de la lune le *cheetah* ou léopard, qu'on a vu hier près du cimetière. Les environs abondent en tigres et en sangliers.

Mardi, 27 Décembre. Après avoir passé la nuit à Khandalla je reviens le lendemain matin à Bombay. Là, je visite un hôpital réservé aux indigènes; il est en style gothique : 2 étages sur rez-de-chaussée, un étage pour la chirurgie, un pour les femmes, l'autre pour les hommes; je vois des corbeaux dans les lieux; partout propreté irréprochable, air abondant, soleil éloigné par des galeries. Cet hôpital est dû à l'initiative d'un riche indien, qui a donné 150 mille roupies pour sa construction. Plusieurs de ses compatriotes ont aussi fait un noble usage de leur fortune. Sassoon, juif de Bombay, a construit, à ses frais, un hôpital genre allemand. Les diverses maladies sont séparées et occupent des maisons différentes, disséminées dans un jardin. Un Parsi a créé une école, un autre un musée, et le gouvernement les a nommés baronnets.

Je me rends à l'école des beaux-arts, créée en partie aux frais des indigènes. On y forme de nombreux élèves; à côté se trouve l'école de céramique; les ouvriers assis par terre tournent la roue avec un morceau de bois, comme au Japon.

Après le déjeuner, je rends visite à Mgr Maurin, qui me remet une dépêche venant de Baroda. Le *Gaekwar*, sur sa demande, m'admettait au nombre de ses hôtes durant la semaine des fêtes. Je fais mon petit paquet, et le soir, je pars pour Baroda où j'arriverai le lendemain matin.

CHAPITRE V

Fêtes à l'occasion du couronnement de sa Majesté Maharaja Sivaji Rao Gaekwar Sena Khas Khel Shumsher Bahadur Fersand-i-Khas-i-Dowlat-i-Englishia, roi de Baroda — Durbar d'investiture — Le Camp — Le Cheetah-hunt ou chasse au cerf par le Guépar — Fête dans le parc — Bal costumé — Le sport — L'exposition industrielle — La bataille des bêtes féroces — Le gouvernement des Anglais.

Baroda, mercredi 28 décembre 1881.

Ce matin à huit heures et demie, dans un grand Durbar, Son Excellence, le baronnet Fergusson, gouverneur de Bombay, délégué par le vice-roi des Indes, a lu solennellement devant un millier d'invités le décret d'investiture de Son Altesse Maharaja Sivaji Rao Gaekwar Sena Khas Khel Shumsher Bahadur Fersand-i-Khas-i-Englishia.

Sous une vaste tente, le gouverneur, sur un trône d'argent, avait à sa droite le jeune prince,

à sa gauche, M. Melwill, le régent anglais. Les princes et les Grands de l'Inde, dans leurs riches costumes indiens ruisselants de diamants et de pierreries, couverts d'étoffes d'or et d'argent, occupaient le côté droit ; quelques-uns portaient aux doigts des pieds nus de riches bagues, et aux oreilles de longues rangées de perles. Au côté gauche étaient les Européens en costumes civils et militaires.

Les dames indiennes et européennes se tenaient au fond, derrière de légères nattes transparentes. On pouvait, par quelques points mal fermés, voir les riches parures que la reine-mère, la jeune reine, et les autres dames hindoues portaient au cou, aux nez, aux oreilles, aux bras, et aux pieds ; on voyait aux doigts des pieds nus de riches brillants et aux chevilles de grands bracelets. J'aperçois partout de vénérables figures de satrapes, de jeunes guerriers, de paisibles magistrats : c'est une apparition des Cours des Darius et des Xercès.

Après les discours de circonstance prononcés en anglais et traduits en mahratta, sont venus les dons : diamants, bijoux, riches étoffes du Cachemire portés sur des plateaux par des domestiques aux grands turbans rouges, bleus, blancs et dorés, puis chacun des assistants a reçu un grand

collier de fleurs : les couronnes de chrysanthème étaient entrelacées de fils d'or, et parfumées à l'essence de rose. On a offert aussi la légendaire feuille de noix de bétel repliée dans une feuille d'or. Des cypaies de plusieurs régiments, les uns à pied, les autres à cheval, étaient rangés dans toutes les rues et faisaient la haie pour permettre le passage des voitures ; les musiques militaires, quoique composées d'Hindous, ont fait entendre de belles mélodies, et le *God save the Queen*. On voit partout lumières, arcs de triomphe, guirlandes de fleurs et de verdure, et un demi-million d'Hindous plus ou moins noirs ou bronzés, venus de toutes les parties de l'Inde. Le chemin de fer ne leur coûte pas cher ; en 4e ils payent un anna (2 sous 1[2) d'une gare à l'autre : il est vrai qu'ils sont souvent parqués dans des wagons à deux étages, mais ces wagons ont double toiture, abat-jour et vitres bleues pour atténuer les rayons du soleil.

A une heure, le Gouverneur a tenu *Levee* ou réception, et les invités sont allés dans sa tente s'incliner devant lui. On a improvisé une ville de tentes en rase campagne pour les hôtes, et c'est d'une de ces tentes que je vous trace ces lignes à la hâte dans l'intervalle des fêtes. Les tentes sont très-confortables ; elles sont grandes

comme de vastes chambres et bien meublées : on y trouve cabinets et bains, et elles sont enfermées dans une seconde tente espacée d'un mètre et demi pour atténuer les effets du soleil. Au *dinning room*, M. Kerchow, qui y est préposé, pourvoit chacun, avec une délicate attention, d'une nourriture saine et abondante, avec les meilleurs vins de Bordeaux, du Rhin et de Champagne ; des landaux sont à la disposition de tous les invités.

Le soir, à huit heures, le jeune roi a donné un grand dîner à son palais de Motibagh, situé à la campagne, à six kilomètres. Deux cent quatre-vingts Européens étaient présents; les Hindous n'étaient point là : leur religion leur défend de manger de la viande. Après le dîner, le roi a porté un toast à la reine Victoria, Impératrice des Indes, et le Gouverneur un toast au nouveau roi ; on a aussi porté des toast à M. Melwile, au fidèle ministre Madhava Rao ; de part et d'autre on a dit de bonnes choses, et avec esprit. Le dîner a été suivi d'un feu d'artifice dans le parc.

Les fêtes ont commencé, samedi 24 courant, par l'ouverture d'une exposition industrielle ; on y voit les divers produits de l'Etat de Baroda, au nombre de 5.000 objets, et on peut s'assurer combien les Hindous ont profité des leçons des

Anglais ; en fait d'étoffes, ils se passent déjà de Manchester, et pour l'orfévrerie, poterie, métallurgie, ils n'auront bientôt qu'à demander bien peu à l'Europe.

Le dimanche 25, Noël, repos. Les 26 et 27, courses de chevaux et *lawn tennis*, deux exercices qu'on retrouve partout où il y a des Anglais. Aujourd'hui 28, solennité de l'investiture.

Il y a six ans, le jeune prince était encore un berger ; son parent, Mulhao Rao, gouvernait mal ses Etats ; il avait même tenté d'empoisonner le Résident anglais ; il fut déposé et exilé, et le jeune pâtre, adopté par la reine-mère, fut appelé à lui succéder: il y a encore des David au dix-neuvième siècle ! Depuis, il a reçu l'instruction et l'éducation la plus soignée, et son règne promet le bonheur du peuple. Durant sa minorité, Madhava Rao, ministre habile et intelligent, aidé du Résident anglais, a mis ordre aux finances, et le trésor compte en ce moment un million de livres sterlings, toute dette soldée. Il a bâti des écoles et des hôpitaux et organisé partout l'assistance publique ; il a commencé les grands travaux publics ; il est bon et simple; comme les princes du pays, il va pieds nus, il aime à s'instruire et lit beaucoup : on s'accorde à reconnaître en lui un homme supérieur.

M. Melwill, qui l'a puissamment aidé, a occupé des places importantes dans les diverses parties de l'Inde, et partout il s'est fait aimer pour son bon cœur, admirer par sa bravoure, estimer pour son bon sens.

Baroda, jeudi 29 décembre.

A 4 h. 1/2 du matin, le camp est en mouvement, chacun se prépare ; à 5 h., les voitures prennent les hôtes, et, une heure après, elles les déposent au palais de Makarpura, à 10 kilomètres dans la campagne ; de là il faut gagner la jungle ; les uns montent sur des chars à bœufs, c'est le char national : les magnifiques bœufs de ce pays trottent comme des chevaux ; d'autres préfèrent le chameau ; mais la plupart profitent des magnifiques chevaux anglais et australiens mis à leur disposition. Les groupes s'ébranlent au moment où le soleil monte sur l'horizon et éclaire cette scène toute orientale. On ne tarde pas à apercevoir çà et là des troupeaux de gazelles ; cinq ou six chars montés par des Hindous portent chacun un *cheetah* ou guépar, espèce de léopard dressé à cette chasse; il est attaché par le cou et par les reins et porte un bandeau sur les yeux. Au signe donné par le directeur de la chasse, un des cheetah est lancé : il saute du char, il

s'oriente, et court sus aux gazelles ; dans un instant il a rejoint un beau cerf qu'il prend au cou et en suce le sang par la carotide. On continue la route, et plus loin on lance un second cheetah : il court après deux gazelles, qui bondissent et semblent le gagner de vitesse ; mais bientôt le guépar s'arrête, il a vu que les gazelles n'ont pas de corne, ce sont des femelles ; lui, il n'attaque jamais que le mâle. On marche encore et on lâche d'autres guépars ; mais ils se refusent de marcher, ils sont effrayés par les chevaux, qui dévorent l'espace en tout sens dans la jungle comme dans les champs ; après trois heures de course on rentre à Makarpura avec un seul cerf, et pour moi je n'en suis pas fâché, car j'ai trouvé cruelle cette manière, déjà connue des Romains, de prendre ainsi ces charmantes petites bêtes.

Après un déjeuner réconfortant dans les salles splendides, on a repris la route du camp.

Baroda, 29 décembre, après midi.

Aujourd'hui, c'est le gouverneur qui tient *Durbar* sous sa tente ; on a réuni les deux tentes contiguës, qui forment un vaste salon : les Grands de l'Inde arrivent et se placent à droite ; les

Européens à gauche. Un énorme éléphant porte les aide de camp du gouverneur ; ils vont à la rencontre du Gaekwar qui bientôt paraît monté, lui aussi, sur un éléphant colossal. La monstrueuse bête mesure au moins 3 mètres de haut ; sa tête, sa trompe et ses jambes sont peintes en rouge et en jaune ; il porte sur le dos un baldaquin d'or orné de pierreries, et il est recouvert de riches étoffes d'or et d'argent. Sous le baldaquin sont assis le roi, son fidèle ministre et ses aides de camp. Des soldats Hindous avec de longues piques, des domestiques avec des étendards, et des musiciens précèdent et suivent ; ceux-ci, la plupart à cheval, battent sur des tambours attachés à droite et à gauche sur leurs selles, d'autres font résonner de longues trompettes ou des cornemuses ; c'est une harmonie sauvage, mais qui remue l'âme. On remarque dans le convoi quatre canons de 12, deux sont d'or massif, montés sur affût d'argent massif; les autres deux sont d'argent massif montés sur affût d'argent massif doublé d'or. Il est difficile de donner une idée de l'originalité de cette procession; c'est si nouveau qu'on se croit transporté dans la région des rêves. Après les discours de circonstance, la procession retourne dans le même ordre ; les princes Hindous s'en vont dans la ville, aux

logements qui leur sont assignés, et les Européens dans leurs tentes.

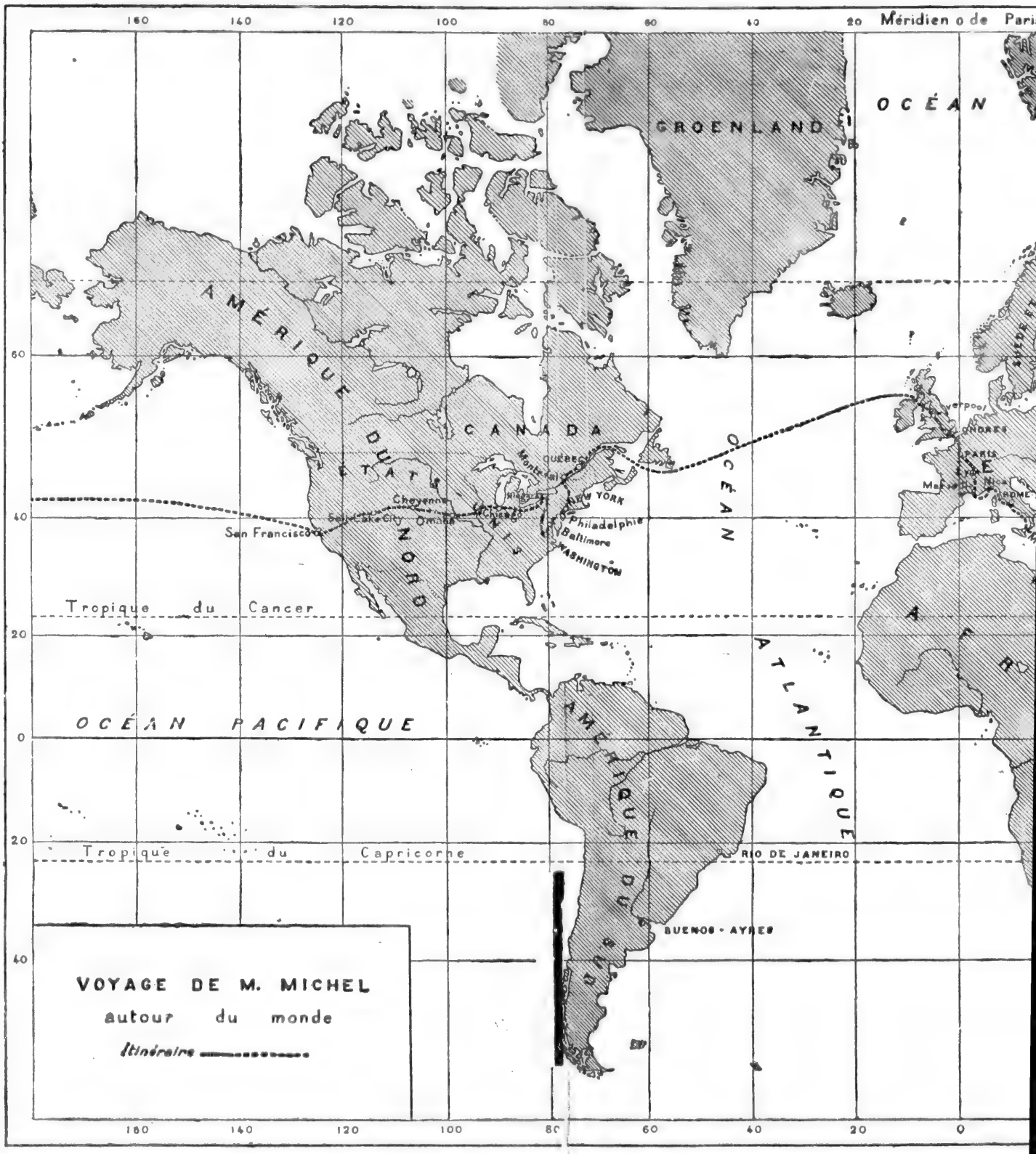
Le soir, un grand bal costumé réunissait au palais de Nazar-Bagh environ deux cents Européens ; on voyait là de magnifiques costumes, et les danses ont continué avec animation toute la nuit, avant comme après le souper ; mais excepté le Maharaja, ses ministres et quelques Parsis, les Hindous n'étaient point là; je n'ai donc rien de nouveau à vous apprendre sur cette partie de la fête, qui ressemble à ce que nous voyons en Europe.

Baroda, vendredi 30 décembre.

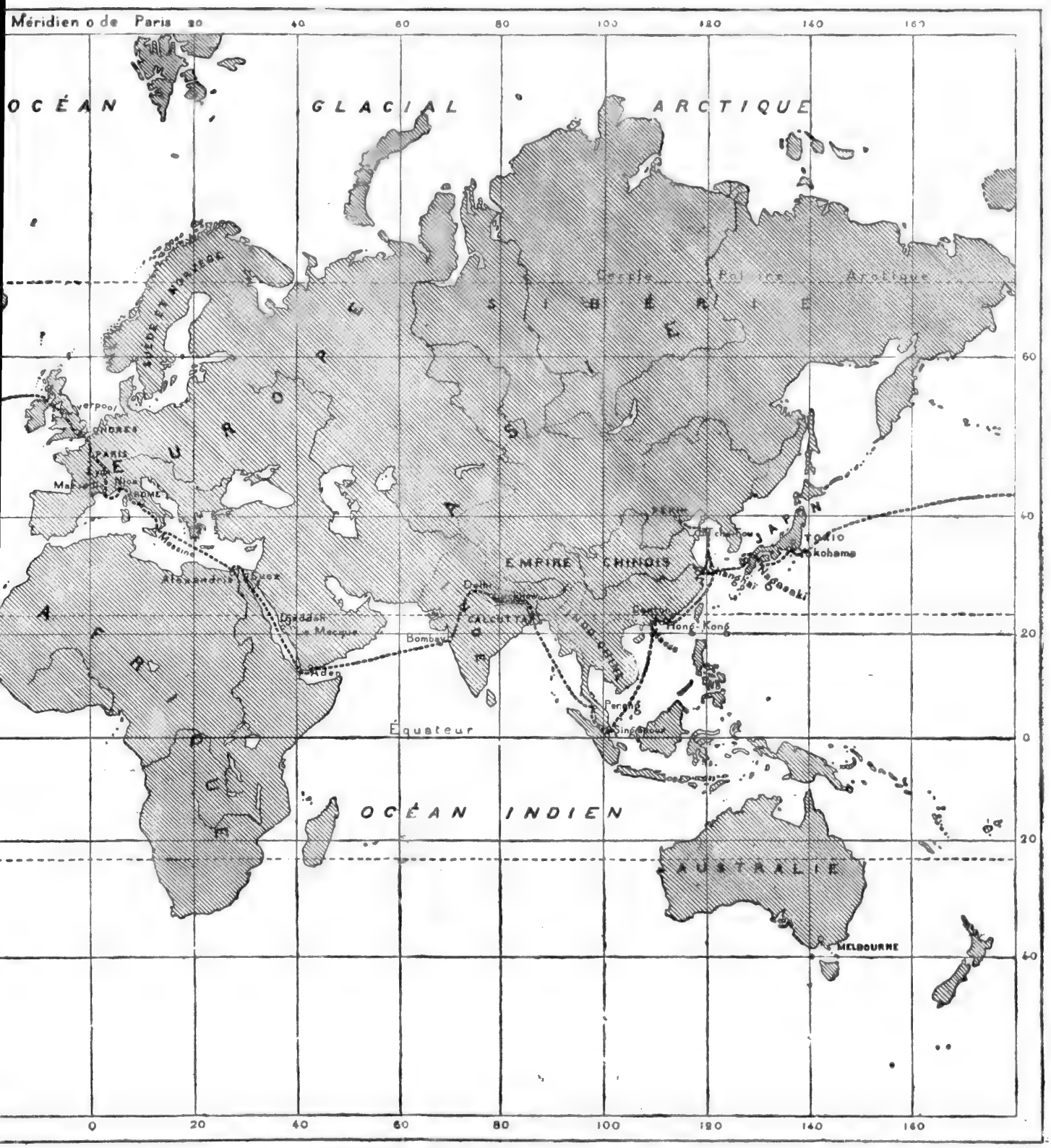
Un parc magnifique et très-vaste aux abords de la ville était bien adapté aux réjouissances organisées pour le peuple. Elles ont commencé le matin et continué jusqu'à la nuit. Je vous en donne l'énumération : danses mahratti et gujrati, prestidigitateurs, acrobates, escamoteurs, charmeurs de serpents, acrobates femmes, *doll-dances*, jeux de singes, danse des ours, danses et chansons locales, théâtre et représentations diverses, lutteurs, boxeurs, scènes comiques, musiques anglaises et hindoues, grande danse sur la corde et jeux divers sur la perche, ballons, exposition d'animaux et d'oiseaux, illuminations,

lumière électrique, feux d'artifice. Les lampes électriques ont éclairé tout le parc de 3 heures à minuit. J'estime à cinq cent mille le nombre des badauds dispersés en groupes pour voir toutes ces belles choses : c'était une vraie fête populaire. A trois heures a commencé la grande représentation de la danse sur la corde ; une tente spéciale réunissait le prince et les invités ; sur une corde tendue à la hauteur de dix mètres, un acrobate a passé et repassé avec aisance pendant que d'autres, au bout de perches hautes de 12 mètres, faisaient le moulinet sur le ventre, sur le dos, et mille cabrioles. Mais ce qui était plus beau que les représentations, c'était la vue de la foule. Un canal traverse le parc, son niveau est de 6 à 7 mètres en contre-bas avec deux grands talus : ces talus étaient littéralement tapissés de corps humains accroupis sur leurs talons sous un soleil brûlant (60 degrés centigrades) : les tamariniers séculaires étaient également pris d'assaut et si bien garnis qu'on croyait y voir des grappes humaines. Nous avons revu se promener dans le parc les 8 à 10 éléphants de la Cour, mais cette fois montés par le peuple, même celui du roi, qui m'a paru en cela sage et bon maître. Le plus beau des éléphants de la Cour est mort l'an dernier, il était le plus gros et le

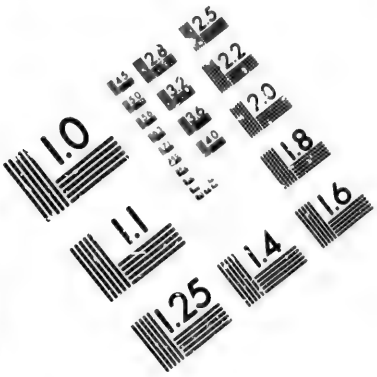
es
res
re
tes
u-
de
ne
és;
es,
en-
de
re,
ait
vue
eau
nds
de
ous
les
oris
oir
ro-
e la
me
bon
our
t le



Dessiné par H. Delachaux.



Méridien o de Paris
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
Cercle Polaire Arctique
SIBÉRIE
EUROPE
ASIE
SUÈDE ET NORVÈGE
Liverpool
LONDRES
PARIS
Nice
ROME
Messine
Alexandrie
Suez
Djeddah
La Mecque
Aden
Bombay
Delhi
CALCUTTA
EMPIRE CHINOIS
PÉKIN
Tchéfou
JAPON
TOKIO
Yokohama
Nagasaki
Hong-Kong
Penang
Singapour
Équateur
OCÉAN INDIEN
AUSTRALIE
MELBOURNE



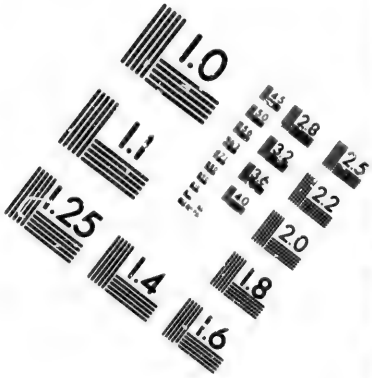
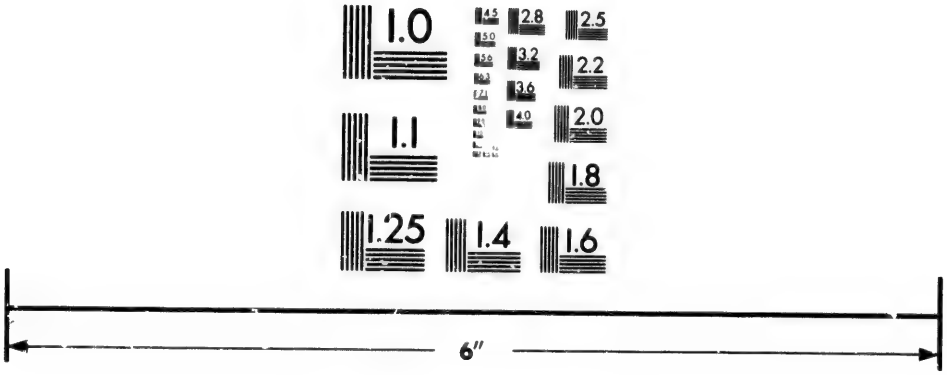
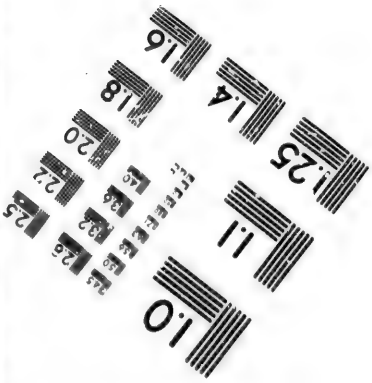
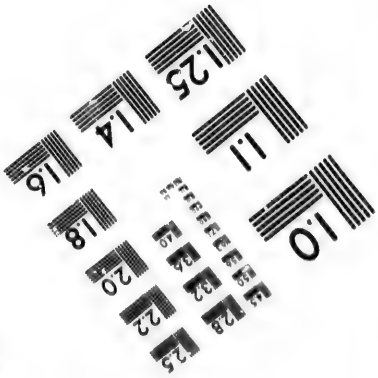


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N. Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.0

80
15

plus vieux des éléphants de l'Inde. Les gens de Baroda le croyaient vieux de 640 ans, mais évidemment ils exagèrent ; la Cour en a porté le deuil durant un an comme du plus vieux et du plus fidèle de ses serviteurs.

A six heures on s'est rendu au palais du roi pour assister à un *Tonjore Nauth*, danse de Tonjore. Deux jeunes filles fort belles, le nez et les oreilles ornés de perles, portaient au cou des colliers de pièces d'or, leurs bras nus étaient couverts de bracelets, leurs pieds étaient nus et la jambe portait sur une étoffe des rangées de clochettes d'argent ; le buste était couvert d'étoffes d'or et d'argent, mais le corps était nu depuis la taille jusqu'au dessous des reins; c'est le costume du pays. Ce riche accoutrement était peu artistiquement arrangé. Les danses étaient accompagnées d'une musique sauvage : deux morceaux de métal battant l'un contre l'autre, de longues trompettes, le fifre, la cornemuse, et la voix monotone de quelques chanteurs et chanteuses. Les danseuses ont eu quelques beaux mouvements lorsqu'elles ont exécuté avec des bâtonnets une espèce de duel, et plus tard, lorsqu'elles ont dansé une espèce de tarentelle.

En rentrant au bungalow nous avons vu la suite des chars, des voitures, des éléphants qui

conduisaient chez le Maharaja les invités hindous, probablement pour un dîner. Les hôtes européens, après leur repas, ont eu un bal au bungalow; c'est le nom qu'on donne ici aux maisons qui n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée. Comme je l'ai déjà dit, la construction ici est organisée de manière à établir partout des courants d'air; des portiques empêchent le soleil d'atteindre les murs, et les chambres du milieu ne sont éclairées que par de petites lucarnes aux verres bleus; même au cours de l'hiver, nous avons en ce moment de 30 à 35° centigrades à l'ombre durant le jour, mais les nuits sont fraîches.

Baroda, samedi 31 décembre.

La matinée a été occupée par le *sport*; l'Anglais, qui aime les exercices du corps, trouve que les courses de chevaux sont le plus amusant des exercices. Dans quelques instants on ira visiter les trésors de la couronne, ils sont évalués à trois millions de livres sterlings (75 millions de francs); puis, après les visites d'adieux au roi et aux ministres, on se rendra à l'*Arena* pour la bataille des animaux; les éléphants sont enivrés avec du rhum et combattent entre eux jusqu'à briser leurs défenses; on les arrête alors

avec un anneau hérissé de pointes de fer. On aura aussi la bataille des rhinocéros et d'autres batailles, puis des tableaux vivants dans le *Gaiety théâtre;* mais comme je tiens à mettre au plus tôt cette lettre à la poste, et que je compte partir cette nuit, je ne pourrai vous parler de ces nouveaux genres de spectacles, et je finis ici par quelques réflexions.

Ce qui m'a le plus frappé dans toutes ces fêtes, c'est le bon ordre et l'esprit chrétien qui les anime; sur les arcs de triomphe, on voit des inscriptions comme celle-ci : « *Heavens enlight our Guide.* — Que le Ciel éclaire notre Guide. » et voici la proclamation du roi :

Baroda, 28 décembre 1881.

« Qu'il soit connu à tous ceux à qui il appartient, que nous avons pris aujourd'hui les rênes du gouvernement de l'Etat de Baroda. Notre plus vif désir sera toujours celui de conserver et augmenter le bonheur de notre peuple. A cet effet nous comptons sur la sympathie et l'appui du gouvernement impérial, et nous espérons la coopération loyale des divers officiers et dignitaires de l'Etat, et de tous nos sujets en général. *Nous invoquons la bénédiction du Tout-Puissant*

(Almighty), sur la carrière que nous avons commencée aujourd'hui. »

L'Inde païenne serait-elle plus chrétienne que la catholique France ? Il en est ainsi aujourd'hui, au moins dans les sphères du gouvernement.

C'est la grande mission du peuple anglais de gouverner et de faire gouverner ce pays chrétiennement, et il faut reconnaître qu'en général il accomplit assez bien sa mission. Il a fait cesser la barbare coutume de brûler les veuves vivantes avec le cadavre du mari, et a presque arrêté l'infanticide ; les rois cruels et despotes ont été renvoyés, et le pays couvert d'hôpitaux, d'orphelinats et autres institutions chrétiennes. Cette tâche est surtout l'œuvre des Congrégations catholiques, qui, venues ici de France, d'Allemagne, de Belgique et d'Italie, ont toute liberté d'exercer leur apostolat bienfaisant. Je les ai vues partout à l'œuvre, dans le Bengale, dans l'Himalaya, dans la Rajpootana, comme dans les pays des Mahrattas; elles m'ont dit qu'elles sont aidées et encouragées par le gouvernement. Pour ne parler que de Mgr Maurin, évêque de Bombay, en vingt ans, il a couvert son immense diocèse d'écoles, d'orphelinats et de pensionnats de toutes sortes.

Dans plusieurs occasions, le gouvernement lui a fourni non-seulement le terrain, mais encore

des sommes d'argent considérables, et pourtant il est jésuite ! Dans chaque village, le gouvernement anglais paye un médecin pour les soins du peuple ordinairement si pauvre. Les remèdes lui sont fournis gratuitement ; les princes et les riches hindous suivent eux-mêmes le mouvement. Plusieurs ont bâti à leur frais des hôpitaux et des écoles, d'autres ont ouvert des musées et des académies, et le gouvernement les a récompensés en les nommant baronnets. Les ressources matérielles du pays ont été aussi grandement développées. Plus de dix mille milles de chemin de fer sont ouverts à la circulation (le mille anglais est de 1600 mètres), et pendant que l'industrie couvre le pays de manufactures pour la filature du coton, du jute, la préparation de l'indigo, etc., l'agriculture fournit des produits toujours plus abondants : sans parler du riz, le thé de l'Himalaya est le plus estimé de tous les thés, et le blé du Punjah commence à faire concurrence au blé russe et américain sur le marché de l'Europe.

Le peuple, qui compare la situation qui lui était faite par ses princes despotes toujours en guerre, avec celle que lui fournit l'habile gouvernement de l'Angleterre, se trouve heureux sous celui-ci, et cela donne la clef du grand

phénomène, qui consiste à voir une poignée d'Européens gouverner 252 millions d'un peuple étranger. Les Européens, de toute nationalité, y compris les soldats, les femmes et les enfants, ne dépassent pas 150.000 dans toute l'Inde. Il est vrai que les hommes qui sont envoyés ici sont bien triés et sont en général ce que les Anglais appellent des *clever men*, hommes capables. Un immense district sera confié à un *commissionner*, qui, avec un suppléant, doit recueillir les impôts, rendre la justice, se trouver présent aux foires et autres réunions populaires, rendre assistance aux voyageurs, etc.

Pour le même travail, notre bureaucratie emploierait au moins 40 individus avec 15.000 francs chacun. L'Anglais préfère donner 100.000 francs d'appointement à un seul homme capable et responsable, qui fera mieux la besogne. Les deux extraits suivants vous donneront la note de la manière selon laquelle ces gouvernants pensent et agissent.

Le premier est du baronnet Fergusson, gouverneur de Bombay. Il y a deux jours, ici, au moment où il couronnait le jeune prince, il le félicitait de ce que les honneurs et la fortune fussent venus à lui, ce qui, avec la jeunesse et le bonheur domestique, semblait lui promettre

une vie heureuse ; et il ajoutait : « Je veux rappeler à Votre Grandeur que la durée et la réalité de ce bonheur dépendront surtout de votre appréciation concernant ses conditions et son usage. Le temps est passé où les territoires et les populations pouvaient être regardés par les puissants souverains uniquement comme les instruments de leur gloire et de leur plaisir personnels. Le trône lui-même de la Reine-impératrice, nos fonctions à nous, ses serviteurs, les dynasties des princes du pays, ont un but plus élevé que la satisfaction personnelle. Les responsabilités qui s'attachent au pouvoir, le bien-être ou les souffrances des autres, qui dépendent si grandement de son exercice, sont bien faits pour opprimer le cœur de ceux auxquels sont confiés de tels moyens de bien et de mal. Heureusement il y a des récompenses au fidèle accomplissement des devoirs (lesquels sont continuels et vont en augmentant à mesure que la vie s'avance), et qui peuvent consoler dans les défaillances et dans l'accidentelle imperfection des efforts humains. Mais pour gagner ces récompenses, il faut toujours avoir présent un but qui est au-dessus de sa propre satisfaction et même de la louange des hommes : *le renoncement à ce qui peut porter tort aux autres ou diminuer notre propre utilité:*

principe élevé, règle et guide indispensable pour garantir celui qui est élevé au-dessus de ses semblables contre les dangers qui assiégent les hautes situations. Tels puissent être les principes de Votre Grandeur ! Puisse votre bonheur être grand, votre succès continuel et votre mémoire précieuse! Il en sera ainsi, si vous poursuivez le bonheur des autres plutôt que votre propre bonheur, car vous serez alors aimé aussi bien que respecté par vos sujets. Certainement la faveur impériale vous est assurée ; mais avant tout, vous devez être approuvé et soutenu par ce *Pouvoir plus haut par lequel seul les rois règnent et les princes décrètent la justice.* »

Pendant que nos gouvernants chassent les Jésuites de la catholique France, ici le vice-roi préside leurs distributions de prix. Voici pour la preuve — (et c'est mon 2e extrait) — les paroles que le marquis de Ripon a prononcées, le 11 courant, à Calcutta, à la distribution des prix de *S.-Xavier College.*

« Je désire profiter de cette occasion pour avertir ceux qui étudient dans cet Institut, que si nous interprétons le grand mot *éducation* comme je viens de l'interpréter, nous devons tous avoir présent que l'éducation, ainsi comprise, le trousseau réel et achevé de l'homme,

ne se complète pas avec le temps des écoles ou les études de l'Université. L'éducation, dans ce sens, est une chose qui ne finit, pour nous tous, qu'avec la vie. Mais il y a une différence entre l'éducation que vous recevez ici, et celle que vous conquerrez ensuite par vous-mêmes ; car ici on vous a fourni de bons maîtres, d'habiles professeurs et une saine méthode d'enseignement ; mais quand vous serez sortis de ce collége, quand votre éducation se continuera ailleurs, alors vous serez entourés dans le monde par des ministres de toutes sortes, par les ministres du mal comme par ceux du bien, par les ministres de la vérité comme par ceux de l'erreur ; en sorte que, privés des guides que vous avez ici, il dépendra de vous de choisir entre ces maîtres. Car, dans cette longue éducation de la vie humaine, chaque circonstance est en quelque sorte un maître, ainsi que chaque compagnon et chaque ami ; et alors il dépend de vous, confiant en Dieu et dans sa sainte direction, de décider, si vous voulez choisir la voie qui vous conduira au développement de votre nature intellectuelle et morale, ou bien si, entrant dans la voie large qui conduit à la perdition, vous voulez détruire le travail qui a été fait pour vous. Ici on a posé, je pense, un solide fondement ; mais ce n'est qu'un fondement,

et il dépendra de vous, en marchant à travers les épreuves de la vie, de décider, si vous voulez bâtir sur ce fondement le magnifique édifice d'une vie pure et noble, ou bien si vous voulez laisser ses pierres nues, ou les couvrir avec la boue d'une existence abaissée. » (Applaudissements).

Des esprits chagrins ou jaloux trouveront peut-être que j'exagère ici le mérite des Anglais, et que je laisse de côté les points faibles. Je sais bien que la perfection n'est pas de ce monde; mais pour moi, je trouve qu'il est préférable de laisser le mal de côté et de prendre pour son profit le bien partout où on peut le trouver. L'abeille ne cueille que le bon suc sur chaque fleur, et en bâtit sa cellule, et en forme son miel !

P. S. — Je reviens de l'*Arena*, et il me reste un quart d'heure pour tracer un petit compte-rendu de ce que j'y ai vu. A un des bouts de la ville se trouve un enclos d'environ 100 mètres de long sur 50 de large, entouré de murs et de terrasses; ces terrasses sont garnies de spectateurs entassés les uns sur les autres; les toitures des maisons, les arbres sont couverts de curieux. A 4 h. 1/2, le Maharaja arrive avec sa suite et prend place dans la loge où se trouvent les Européens; aussitôt la représentation commence :

I. Par les perroquets : les uns font tourner par le bec un long balancier, d'autres font des cabrioles, un troisième charge trois fois et tire un petit canon.

II. Puis viennent les lutteurs vêtus d'un simple caleçon ; ils sont dix ; ils se prennent deux à deux, corps à corps, et s'efforcent de se terrasser: quelques-uns réussissent à jeter dans la poussière leur adversaire, mais le difficile c'est de l'y maintenir. Cette représentation est fort émouvante et rappelle les lutteurs des Romains, mais elle est assez dangereuse pour les athlètes.

III. On amène des moutons aux cornes retroussées ; ils sont lancés l'un contre l'autre et se donnent de terribles coups de tête, mais on les empêche de se frapper autrement qu'à la tête.

IV. On voit de jolis cerfs, dont deux conduisent une voiture ; on apporte des coqs de bruyère, des perroquets et une infinité d'autres oiseaux, y compris le canari ; le Maharaja renonce à ces sortes de batailles et renvoie en paix tout ce petit monde ailé.

V. Une paire de buffles entre en scène ; ils se ruent l'un contre l'autre et se portent à la tête d'horribles coups de cornes ; ils finissent par se déchirer le cou mutuellement et se couvrent de

sang ; alors on les sépare en les tirant par une corde solidement attachée à une jambe ; leur entêtement est tel qu'il a fallu une trentaine d'hommes pour traîner un d'eux. Un second couple de buffles arrive et répète la scène du premier.

VI. C'est le tour des Rhinocéros. Deux de ces terribles bêtes à cuirasse noire et au nez cornu sont excitées l'une contre l'autre; on leur jette de l'eau et on les pousse à coups de lance ; ils s'accostent, le nez dans la poussière, cherchant mutuellement à s'accrocher. Après plusieurs assauts terribles, on les sépare.

VII. Voici les éléphants. Ils arrivent les chaînes au pied, et trois jambes tenues par une corde. On les met en liberté et on les excite. Ils se rencontrent et semblent vouloir fraterniser ; ils montrent ainsi plus de raison que les spectateurs. Mais on les pousse à coups de lance, et ils finissent par s'accoster avec les défenses et à se secouer fortement ; l'un d'eux saisit son adversaire par le flanc et par derrière, et le pousse pendant un certain temps, mais on les sépare en les tirant par les jambes avec un cerceau hérissé de pointes à l'intérieur.

VIII. Un éléphant nouveau arrive : il doit poursuivre un homme à cheval. On le lance. Le cheval

n'a pas envie de se rencontrer avec la grosse bête, le cavalier a de la peine à le tenir. Il manœuvre habilement autour de deux rotondes, et bien que, à deux reprises, la trompe de l'éléphant arrive jusqu'à la queue du cheval, il ne réussit pas à la saisir.

Certes tous ces jeux connus de l'ancien monde païen sont ici bien moins sanglants qu'ils ne l'étaient dans la Rome des Césars; mais ce sont quand même des exercices cruels, et la société protectrice des animaux aurait ici fort à faire. L'Espagne, qui conserve l'usage barbare des jeux de taureaux, habitue le peuple au sang, et les guerres ne revêtent nulle part une cruauté sauvage comme dans ce pays. Si le dix-neuvième siècle a pu voir en général des mœurs plus douces, il le doit à l'abolition des jeux cruels de l'Arène et des luttes dangereuses du Cirque.

CHAPITRE VI

Le navire le Singapore — La mer des Indes — La mer rouge — La Mecque et ses pèlerinages — Le canal de Suez — Le retour.

Le 31 Décembre, à 11 heures du soir, je quittais Baroda dans le même compartiment que le Commandeur Mantegazza, docteur et sénateur italien que j'avais autrefois rencontré en Norwège. Arrivé à Bombay, le matin du 1er jour de l'an, je n'eus que le temps d'aller remercier et saluer l'Evêque. Il recevait des députations de chrétiens hindous, qui venaient de divers villages, lui souhaiter la bonne année. Je prends mon bagage à l'*Esplanade hotel* et cours sur le quai. Le petit vapeur, qui embarque les voyageurs et leurs effets, l'avait déjà quitté ; je loue un bateau, je presse mes hommes et j'arrive sur le Singapore, au moment où il levait l'ancre.

Le Singapore, beau navire de la Cie Rubattino, a 126 mètres de long, m. 13,27 de large et 12 de haut, il porte 5000 tonnes; la machine de la force de 500 chevaux, fait mouvoir l'hélice si doucement qu'on ne l'entend presque pas; mais les cabines sont petites, et les lits microscopiques.

M. Mantegazza et son compagnon le Cr Michela, qui étaient venus de Gênes avec ce bateau, m'avaient recommandé au capitaine: je trouvai donc bon accueil auprès de lui et des autres officiers.

Bientôt nous nous mettons à table et nous voyons que le nombre des passagers de 1re classe n'est pas grand: 10 à une table, 8 à l'autre; à celle-ci 8 voyageurs représentent 8 nationalités: un Français, un Allemand, un Hollandais, un Anglais, un Persan, un Irlandais, un Portugais, un Italien. On parle tantôt l'une tantôt l'autre de ces langues, excepté le persan. C'est la table des hommes, elle est la plus gaie, on y rit constamment.

Le jour, la chaleur est extrême, on joue au *bull*, on chante, on lit, on écrit. Le soir on fait de la musique, on danse, on boit les bouteilles perdues au *bull*, on invente toujours quelques jeux nouveaux. Les officiers s'unissent aux passagers pour augmenter la joie; ils chantent les

beaux chœurs des gondoliers de Venise. Il n'y a en eux, ni la raideur des officiers anglais, ni l'étiquette des officiers français, ils forment une famille.

Au bout de 7 jours, nous sommes en vue d'Aden, mais nous continuons notre route; le navire a son plein chargement, 5.000 tonnes. En évitant Aden, nous espérons échapper à la quarantaine à Suez. Tous les jours, nous rencontrons quelque *steamer*. Sur la mer Rouge, nous en croisons à chaque instant. Les poissons volants viennent, de temps en temps, se faire prendre sur le pont. Un jour, on dut arrêter la machine; deux petits poissons, espèce d'éponge, avaient pénétré dans les tubes qui plongent dans la mer et gênaient le mouvement.

Sur le pont, je trouvais plus de perroquets que de passagers. 50 Indiens, marins de la Péninsulaire, sont conduits à Malte, où ils trouveront leur navire. Nous passons devant l'île de Périm que les Anglais nous ont habilement enlevée. Le commandant français, qui devait en prendre possession, eut la bêtise de le dire à Aden; les autorités anglaises de cette ville le retinrent à dîner et, pendant que notre homme buvait le champagne, elles envoyaient un de leurs navires planter le drapeau sur l'île. Le lendemain, lors-

que le capitaine français arriva, il était trop tard. Il en coûte parfois de trop parler.

Nous longeons les côtes de l'Arabie ; partout des montagnes aux cimes crénelées. Plus loin, nous trouvons à l'île de *Gabelsokar* deux grands *steamer* échoués. C'est le *Penguin* appartenant à *John Vhite* naufragé en février 1879 et le *Duke of Lancaster* de *la Eastern Steam C^ny* échoué en 1880 durant une nuit obscure et pluvieuse. La mer Rouge privée presque partout de phares, avec un grand nombre de rochers sous eaux, rend très-fréquents les naufrages. Après avoir sauvé les passagers et une partie de la cargaison, les 2 navires ont été vendus, un 100, l'autre 1000 roupies.

Voici *Mocka*, le pays du café, sur la côte arabique. Situé dans une plaine qui s'avance dans la mer, ses blanches maisons couronnées de terrasses et ses minarets sont d'un bel effet. Nous avons demandé à deux navires si la quarantaine est encore à Suez. Il est curieux de voir ainsi parler à distance, moyennant des chiffons de diverses couleurs. Les navires allant en sens inverse, s'éloignent si rapidement qu'on n'a pu bien saisir les signaux.

La chaleur va en augmentant ; 40 à 50 centigrades à l'ombre ; on se fond en transpiration.

A bord du Singapore. Port-Saïd
16 Janvier 1882.

Le 13 janvier nous arrivions à Suez. Nous voici en Egypte, mais impossible de débarquer. Tout navire qui vient des Indes ou de la mer Rouge, ou qui a simplement touché un port de ces mers, est mis en quarantaine à son arrivée à Suez; les passagers ne peuvent communiquer avec le port, un soldat de garde monte à bord et demeure sur le navire durant la traversée du Canal jusqu'à ce qu'il ait quitté Port-Saïd.

Il est superflu de dire combien cette situation est dure pour ceux qui ont des affaires ou des amis en Egypte; ils sont obligés de venir en Europe pour s'y embarquer de nouveau, et retourner au pays d'où ils sont venus. Or, par cette froide saison une double traversée de la Méditerranée n'est pas une partie de plaisir; ajoutez à cela la perte de temps et de l'argent et vous ne serez pas étonné si, à bord des nombreux navires qui arrivent tous les jours à Suez, vous entendez des imprécations contre l'Egypte, la Mecque, la Commission, le choléra et je ne sais quoi d'autre encore; car ordinairement on ne sait à qui s'en prendre.

Le consul g[1] de Perse à Smyrne est en même temps consul pour les ports de la mer Rouge. Selon sa coutume, il se rendit cette année à son poste au port de Jedda, d'où il passa à la Mecque pour y être présent aux jours des sacrifices. Au retour, il prit passage pour Aden, où il pensait monter sur un *steamer* qui devait le ramener à Smyrne. Mais à Aden, aucun passager ne fut autorisé à débarquer, et il dut suivre sa route jusqu'au golfe Persique où il trouva un navire pour Bombay. Là, il prit passage, avec moi, sur le Singapore avec l'intention de débarquer à Port-Saïd pour y prendre le navire des Messageries qui va à Smyrne; mais ici il eut le même sort qu'à Aden, et il a été repoussé. Il doit donc continuer sa route jusqu'à Naples pour revenir ensuite en Orient.

Un Allemand, entrepreneur de voyages, ne peut descendre pour prendre la direction d'une caravane qui lui arrive d'Allemagne, et qu'il doit conduire à la visite de l'Egypte, de la Palestine, et en Syrie. Il est obligé de se rendre à Messine d'où il passera à Brindisi prendre le navire anglais qui le ramènera à Alexandrie.

Un témoin oculaire, me donne des détails sur ce qui se passe à la Mecque.

Tous les ans, vers la onzième lune, de 50 à 100 mille pèlerins mahométans arrivent à la

ville sainte. Ils viennent de Turquie, de Perse, d'Algérie, des Indes, de Java et même de Chine. Il est prescrit à tout croyant de faire ce pèlerinage au moins une fois dans la vie s'il peut réunir les moyens suffisants. La plupart des pèlerins viennent par mer entassés sur des navires plus ou moins propres. Trois caravanes suivent la voie de terre et partent de Damas, du Caire et de Perse pour un voyage qui varie de 45 à 60 jours.

Jedda est dans la mer Rouge le port le plus près de la Mecque; il n'en est éloigné que de 14 lieues. C'est à ce port qu'arrivent les navires chargés de pèlerins, et cette ville, qui compte à peine 20 mille habitants, doit loger pendant plusieurs semaines une population cinq fois plus nombreuse. Les pèlerins sont entassés dans des chambres sans air suffisant et sans aucune précaution pour l'hygiène. La ville n'ayant point d'égout, les résidus des maisons sont jetés dans des trous ouverts au soleil; l'air est bientôt vicié. Ajoutez à cela que la plupart des pèlerins sont vieux et infirmes; ce n'est qu'au déclin de la vie et à la suite de privations qu'ils ont pu amasser le montant des frais du voyage. Ils sont donc peu aptes à résister à tant d'épreuves et bientôt deviennent la proie du choléra.

De Jedda les pèlerins arrivent à la Mecque : même situation, quoique la ville soit un peu plus grande (35 m. hab.). De la Mecque, ils vont à *Ména* à une lieue et demie dans la campagne. C'est là, d'après les Mahométans, qu'Abraham aurait résolu d'immoler son fils pour obéir au Seigneur, et c'est là qu'ils doivent offrir leur sacrifice. Ces sacrifices ont lieu pendant trois jours. Tout pèlerin, à l'exception des pauvres Arabes des environs, doit offrir au moins un mouton, et un mouton en plus pour l'expiation de chaque péché commis durant le temps du pèlerinage; ce temps compte du jour où, arrivés à 5 ou 6 étapes de la Ville Sainte, les pèlerins revêtent leur robe blanche. Se fâcher ou simplement commander durant ce temps sont autant de péchés qu'il faut expier par autant de sacrifices. Des pèlerins riches les multiplient à l'infini. Cette année, un Indien a sacrifié vingt-deux chameaux. Imaginez ainsi le nombre de bêtes qui sont tuées durant ces trois jours et dont les chairs demeurent exposées aux rayons du soleil brûlant d'Arabie ! Anciennement toutes ces chairs pourrissaient sur place; il en résultait tous les ans l'épidémie cholérique que les pèlerins emportaient aux quatre points du globe. Il y a quelques années, l'Europe s'est émue; des voyageurs ont

signalé la cause du mal et on a institué une Commission sanitaire internationale qui a son siége à Constantinople et en Egypte. Cette Commission a décrété certaines mesures hygiéniques qui doivent être remplies à la Mecque durant le pèlerinage. Les chairs doivent être enterrées et le Sultan paye tous les ans mille livres turques (23 m. f.) pour la propreté de la ville. Chaque pèlerin, en débarquant à Jedda, doit donner une roupie (f. 2, 20) pour les frais sanitaires. Il est défendu aux Chrétiens d'approcher à plus de 7 à 8 lieues de la Mecque. Il manque donc un contrôle sérieux pour savoir si les mesures décrétées par la Commission sanitaire, sont observées. On sait cependant, qu'une partie de l'argent perçu des pèlerins, dont le montant varie de 100 à 150 mille f. l'an, est absorbé par les appointements des employés sanitaires de Jedda; le surplus est envoyé à Constantinople. Quant aux mille livres allouées par la *Porte* elles sont employées, en grande partie, au nettoyage des rues de la Mecque et ce qui reste suffit à peine à payer quelques hommes pour enterrer, en trois jours, les corps de centaines de mille bêtes; les quelques puits creusés à l'avance sont bientôt pleins; la chaux manque et le plus souvent les sacrifices se font loin des puits. La plupart des bêtes pourrissent donc

à l'air libre ou bien on met dessus un peu de terre pour dire qu'elles sont enterrées. Comme anciennement, le choléra se produit encore presque tous les ans et la Commission sanitaire, pour préserver l'Europe, met en quarantaine en Egypte les navires qui viennent de la mer Rouge. Comment l'Europe peut ainsi être préservée, on n'en sait rien, puisque ces mêmes navires qui sont considérés comme pestiférés en Egypte, entrent dans tous les ports de l'Europe et y débarquent librement les passagers et les marchandises. Quant aux pèlerins, ils sont relégués durant des mois sur la plage brûlante sans pouvoir partir, et ceux qui résistent au choléra meurent de faim ou de soif. N'ayant rien de mieux à faire, ils viennent de se battre, ces jours derniers, avec les troupes turques.

Etant donnée cette situation, il semble que pour couper le mal à la racine, il n'y aurait qu'à prendre les mesures nécessaires pour assurer la pleine exécution des décisions de la Commission sanitaire. Une délégation devrait résider à Jedda et une à la Mecque pour veiller à l'enfouissement des chairs des animaux dans des puits profonds creusés à l'avance en quantité suffissante et avec assez de chaux pour éteindre les miasmes. On pourrait objecter les préjugés

musulmans qui ne veulent tolérer aucun chrétien à la Mecque; mais les pèlerins musulmans sont les premiers intéressés dans la question et s'ils ne sont pas tous assez intelligents pour connaître leurs intérêts, leurs chefs le comprennent et peuvent le leur faire comprendre. Au besoin on pourrait choisir pour la Mecque une Commission composée de Musulmans intelligents et sérieux. Si ce projet devait échouer, il serait préférable pour le bien de l'humanité de supprimer le pèlerinage de la Mecque que de le laisser se renouveler dans les conditions actuelles avec la perte, tous les ans, de tant de vies humaines et de tant d'intérêts lésés. Il suffirait pour cela, que chaque nation qui a des Musulmans sous sa domination, prît les mesures nécessaires pour empêcher les embarquements des pèlerins. Au besoin un navire de guerre dans la mer Rouge suffirait à assurer l'exécution de la mesure. Quant aux pèlerinages par terre, chaque caravane ne dépasse pas le chiffre de mille pèlerins; réduit à ces proportions, le pèlerinage serait moins dangereux.

Chaque nation a ses consuls, ses ambassadeurs, ses ministres qui doivent veiller au bien général. C'est donc à eux de prendre les moyens pour mettre fin, une fois pour toutes, à un mal qui se renouvelle sans cesse, dont tout le monde souffre et qui devient intolérable.

Afin d'éviter la quarantaine, nous n'avions pas touché à Aden, où j'aurais voulu acheter une peau de lion; vain espoir! Durant la traversée, mer relativement calme et chaleur insupportable. Dans la mer Rouge, devant Jedda nous avons manqué mourir de chaleur. Impossible de dormir sur le pont: la rosée était abondante et dangeureuse. Devant *Yembo*, port d'où l'on va, dans 3 jours, à Médina, où le prophète est né, le vent du Nord est arrivé, et la température à baissé tout à coup. En face de *Torr*, port d'où l'on part pour le Sinaï et l'Horeb (7000 pieds) et le couvent grec de Ste-Catherine (8000 pieds), il a fallu mettre le pardessus. A Suez souffle un vent très-froid. Impossible d'obtenir mes lettres, impossible de les avoir aussi à Ismaïlia; alors je me suis fâché, et on a expédié l'agent de la Compagnie à la poste d'où il a rapporté avec mes lettres des nouvelles d'Europe impatiemment attendues.

Si vous eussiez été au Caire, je me serais sauvé à la nage la nuit pour aller vous rejoindre. Le soldat égyptien qu'on nous a mis de garde, s'endort la nuit. On nous monte les lettres par une ficelle dans un petit sac; les nôtres sont posées dans un récipient en fer-blanc et parfumées, et cependant nous n'avons aucun malade

à bord excepté le fils du Capitaine, qui a pris un coup d'air. Nous trouvons ici 24 *steamers*. La Méditerranée a été si méchante, ces jours derniers, que plusieurs navires se sont réfugiés à Port-Saïd, et y attendent, depuis quelques jours, le retour du calme. Hier, deux ont voulu quitter le port, mais ont dû y rentrer. Nous voyons les vagues se briser furieuses et dans une heure nous irons les affronter. Ce matin, les Messageries et d'autres navires, les ont abordées avant nous. C'est long 22 jours de mer !

A bord du Singapore, en vue de la Grèce,
19 Janvier 1882.

C'est le *lundi, 16 janvier*, que nous avons quitté Port-Saïd. La mer était en carnaval, elle dansait et nous faisait danser; mais nous tenions debout. Le *17*, même temps, pluie, vent et danse; plusieurs *steamers* à l'horizon. Dans la nuit du 17 au 18, le navire semble vouloir se briser par la violence des vagues, mais le 18 au matin, le calme revient.

Nous longeons l'île de Candie ou Crête, et nous sommes à l'abri derrière ses pics neigeux. La longueur de l'île est de 140 milles; nous espérons avoir le calme jusqu'à 10 heures du soir. Vers

5 heures, nous traversons un golfe, c'est l'île qui fait un demi-cercle. A table, les planchettes indiquent que les plats et les bouteilles ne sont pas en sûreté; la moitié des passagers sont absents, les autres disparaissent à mesure que les plats arrivent. A 7 heures, le calme revient; à 8 heures le vent souffle plus fort et pousse les sifflements habituels au mistral. Les vagues arrivent sur le pont et inondent les rares promeneurs. A 9 h. je me mets au lit, à 10 h. on passe l'île de Crête; la tempête est majestueuse et dure jusqu'à 3 heures du matin. Le bateau balancé, soulevé, craquait comme quelqu'un qui souffre et se plaint. De temps en temps, le bruit de bouteilles cassées, de vaisselles renversées, de malles traînées. La plupart des voyageurs semblent croire leur dernière heure venue. Deux chiens, appartenant à une Anglaise, ajoutent, au bouleversement général, leurs hurlements plaintifs. Les 50 Hindous et nègres qui sont sur le pont, inondés par les vagues, grelottants de froid finissent par se réfugier, en criant, dans la machine.

Vers le matin la mer se calme; on attend avec impatience le jour, on se lève, on se cherche, on s'interroge. Les officiers sont les premiers à raconter les péripéties de la nuit. Les deux

qui étaient de service sur la dunette ont failli être enlevés par les vagues et ont bien grelotté sous leurs vêtements mouillés. Un d'eux est venu réveiller le capitaine et a été jeté de tribord à bâbord par une vague furieuse; cette vague a brisé un banc et enlevé le plomb de trois marches. Une lame enlève une embarcation et la jette à bord toute brisée. Un officier ouvre la porte de sa cabine pour voir ce qui vient d'arriver, et aussitôt l'eau y pénètre jusqu'à la hauteur d'un mètre. Il ne parvient pas même à sauver ses bottes.

Les vagues battaient en plein sur le flanc du navire; le capitaine fit tourner la proue au Nord pour les prendre en travers. Enfin le jour nous amène un soleil resplendissant; le vent reste frais, mais paisible. Nous sommes en face du cap Matapan en Morée. Les Dames reparaissent peu à peu, elles sont heureuses de se trouver debout, mais leur pâleur indique les émotions et la souffrance. Voici le cap St-Ange. Un officier nous dit qu'il y a là un ermitage très-ancien; les marins envoient à l'ermite des provisions; il est très-vieux; les Grecs croient qu'il à 300 ans.

Bientôt le mont Ossa nous montre sa cime à deux pointes chargées de neige, nous sommes

à l'embouchure de l'Adriatique. Pour nous distraire, nous faisons quelques parties de *bull*, gagnons ou perdons quelques bouteilles de Marsala, et décidons qu'au lieu de boire le vin on en déposera le prix dans le tronc des marins pauvres. A midi, on apporte le tableau des indications. On est à long. Est, 21° 5'. lat. Nord. 36° 2' et la distance parcourue dans les 24 heures, a été de 219 milles. Il nous reste 5 degrés pour atteindre Messine, c'est-à-dire 290 milles. Nous espérons y arriver demain soir, et là nous pourrons débarquer pour quelques heures. J'en profiterai pour vous envoyer un télégramme qui vous dira que je vis et que je me rapproche de vous.

En mer samedi, 21 janvier 1882.

Hier vers 11 heures, nous apercevions la cime de l'Etna blanche de neige et jetant au Ciel son épaisse fumée. *Hurrah!* Voilà la terre, fut le cri général, et on saute, on danse, on chante de joie toute la journée. Vers 3 heures nous passons devant *Mileto*, où débarqua Garibaldi avant Aspromonte ; et à partir de ce point nous rasons les côtes de la Calabre. Les villages suspendus aux rochers, les baies, les ponts du chemin de fer qui longe la mer, forment un tableau des plus pittoresques.

Il est nuit close quand nous passons devant Reggio. Nous pouvons distinguer aux lignes des reverbères à gaz, les quais et les rues, puis à 8 heures, nous entrons dans le port de Messine. Aussitôt que le Docteur du bord revient avec la permission de débarquer, je vais à terre et cours au télégraphe. Après une excursion en ville, j'entre dans un café et je lis dans un journal une dépêche annonçant la mort de Malaussèna, notre ancien maire. Paix à son âme !

A 10 h. du soir, je reviens au navire et ce matin à 10 h. je retourne à terre pour prendre de l'argent à la banque et visiter diverses œuvres catholiques. A midi, je me retrouve à bord. Des musiciens jouent du violon et de la guitare ; officiers et passagers dansent joyeux. A midi 1/2 nous sommes en route.

La côte est toujours sous nos yeux. A droite le terrible Scylla, à gauche Carybde, puis les villages et les villes. Au loin le mont Stromboli qui envoie dans les nues, sa fumée volcanique, et plus loin encore le mont *Volcan* qui brûle sans cesse; puis les îles Eoliennes. La mer est calme comme au mois d'août, le soleil assez fort pour réclamer l'ombrelle. Trois Français sont montés à bord à Messine; l'un d'eux est venu pour acheter du vin et il a trouvé ici les

prix plus élevés qu'en France. La France et l'Espagne ont eu une bonne récolte; ici récolte moyenne. Pour suppléer à la quantité, on a ajouté de l'eau et gâté ainsi la qualité.

La cloche sonne le dîner ; demain matin à 6 heures, nous espérons être à Naples.

Naples, Dimanche 22 Janvier, 1882.

Elle est belle, vue de la mer, la ville de Naples, avec son Vésuve et ses îles. A peine débarqués on nous conduit à la douane. N'ayant qu'à transiter, je demande à faire plomber mes bagages, mais on refuse et on veut les visiter. On me taxe 71 francs pour 300 grammes de tabac. Déjà à Messine, la banque m'avait indiqué un taux de change qui n'était pas le vrai; je me demande si bien réellement, j'aborde aux pays civilisés! Dans les pays réputés sauvages, je n'avais souffert aucun tort, couru aucun danger.

C'est le Carnaval; on voit, par-ci par-là, des *Lazzaroni* déguisés, mais plus sales les uns que les autres. Après la messe, je visite quelques amis, parcours la promenade de *Ghiaja* et me rends au chemin de fer.

Rome, 23 Janvier 1882.

Si j'ai accusé la douane de Naples, il est juste que je fasse réparation. J'ai réclamé à Rome au Ministère des finances, avec témoignage constatant que j'avais demandé le plombage, et la presque totalité de l'argent perçu m'a été rendu.

Le matin j'étais à St-Pierre, dans cette Basilique témoin de tant d'émotions de ma vie. Inutile de dire que j'ai bien remercié la divine Providence pour l'heureux voyage que je viens d'accomplir sans accidents sérieux, sans un jour de maladie.

Vers 11 heures je monte au Vatican chez le Saint-Père, que je veux remercier de la Croix de St-Sylvestre qu'il avait daigné m'envoyer. Un bon ami, le comte Gaston Yvert, camérier de service, me vaut une audience immédiate. Léon XIII m'accueille avec une bonté paternelle et me bénit.

Après quelques visites à des amis et à des sanctuaires je reprendrai demain le chemin de fer et vous arriverai à Nice, après demain, 25 janvier, 8 mois après mon départ.

Que le monde est petit quand on l'a parcouru ! Mais qu'il est beau de voir les merveilles de la

création; qu'il est intéressant d'étudier sur place les différentes branches de la famille humaine! Combien on admire la Bonté du Créateur qui pourvoit au bien de chacun! Combien on demeure convaincu que, malgré la variété résultant des races et des climats, les hommes sont une seule et même famille, ayant un même Père dans les cieux et aspirant à un même Pasteur sur la terre!

PATER NOSTER QUI ES IN CŒLIS!
UNUM OVILE ET UNUS PASTOR

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHINE.

CHAPITRE I. Shangaï — Les Concessions européennes — Zi-ga-wai et les Congrégations — La mer jaune . . . . . *Pag.* 1

— II. Che-fou — Le Pei-ho — Tien-tsin — Route vers Pékin . . » 22

— III. Pékin — La ville — Les établissements religieux — Préparatif des funérailles de Si-tai-ho, Impératrice de l'Est — La Cour. » 36

— IV. Télégraphe — Chemins de fer — Usines—Administration — Travail — Nourriture — Vêtement — Logement — Famille — Armée — Religion — Missions — Douanes. . . . . » 63

— V. Excursion à la Grande-Muraille — La Grande Cloche — Le Wan-shou-shan — Le Palais d'Eté —

Les Tombeaux des Ming — Ning-po — La Grande-Muraille — Tong-chou et le bain impérial — Les veilleurs de nuit — Le cimetière portugais . . . » 84

— VI. Départ de Pékin — Tien-tsin — Les massacres de 1870 — Une tempête dans le golfe de Pé-chi-ly — Retour à Shangaï — L'arsenal — Le tribunal mixte — La bastonnade . . . . . » 102

— VII. Départ pour Hong-Kong — La ville — Les œuvres catholiques — Mœurs chinoises — L'émigration . . . . . » 128

— VIII. Canton — Les pirates — L'industrie — La torture — Macao — La grotte de Camoëns. . . » 149

— IX. Départ pour les colonies des détroits — Le navire et les passagers — Singapore — Picho-Penang — Le golfe du Bengale — Arrivée à Calcutta. . . » 176

HINDOUSTAN.

CHAPITRE I. Calcutta — La ville et ses monuments — Mœurs et coutumes — Castes et religions — Missions et œuvres . . . . . » 210

— II. Les chemins de fer — Le paysage — Excursion à Barjèeling — L'Himalaya — La culture du thé — Chandernagor — Bénarès, la ville sainte. . . . . » 239

— III. Luknow — Cawnpore — L'insurrection ou Mutiny de 1857 — Agra — Delhi. . . . . » 264

— IV. Jeypore — Ahmedabad — Baroda — Bombay — Les caves de Karli. . . . . » 287

— V. Fêtes à l'occasion du couronnement de sa Majesté Maharaja Sivaji Rao Gackwar-Sena Khas-Khel Shumsher Bahador Jersaud-i-Khas-iBow lat-i-Enghishia, roi de Barode — Durbar d'investiture — Le Camp — Le Cheetah-hurt ou chasse au cerf par le Guépar — Fête dans le

parc — Bal costumé — Le port — L'exposition industrielle — La bataille des bêtes féroces — Le gouvernement des Anglais. » 317
— VI. Le navire le Singapore — La mer des Indes — La mer rouge — La Mecque et ses pèlerinages — Le canal de Suez — Le retour . . . . . » 340

e port
le —
ces —
ais. » 317
a mer
ge —
uages
e re-
. » 340